

14-16 D, 18

14-16

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

LES CARACTERES DE L'HOMME SANS PASSIONS, SELON LES SENTIMENS DE SENEQVE.





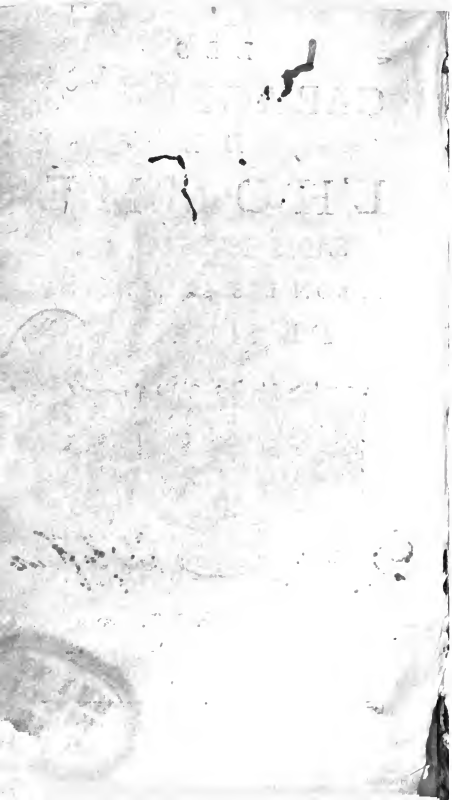
Ex Libris MM. de Urbe decaspry Iois, et Pauli 1616.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libra[ires]
du Palais.



M. DC. LXV

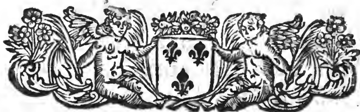
Auec Permission.





Digitized by Google


ROMA



ADVIS AV LECTEVR.





Ien que la Verité soit commune à tous les hommes, que sa beauté ne ne fasse point de riuaux, que les aueugles la reuerent aussi bien que les clair-voyans, & qu'elle dépende aussi peu du Temps pour se faire connoistre, que des Sens pour se faire aymer; bien qu'elle soit infuse dans l'esprit de tous les mortels,

Veritati nemo præscribere potest, non spatium temporum, nõ priuilegia Regionũ. Tertul. lib. de ve-

land. virgin. C. 1. que la diuersite des Ælimats n'altere pas sa nature, qu'elle soit aussi constante dans Rome que dans Athenes, & que la coustume qui détruit les Loix ne puisse abolir ses Maximes : neantmoins l'experiēce nous fait voir, que rien ne nous est plus inconnu sur la Terre : que la Philosophie qui deuroit nous la monstrer, nous l'a déguisée : qu'elle a fait vne Idole de tout ce qui luy ressemble : & que confondāt son ombre auec elle-mesme, elle a fait passer les Opinions que nous defendiōs pour autant de Veritez.

Iudicia nullus ius deterius, sed firmius efficiunt, l. 87. ff. de regul. Iuris.

Les Stoïques ont crû de n'estre pas injustes pour estre particuliers, que la seuerité de leur doctrine ne combattoit pas la Raison ; & que

pour auoir des sentimens plus éleuez que ceux du commun, ils ne laissoient pas d'estre moins veritables. La Vertu qu'ils reuerent en leur Sage, leur a semblé trop iuste pour des-honorer leur procedé: ils n'ont pas craint de defendre vn party, qui auoit toutes les honnestes gens pour garants; & ils eussent pensé douter de son merite, s'ils eussent fait difficulté de s'engager dans vne Escole qui la protegeoit. Les Peripateticiens ont fondé leur Science sur le nõbre de ses Partisans, & appuyez sur l'opinion du peuple, ils ont asseuré que ce qui estoit receu de la plus grãde partie des hommes, ne pouvoit étre fautif. Ils disent que Zenon ne s'est éloigné

d'eux que par caprice, que ſes enſeignemens ne ſont differens des leurs qu'en ſa façon de parler; & que iamais il n'eût pensé à établir le Portique, ſi l'enuie qu'il portoit à Polemon ne luy eût mis en la bouche ces ſuperbes parolles, qui le ſéparent des autres Philoſophes. Si bien que la Verité, qui ne peut eſtre diuiſée par le nombre des Auditeurs, ny alterée par les priuileges des Prouinces, s'eſt veu mal-heureuſement partagée entre deux Sectes differentes; & comme ſi elle eût ceſsé d'eſtre elle-meſme, elle ſe trouva preſque forcée de couvrir vn menſonge pour s'eſtre renduë particuliere; Car la multitude des Diſciples n'eſt pas vn argu-

ment infaillible pour authoriser la Doctrine des Peripateticiens : vn hōme n'est pas blasmable pour n'estre pas si bien suiuy que son Antagoniste ; le nombre des Partisans est souuent vne marque d'erreur ; & comme les mauuaises Causes ont leurs Advocats, les Opinions les plus ridicules ont leurs Approbateurs. La Verité triomphe assez, quand elle peut estre receuë des Bons ; le nombre de ceux qui la courtisent, ne releue pas sa gloire ; & comme elle est desinteressée, elle ne cherche pas de plaire à beaucoup de personnes. Si les Stoïciens donc ne sont pas en vogue, s'ils semblent auoir moins de verité que leurs ennemis, s'ils n'ont pas

cét éclat qui rend les autres insolens; ils doiuent ce malheur à la seuerité de leur Profession. La Vertu qui deuoit leur donner des admirateurs, leur a donné des enuieux; & comme la rigueur de l'Euangile a rendu les Chrestiens odieux aux Turcs & aux Barbares, la grauité du Portique a rendu les Stoïques méprisables aux Philosophes.

Mais quelques efforts qu'ait fait la Malice pour décrediter leurs sentimens, elle n'a pû empescher qu'ils n'ayent acquis des Partisans: les plus grands Esprits de l'Antiquité ont defendu leur Party; & si nous croyons vn Historien de nostre Siecle, Pline & Tacite, Plaute & Arnobe ne reconnoissent point d'autre

Doctrine que celle qu'ils ont puisée dans leurs Escoles. Tertullien ne defend-il pas vne grande partie de leurs Paradoxes ; & ne faut-il pas auoir perdu le iugemẽt pour ne pas remarquer, que leurs pensées font vne grande partie de ses Escrits ? Clement Alexandrin n'est-il pas Stoïque en toutes ses œuvres, ne nous rend-il pas les Mysteres du Christianisme familiers par leur Doctrine, & n'enseigne-il pas l'hõnéteté aux Fideles par les Discours de ces Payens ? C'est pourquoy secondé de tant d'illustres Docteurs, i'ay crû que ie ne pouvois errer en marchãt sur les pas des Stoïques ; & que ie pouvois entreprendre hardiment de monstrer que le Sa-

Lipsius lib. 10. Manuduct. ad Stoic. Philosoph.

ge peut viure ſans Paſſions, puis que ces Grands Hõmes l'ont premierement défendu. Si ie ne me ſers pas de leur raiſonnement en cet Ouvrage, c'eſt parce que i'entreprens d'écrire en Philoſophe, & non pas en Theologien; & que ie taſche de prouver mon deſſein plûtoſt par raiſon, que par authorité.

Ie fais donc voir auec Seneque, que la Raiſon eſt le propre Bien de l'homme; que c'eſt ſon vnique aduantage; que les Biens du Corps & de la Fortune ne ſont pas en ſa puiſſance; & que ſans chercher des Richeſſes hors de luy meſmes, il peut trouver ſa Felicité dans ſa Vertu.

En ſuite de ce, ie décrits les Paſſions en general : où ie

monſtre aſſez euideminent, ce me ſẽble, qu'elles ne ſont pas nées auec nous; que les Sens & l'Opinion en ſont les ſources; qu'elles ſont inutiles à la Vertu; & que l'homme ne peut s'en ſeruir, ſans ſe rendre leur Eſclaue. Puis ie deſcens aux particulieres : où apres auoir fait leurs caracteres, ie découvre la foibleſſe du Plaiſir, l'ingratitude du Deſir, l'injuſtice de la Crainte, & la laſcheté de la Douleur. Si ie ſuis vn peu trop prolixe au commencement des Diſcours, i'ay iugé à propos de n'en dire mot, de crainte que l'excuſe que i'apporterois ne tournaſt à mon aduantage, & qu'on ne fit vne perfection du plus grand de mes défauts.



TABLE

Des matieres contenuës en cet Ouvrage.

PARTIE I.

PARTIE II.



L'HOMME



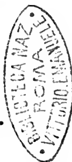
L'HOMME SANS PASSIONS.

Premiere Partie.

DES PASSIONS EN GENERAL.

PREMIER TRAITTE'.

Du ſouverain bien de l'homme.



DISCOVRS I.

Defenſe des Stoïques contre les Paſſions.



LA calomnie ne ſe monſtra iamais plus inſolente, que lors qu'elle entreprit ſur la reputation des Stoïciens : qu'elle decredita leur doctrine, pour diminüer leur innocence : & que

par vne police aussi malicieuse qu'interessée, elle persecutera la vertu, pour auoir sujet d'attaquer ses Aduocats. Les Passions, qui ne sont que les maladies des fols, luy ont seruy de pretexte : car voyant que ces illustres Philosophes vouloient les détruire, qu'ils les regardoient comme des monstres de la nature humaine : qu'ils en condamnoient tous les employs, dans leur Sage, & qu'ils faisoient de leurs déreglemens, les sources de tous nos mal-heurs : elle suscita des ennemis pour les venger de ces injures ? elle gagna des Orateurs, qui les firent passer pour des perfections de l'Ame, qui leur donnerent des Eloges, apres auoir fait leur Apologie, & qui formerent vn parti pour s'opposer à leur ruïne. Car à peine cette genereuse Secte commença-elle de s'établir, que la grauité de ses paradoxes fit impression sur les esprits les plus solides : & que les plus clair-voyant soubçonnerent, que la Verité pouvoit estre de leur costé, puis qu'elle y éclatoit auec tant de majesté : elle se trouva enuironnée d'autant d'aduersaires que de Philosophes ; tous ceux qui n'estoient pas de son aduis, deuinrent ses ennemis, & comme cet Horode de la Fable, elle se vit obligée de combattre des monstres dés son berceau.

L'Academie, qu'on peut appeller la

mere de la ciuilité, fut la premiere qui la persecuta : elle le traitta en Rebelle, parce qu'elle s'écartoit de ses principes : & apprehendant que leur progrez ne causast sa déroute, elle tascha de les rendre hypocondriaques aux iugemens de tous les hommes. On ne trouva alors si petit Grimaud dans l'Escole de Platon, qui ne se mêlât de leur donner sur les ongles. Tous ses disciples deuinrent Maistres en l'art de médire : & comme ils ne purent accorder la seuerité de leurs maximes, auec la mollesse de leurs opinions ; ils les firent passer pour des brauaches, & des extrauagances autant criminelles, qu'elles leur paroissoient ridicules.

Le Licée ne luy fut gueres plus officieux que l'Academie; & Aristote, qui luy a fait la guerre en renard, n'a pas moins trauaillé à sa perte que Pythagore, en l'attaquant à force ouverte : car quoy que ces deux Philosophes furent de differente opinions ; que leurs principes se contrariassent, & que les pensées du cadet, ne s'accordassent pas auec les sentimens de son aisné : cependant celuy-là peut se vanter, d'auoir défait ses ennemis en secourant ses aduersaires, d'auoir défendu sa propre cause en plaidant celle des Arabes côtre les Stoïques, & passant de l'Escole au Cabinet, d'auoir imité les Politiques, qui employent

les armes des factieux, pour domter les Rebelles de leurs Estats. Car bien que ce Philosophe se fût aquis par tout des Disciples, que la politesse de son raisonnement attirast les Princes dans son Escole, qu'il obligeât la ville d'Athenes à se taire, & qu'il vit tous ses Citoyens disposez à luy esleuer des Statuës au milieu de leur place : neantmoins il iugea, que pour asseurer sa doctrine, il falloit abbattre celle de ses Antagonistes ; que l'ombre d'vn ennemy estoit tousiours dangereuse, dans vn Estat qui se plaist à la nouueauté ; & quiconque vouloit regner absolument dans ses Prouinces, deuoit chercher sa conseruation dans sa deroute, sa victoire dans sa mort, & son salut dans son tombeau.

Si Platon fut plus iuste que son Disciple, & si pour estre plus diuin, il iugea plus raisonnablement de leurs opinions; il ne fut pas plus courageux : & s'il temoigna moins de passion à leur defaite, il ne fit pas voir assez de resolution pour les suiure, ou pour les defendre. Car qui penetrera bien dans les écrits de ce sublime Philosophe, y verra, que s'il est leur Panegyriste, il n'est pas leur Partisan; s'il reuere leur vertu, il desespere de l'acquerir; s'il est amoureux de ses perfections, il est ennemy de la seuerité qui l'accompagne, & s'il a conceu

vne haute estime de leur doctrine, il n'a pas assez de courage pour l'embrasser. Dans son Theatre il confesse qu'vne vertu si esleuée demande ses respects plûtost que son amour, & qu'elle est trop austere en ses Philosophes, pour en faire vn de ses Amans.

Quelques autres modernes plus zelez à leur ruïne, ne se contentent pas de cet aueu: mais bien plus superbes, que ceux qu'ils accusent de vanité, adorent leurs pensées, preferent leurs jugemens à ceux de leurs Maistres, & comme si toutes leurs parolles estoient des oracles, ils appellent de leurs aduis pour n'estimer que les leurs. Ils disent donc, que l'orgueil est l'ame de toutes les actions des Stoïques, que l'honneur qu'ils attendoient en receuoir, en estoit le motif, & que l'esperance qu'ils auoient de suruiure à leur tombeau, en estoit le premier mobile.

Or bien que ie defende le parti des Stoïciens, & que ie n'approuve en ce Traitté, que les pinions qui ont du rapport auec celles de Seneque, ie ne laisse pas de cherir Socrate & d'estre amy de Platon, & d'honorer la Verité en la bouche mesme de ses aduersaires. Aussi ay-je de la peine de croire, que ces Autheurs, qui les ont si souvent combattus, ayent eu dessein de ternir leur reputation, & acquerir de la gloire au

Amicus, Plato, amicus Socrates, sed amica Veritas. Aristot. 1. Ethic. ad Nicom.

desauantage de leur honneur. I'ayme mieux me persuader, qu'ils ont preferé leur satisfaction à la verité, qu'ils ont cherché à contenter leurs humeurs, plûtost que leurs consciences, & conduits par l'amour qui les aueugloit, ils se sont fort peu souciez d'estre veritables, pourueu qu'ils puissent paroistre eloquens: Ou (ce qui est plus apparent, & qui excuse mieux leur foiblesse) commes les satyriques sont plus fertils que les Eloges, que nous sommes ingenieux à médire, & tardifs à loüer; & que les Inuectiues agreent mieux à nos esprits que les Panegyriques; on peut dire, qu'ils ont inuenté des erreurs pour les blasmer, qu'ils ont formé des monstres pour les combattre, & que mélant l'artifice des Poëtes auec la liberté des Orateurs, ils se sont figurés des taches, pour se donner le plaisir de les découurir. Car quelle apparẽce y-a-t'il, qu'ils iugeassent les Stoïques criminels pour auoir abandonné l'Academie, & quitté le parti de ses Maistres pour soustenir celuy de la Verité? qui pourra legitimément les accuser d'insolence pour auoir faict la cour à la Vertu, & de luy auoir gagné des Amans, & des admirateurs? n'est-ce pas vne temerité de traiter des Philosophes en Rebelles, pour auoir pris la Nature & la Raison pour leurs guides? est-ce vn crime d'as-

pirer à l'honnesteté ? & peut-on condamner vn homme d'injustice pour auoir essayé d'estre plus vertueux que ses compagnons ? Cependant c'est la faute des Stoïques : ils sont coupables, pour auoir voulu estre trop gens de bien, leurs instructions sont suspectes, parce qu'elles sont trop austeres ; leur vie est odieuse, parce qu'elle est trop retirée ; & leurs Disciples ne passent auiourd'huy pour des Asnes, que parce qu'ils se sont voulu trop approcher des perfections des Anges.

Il est vray, que ceux qui raisonnent des principes, par les consequences qu'ils produisent, & qui iugent de la bonté d'vne Cause par le nombre de ces Aduocats, ne sçauent pas bien s'imaginer, que l'Escole de Zenon ait autrefois esté la plus auguste, puis qu'elle n'a encore produit que des fantosmes : que la Felicité dont elle entretient ses Disciples, n'ait fait que des Bien-heureux imaginaires, & que ce Sage qu'ils nous ont promis, passez tant de siecles, n'ait encore paru qu'en Idée. Ils adjoûtent qu'il faut qu'elle ait esté bien peu establie, puis qu'elle n'a pû conseruer son innocence en sa iustice; qu'elle ait trouvé la fin de sa gloire, dans le tombeau de ses Autheurs, & qu'elle ait esté obligée à emprunter la plume d'vn de ses Disciples, pour conseruer la memoire

de ſes anciennes grandeurs. En effect ſi Seneque ne l'eût reſuſcitée dans ſes œuvres, & s'il ne luy eût rendu par ſon eloquence, cet éclat que le temps & la malice de ſes jaloux luy auoient raui, ſes preceptes ſeroient enſeuelis dans le ſilence, leurs paradoxes nous ſeroient inconnus, nous trauaillerions encore aujourd'huy, pour ſçauoir le nom de celuy qui l'a commencée, & tous les Hiſtoriens ne ſçauroient nous apprendre à qui Ariſtote doit le commencement de ſes querelles, ou la honte de Zenon, ou aux effronteries des Cyniques. Ces reproches ont quelque apparence de verité : & comme ceux qui les forment ſont preoccupez de paſſion, on peut ſouſtenir, quils ont le meſme bon-heur que les furieux, qui prononcent ſouvent des Oracles ſans y penſer. Car bien que ie m'intereſſe dans l'honneur de mes Maiſtres, & qu'il me ſoit plus auantageux de parler en leur langage, que de m'accommoder aux foibleſſes de leurs ennemis ; ie confeſſe pourtant auec eux, que le Sage qu'ils approchent ſi prez de leurs Dieux, & que l'Academie met ſi peut loin des choſes fabuleuſes, n'a encore paru que dans leurs écrits : & que ſi on a veu des hommes qui luy ont baſty des temples, il ne s'en eſt pas encore trouvé qui ayent chargé ſes autels, que de vœux

pour sa naissance. Aussi le Philosophe Romain, qui est si injustement condamné, pour auoir égallé son Sage à son Iupiter, & d'auoir vni en sa personne les infirmitez d'vn homme auec la felicité de ses Dieux, ne pretend pas tant d'en depeindre l'Original que la Copie : & qui examinera bien le sens de ses parolles, auoüera qu'il ne nous en propose que l'Idée, & qu'il cherche de nous conduire à vn objet par le miroir qui le represente.

Quand Fabius forme vn Orateur, qu'il luy enseigne l'Art de persuader, qu'il luy montre le moyen d'émailler ses discours, & qu'il luy apprend à grossir ses periodes pour éleuer la bassesse de ses pensées : quand il déguise la verité ou le mensonge par l'Ironie ; qu'il employe l'Apostrophe pour faire parler des Statuës ou des Tombeaux, qu'il cherche vn babil affetté dans l'Anthitese, pour deceuoir ses Auditeurs ; qu'il appelle l'Hyperbole pour exaggerer des vices éclatans, ou diminüer des vertus veritables, & qu'il inuente cent nouvelles façons de parler pour rendre son stile plus florissant : on peut dire, qu'il a atteint la perfection de l'Art de bien dire qu'il s'est rendu le Pere de la Rhetorique, qu'il a fait renaistre celle qui luy auoit appris à parler, & d'auoir estalé tous les artifices qui peuvent rendre vn

Orateur accompli. Neantmoins il faut confeſſer que ce bien-diſant eſt encore à venir, & que celuy qu'on trouve ſi bien depeint dans ſes œuvres, n'a pas encore monté en Chaire, ny plaidé de Cauſe au Bareau.

Qui s'eſtonnera donc que le Sage des Stoïques n'ait pas encore paru? que ſes grandeurs ayent deuancé ſa naiſſance, qu'il ſoit parfait auant l'aage? & qu'il ſoit deuenu l'Amant, auſſi bien que l'admirateur de la Vertu, auant que de l'auoir pratiquée? Ce n'eſt pas peu de gloire à Seneque de l'auoir éleuée à vn degré ou ſes jaloux n'oſent le regarder ſans enuie; & de l'auoir renduë la hôte des Peripateticiens, apres l'auoir fait l'eſtonnement des Cyniques. Vn conquerant ne paſſe pas pour temeraire, pour auoir projecté des deſſeins que ſon eſprit n'a pû executer; ou qui à employé des vertus heroïques, pour remporter vne victoire ordinaire. La valeur ſeroit ſans éclat, ſi elle eſtoit limitée, ſi ſes efforts eſtoient aſſujettis aux loix de la Prudence, & ſi elle eſtoit touſiours obligée de renfermer dans les bornes que luy preſcrit la Morale.

Cette raiſon pour eſtre conuainquante, ne ſatisfait pas les plus opiniaſtres, & bien que les Peripateticiens confeſſent auec nous, qu'il n'eſt pas plus impoſſible à Seneque de mettre au iour ſon

Sage, qu'à Fabius ou à Ciceron de former vn Orateur parfait: cependant ils ne peuvent pas bien comprendre, comment ce Sage peut estre sans passions; qu'il soit homme & qu'il n'en ait pas les defauts; & qu'il soit engagé dans le corps & qu'il n'en ressente pas les foiblesses. Ils assurent auec leur Maistre, que ces mouvemens nous sont naturels; qu'il n'est pas en nostre pouvoir, d'empecher leur naissance: qu'ils sont les semencee des vertus, & que comme la parole & l'action font les plus belles parties de l'Orateur; les passions sont les aides que la Nature nous à donnez, pour nous rendre agissans & vertueux. Que tandis que l'Esprit sera vni à la matiere, que l'Ange sera vn mesme composé auec la Beste, & que l'Ame sera contrainte de trafiquer auec le Sang & la Chair; elle ressentira des émotions: que ces foiblesses de son Ame sont le sujet de son merite, & des ses victoires; & qu'il est necessaire à l'homme, qu'il se fasche & qu'il craigne, qu'il se réjoüisse & qu'il s'afflige, s'il veut estre juste & prudent, temperant & courageux. Car à les entendre parler, la vertu seroit sans employ, si elle n'auoit ces monstres à combattre; & cette illustre habitude, qu'on peut appeller l'ame des actions des Philosophes, seroit languissante, si elle n'auoit ces souffle-

Nascitur ex effectibus Virtus, & nata cum illis consistit. Architas apud Stob. serm. 1.

mens de l'appetit ſenſitif, qui la tinſſent en haleine.

Mais qui ne voit d'abord, que ce raiſonnement choque les principes de la Morale ; que c'eſt abbaiſſer la Vertu, que de la rendre dépandante de les Eſclaues ? & que c'eſt permettre à des rebelles d'entreprendre ſur ſon pouvoir, que de luy rendre vtiles des ennemis qui la détruiſent ſous ombre de la fortifier ; ou de la ſecourir ? Auſſi ie ſuis de l'aduis de Socrate, & j'oſe dire auec luy, qu'auſſi long-temps que l'Ame informera la teſte des fols, elle ſera contrainte de conceuoir des Paſſions: & tandis qu'elle n'aura pas des ſentimens plus éleuez que ceux du peuple, elle ſe trouvera forcée de craindre vn malheur ; de former des entrepriſes, d'en eſperer des bons ſuccez, de ſouhaitter des biens, & d'en regretter la perte. Mais ſi elle enuiſagé tous ces objets auec indifference, elle reçoit les diſgraces de la Fortune de meſme façon que ces bons offices, ſi elle voit ſans trouble la mort peinte ſur le viſage du corps qu'elle anime, ſi elle conſidere ſes richeſſes de meſme œil que celles de ſes voiſins, ſi elle ſe mocque de la douleur, & ſi elle met tout ſon bien en la poſſeſſion de la vertu ; à quoy luy ſeruiront les Paſſions ; pourquoy deſirerat'elle des threſors, puis qu'ils ne ſont

pas sa felicité! pourquoy craindra-telle des maux, puis qu'elle n'en reconnoist point d'autres que le vice, & dont elle peut empescher l'arriuée par les seuls actes de sa volonté? pourquoy apprehendera-t'elle la mort, puis qu'elle y trouve son aduantage? pourquoy appellera-t'elle la colere à la vengeance d'vne injure, puis qu'elle ne la ressent pas? & pourquoy tirera-t'elle de la ioye des faueurs de la Fortune, puis qu'elle establit son bon-heur en sa conscience? Les Passions sont donc inutiles aux Sages; il n'y a que les foibles ou les insensez qui les ressentent, & si nous consultons mesme ceux qui leur ont donné des bons vsages, ils confesseront auec nous qu'elles fauorisent plustost le Vice que la Vertu; qu'elles sont plus criminelles qu'innocentes, & qu'elles sont plus propres à fomenter, qu'à détruire les desordres de nostre Ame.

Mais encore, qui pourra croire que la Vertu soit oyseuse, si elle ne declare la guerre à des monstres? & que cette noble qualité soit languissante, si elle ne donne des combats pour assujettir des Rebelles, & ranger des seditieuses à la raison? Elle est sans doute trop genereuse, pour vouloir emprunter sa gloire de la déroute de si foibles ennemis: elle se juge assez bien employée, quand elle fait les ornemens

de noſtre Ame ; & que mépriſant l'inſolence, de ſes Eſclaues, elle s'occupe à nous rendre accomplis & vertueux. Quand le Soleil acheue ſa carriere, qu'il ſe retire de noſtre Horiſon, que ſon éloignement cauſe nos nuićts, & qu'il va chercher vne autre partie du Monde pour l'éclairer ; il n'eſt pas moins puiſſant que lors qu'il diſſipe nos tenebres, qu'il dore les coupeaux de nos montagnes, & qu'il produit l'email de nos iardins & de nos prairies. Mais comme il ne tire pas ſa lumiere de noſtre obſcurité, qu'il eſt chaut dans vn pays d'où nous ne reſſentons pas les ardeurs, & qu'il regne auſſi abſolument chez les Antipodes que dans l'Affrique : auſſi la Vertu ne tire pas ſes grandeurs de nos deſordres ; & elle n'eſt pas moins agiſſante lors qu'elle traitte auec ſes Amans, que lors qu'elle attaque le Vice, & qu'elle defait les Paſſions.

DISCOVRS II.

Que le bien de l'Homme conſiſte à viure ſelon les Loix de la Nature.

Interpres Apollinis LEs Oracles des Anciens ont ſi peu de rapport auec leur nom, & les

euenemens qui les ont suiuis, sont si differens de leurs promesses ; qu'on peut douter si les Demons qui les ont prononcez, ayent iamais aspiré à la Diuinité : s'ils n'ont pas cherché à paroistre plus maliceux que puissans ; & s'ils n'ont pas eu autant de dessein, & d'abuser de la credulité des superstitieux, que de chastier la vanité des Philosophes. Car qui examinera bien tous leur procedez, verra aisement qu'ils n'ont pas de sincerite dans leurs parolles : & comme les Renards qui donnent le change aux Chasseurs, ils nous enuelopent dans leurs destours, & que conduisent dans le peril, quand ils semblent nous écarter. S'ils promettent aux Laboureurs vne heureuse recolte, s'ils flattent les Conquerans de la déroute de leurs ennemis, s'ils assurent les Amans de la recompense de leur fidelité, & s'ils obligent les Marchands à chercher des Terres estrangeres pour y establir leur fortune, ils sont aussi trompeurs, que lors qu'ils instruisent les Philosophes, qu'ils apprennent aux orguielleux à moderer leur ambition, qu'ils prescribent des regles aux auares pour assouvir leur conuoitise, & qu'ils enseignent à tous les hommes des vertus qu'ils ne peuvent pratiquer. Enfin tout ce qu'ils reuelent est fautif; & on n'a encore rien veu sortir du tem-

egebat interpete, & sors ipsa referenda ad sortes Chrisppus

ple d'Apollon, qu'il soit deuenu vn mensonge, ou qu'il n'ait approché de l'impossible : la Pythie a perdu la plus grande partie des Monarques, ses Oracles ont affoibli le plus orgueilleux Empire de l'Europe; & ses predictions ont esté plus funestes à la Republique Romaine, que la reuolte de ses sujets, la faction des Seditieux, l'ambition de ses Generaux, & la rencontre de ses Ennemis. Car appuyée sur la fidelité de leurs parolles, ses Capitaines negligerent les aduantages qu'ils auoient coûtume de prendre sur leurs aduersaires; & tenant la victoire asseurée, ils se disposerent plustost à triompher, qu'à combattre; & à se rendre maistres du Camp, qu'à le disputer.

Les Philosophes qui les ont voulu consulter en leur conduite, n'ont pas mieux reüssi que les Souverains: & ceux qui se glorifient d'auoir penetré tous les secrets de la Nature, connu les maximes de la Police, & deueloppé tous les paradoxes de la Morale ; s'estonnerent qu'ils deuenoient ignorans dans l'Escole de la Sagesse, & que sans rien auoir perdu de leur doctrine, ils ne pouvoient comprendre leurs pensées, ou donner vn sens asseuré à des parolles qui leur paroissoient d'abord si intelligibles. Mais de tant de maximes qui sortoient de la bouche de ces Singes de

Chiloquid difficilimum interrogatus seipsum agnoscere respondit: Vnumquemque

la Diuinité, ils n'en jugerent pas de plus obscure que celle qui leur commanda de *se connoistre eux-mesmes* ; ces deux parolles les mirent au desespoir : ils virent toute leur science bornée par quatre syllabes : ils n'eurent point de peine d'auoüer, qu'ils estoient ignorans, puis qu'ils estoient cachez à eux-mesmes; & qu'ils auoient cessé d'estre Philosophes, quand ils auoient negligé d'apprendre comment ils deuoient les deuenir.

enim multa ex cæco amore sibi attribuere. Stob. serm. 21.

Il est vray que la Medecine vint au secours de l'Academie; & que par vne entreprise qui surpassoit ses forces, elle tascha de luy apprendre ce qu'elle auoit si long-temps ignoré. Car comme si la verité eust esté cachée dans les entrailles du corps humain, & qu'en connoissant ses parties, elle deust estre suffisamment informée de ses perfections, & de ses defauts; elle en fit la dissection pour les découurir : elle inuenta le fer pour sonder ses playes ; elle entama ses veines, pour en tirer la pourriture du sang ; elle employa la lancette, pour écailler ses vlceres, & en tirer la piere des reins. Elle creut qu'en remarquant ses maladies, elle seroit assez bien informée de sa constitution : que la connoissance des douleurs qui l'attaquent, feroit sa guerison ; qu'elle deuiendroit sçauante, par la veuë de ses maladies;

& qu'il suffisoit d'apprendre que la Goutte piquast ses nerfs, que l'Opthalmie s'attachast à ses yeux, que l'Esquinance enflast sa gorge, que la Pierre fist rage dans sa vessie, que la Colique déchirast ses intestins. & que les flammes déchargassent leur fureur sur l'humide radical; pour sçauoir de tant de miseres l'estat de sa condition. Mais voyant que ses efforts estoient inutiles: qu'elle n'estoit encore arriuée qu'à la connoissance de la plus basse partie de l'homme: qu'il y auoit dans cette maison de chair, vn Hoste du Ciel qu'elle n'apperceuoit pas, & que ce corps qu'elle consideroit, n'estoit que l'instrument de ses operations: elle quitta bien-tost, le dessein qu'elle auoit conceu de connoistre l'homme; elle abandonna vn Malade, dont elle ne pouvoit découvrir, que la moitié de ses infirmitez: & toute honteuse d'auoir trop entrepris, elle se resolut de laisser aux Philosophes vne connoissance qu'elle desesperoit d'acquerir par l'Anatomie.

Cauenda hæc ignorantia, qua de nobis minus sentimus; sed plus illa, qua plus nobis tribuimus: per hanc dæmonibus, per aliam pecoribus sociamur. Bern. l. b. de dilig. Deo.

Mais ceux-cy au lieu de faire reflexion sur les desordres du corps, d'étudier le commerce qu'il auoit auec l'esprit, de considerer que la plus noble partie d'eux-mesmes estoit engagée dans la bouë, que les chaînes qui les vnissoient, rendoient leur misere communes; & que contre l'ordre de la Nature, l'Es-

claue entreprenoit souvent sur les droits de sa Souveraine, ils s'amuserent à remarquer les aduantages de l'Esprit : ils quitterent la seruante pour faire la cour à sa Maistresse, & tout éblouis de ses perfections, ils en firent vn Temple, où ils logerent leur souverain bien.

De là naquirent toutes ces disputes, qui diuiserent les Philosophes; car chacun d'eux en raisonna selon ses sentimens, & bastit vne felicité à sa mode: & comme ils s'ignoroient eux-mesme, ils se firent la guerre, sans connoistre le sujet de leur debat. Ils chercherent vn Souverain bien, & ne purent pas le rencontrer : ils en firent le panegyrique, & ne connurent pas les parties qui devoient le composer : & s'ils sceurent qu'il estoit enté sur vne partie d'eux-mesme, ils en ignorerent le nom & la qualité. Epicure qui s'est imaginé que son Ame estoit terrestre, que sa nature n'estoit pas differente de celle de son corps, & que pour auoir des operations plus éleuées, elle ne laissoit pas d'estre tirée d'vne mesme matiere : chercha dans les bestes de quoy se rendre heureux ; & faisant vne idole de son corps, il establit son bon-heur dans la iouïssance de la volupté. Aristote qui fait le politique en toutes ses œuvres, & qui à sceu si bien accorder la Philosophie aux humeurs des Monarques de son Siecle ;

Fieri non potest, certè ægre, vt bona aliques quis faciat sine instructo apparatu: multa enim, velut per organa, facienda sunt per amicos, opes, ciuilē gratiam, aut potentiā. Arist. ad Nicō. 1.

a cru que la Felicité de l'homme deuoit estre accompagné des biens du Corps, & de la Fortune : que son bon-heur estoit imparfait, s'il n'estoit aussi sain que puissant : & que pour estre content, il deuoit auoir des amis pour se diuertir, des Sujets à commander, & des Enfans qui fussent aussi bien les heritiers de ses vertus, que de ses Richesses.

Si ce n'est pas vne trahison dans l'Escole d'abandonner le parti d'vn si grand Maistre, & si on ne doit pas craindre d'encourir la censure de ses Disciples en defendant le parti de la raison, & pour plaider la Cause de Seneque, on peut dire, ce me semble, que ses pensées sont trop basses pour faire vn Chrestien : & que ces parolles ne sont pas assez genereuses, pour former vn mediocre Philosophe. Car qui pourra s'imaginer, que des biens qui sont hors de nous, fassent nostre Felicité ? & que la Fortune, qui n'est qu'vne Chimere, dispense des faveurs que nous ne pouvons attendre que de la vertu ? pourquoy fonderions nous nostre bon-heur sur des Richesses, puis que nostre esprit en est le magazin ? & pourquoy attēdrions-nous des Estrāgers, ce que nous pouvons nous donner Nous-mesmes ? La Nature est trop liberale, pour ne pas contenter nos desirs : elle est trop noble, pour nous refuser vn bien qu'elle conserue au fond

de noſtre Ame ; & ſon guide nous eſt trop aſſeuré, pour ne nous pas conduire au bien où nous aſpirons. Ceux qui l'ont tant décriée, n'en ont pas connu les aduantages : & s'il euſſent auſſi bien eſtudié à deuenir raiſonnables qu'eloquens, ils euſſent confeſsé auec nous, qu'elle n'eſt pas moins la directrice des Fideles, que la Souueraine des Politiques, & la Maiſtreſſe des Philoſophes. La vertu eſt ſon ouvrage, elle eſt née dans ſon ſein, & cette Fille luy eſt ſi abeïſſante, qu'elle ſuit ſes conſeils en tous ſes employs. Les juſtes la reconnoiſſent pour leur Mere, ils en reſpectent les ordres quand elle ſe fait entendre : & comme ſes Loix ſont tirées du Ciel, ils croiroient offenſer celuy-cy, s'ils receuoient d'autres conſeils que les ſiens.

Neſciat iuſtus niſi ſecundùm naturam viuere, in cuius inſtituto Dei lex eſt. Ambroſ. lib. 2. de Abrahamo. cap. 11.

La Morale qui ſe vante de regler les hommes en leurs actions, de les ſecourir dans leur beſoin, de les defendre contre les mal-heurs, de combattre le vice, de nous apprendre la Vertu, & de rendre la Continence & la Modeſtie familiere à tous les mortels ; eſt inutile à ceux qui ſuiuent la Nature : tous ſes preceptes n'ont encore produit que des vertueux en papier ; & ſi elle a fait autres fois des Philoſophes & des Souuerains, elle eſt plus redeuable de ſes bons ſuccez à la bonté de leur naturel, qu'à


BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

la ſolidité de ſes maximes. On voit des Nations, qui ſans le ſecours de ce guide, euitent le Vice, & ſuiuent la Vertu, & comme ſi l'ignorance de ſes regles faiſoit vne partie de leur ſcience elles apprẽnent à reprimer leurs paſſiõs, gourmander la volupté, borner leurs deſirs, attaquer la Douleur, mépriſer les richeſſes. Le peuple de nos Campagnes peuvent legitimément diſputer le prix de la Conſtance auec les plus Sourcilleux Philoſophes : & ie ne ſçais ſi ces Diſciples de la Nature, n'inſpirent pas à ces Maiſtres glorieux l'amour de la Temperance, & de la Iuſtice. Ils ſont vertueux ſans artifice, ils ſe moquent des diſgraces de la Fortune, ils attendent la mort ſans trouble, & comme ils ſont perſuadez qu'elle n'eſt qu'vn paſſage à la vie, ils la reçoiuent auec plaiſir. Ils ſouffrent la pauvreté ſans ſe plaindre, ils exercent les vertus ſans Violence ; ils endurent les Maladies auec patience : & ſans prendre des aduis de la Morale, ils deuiennent patiens, iuſtes & courageux. Si leur valeur a moins d'éclat que celle des Conquerans, elle n'en eſt pas moins veritable: & ſi leur Sobrieté eſt moins connuë que celle des Chartreux, & des Feüillans ; elle ne fait pas moins des Chaſtes & des Continens.

Auſſi Saint Auguſtin, quoy qu'il ſoit

l'ennemy de la Vertu des Infideles, qu'il defende le party de la Grace auec tant de chaleur, & qu'il semble ne rien donner à la Nature pour tout accorder au secours de Iesus-Christ, s'estonne que le peché qui engagea tous nos sens dans l'erreur, qui jetta les tenebres dans nostre esprit, qui dépraua nostre volonté, & qui respandit dans nostre Ame les semences de tous les vices, n'ait pû encore estouffer l'inclination que nous auons pour le bien : que nous soyons naturellement justes apres la reuolte de nostre pere, & que pour estre criminels nous conseruions encore de l'amour pour la vertu, & de la haïne pour son contraire. Quelques-vns de ses Disciples douterent de son raisonnement : ils eurent peine de comprendre, que celle qu'il fait la source de nos crimes, soit l'origine de nos bonnes actions, & que contre les inclinations qu'il luy donne, elle produise souuent des perfections, au lieu d'enfanter des monstres. Ils s'étonnerent, que ces premiers hommes qui succederent au peché d'Adam, deuinssent fideles en traittant auec elle : qu'ils obseruassent des Loix sans les auoir encore leuës : & qu'en consultant cette sage Mere, ils conceussent de la reuerence pour leur Createur, de la tendresse pour leurs Sujets, & de l'amour pour leurs égaux.

Non est in homine penitus tincta scintilla rationis; in qua factus est ad imaginem Dei, Aug. 22. de Ciuit. Dei cap. 24.

Il n'eſt pas bien difficile, ce me ſemble, d'éclaircir tous ces doutes, & ſans m'attacher aux difficultez qu'ils auancent, il ſuffit de leur propoſer vn Dilemne, pour leur faire voir la verité en ſon iour. Car ou il faut que Dieu eût abandonné ſes Ouvrages apres la cheute d'Adam, ou qu'il euſt iugé la Nature aſſez puiſſante pour faire le bien, ſans le ſecours des Loix écrites. Si pour exaggerer le crime du premier homme, ou pour diminüer la rigueur de ſon chaſtiment, vous faites vn Dieu infiniment offensé, qui denie auec iuſtice ſon aſſiſtance à ſes deſcendans, prenez garde que vous choquez égalément ſa Prouidence & ſa Miſericorde, & que vous ne luy pouvez oſter le ſoin de ſes Creatures ſans offenſer ſa bonté. Mais ſi vous croyez que la Nature eſt impuiſſante, pour exercer la vertu ſans des graces particulieres; qu'vn homme dans l'eſtat du peché, a plus d'inclination pour le vice que pour la vertu, que l'vn luy ſoit naturel, & que l'autre luy ſoit eſtrangere: où ſont ces commandemens qui le rangeoient à ſon deuoir? où ſont ces loix écrites qui decidoient ces differends? où ſont ces Tables qui recompenſoient les iuſtes & puniſſoient les criminels? Il faut donc conclure que la Nature n'eſt pas ſi corrompuë, que nous n'en puiſſions tirer quelque auantage

vantage : que si nous sommes coupables, nous conseruons encore quelques restes de nostre innocence, & que pour peu d'efforts que nous fassions pour la tenir en haleine ; nous pouvons euiter le Vice, pratiquer la Vertu, & triompher de nos passions.

DISCOVRS III.

Suite du mesme suiet, & des aduantages de la Raison.

QVoy que la Nature soit la Maistresse commune des Philosophes, que la Cynique, toute refrongnée qu'elle est, la courtise aussi bien que l'Academie, & qu'elle puisse tirer vanité d'auoir Platon pour Amant, & le Sage Romain pour Esclaue ; neantmoins ceux qui la caressent, la dépeignent si differemment, & les formes qu'ils luy donnent sont si éloignées les vnes des autres, qu'on peut douter s'ils la connoissent en la décriuant, ou s'ils n'ont pas voulu imiter ces jaloux qui déguisent les perfections de leur Maistresse, pour en oster l'amour à leurs Riuaux. Quelques-vns ont crû qu'elle estoit facile ; qu'il ne falloit pas employer d'artifices pour la trouver ; qu'elle estoit acquise à ceux qui luy

Finem notta edidit : conuenienter viuere, quod est secundum vnam rationem, & concordem sibi. stob. in Eclog.

estoient fideles; & que pour s'en rendre possesseur il suffisoit d'estre constant en sa vie. Ils asseurent que pour garder ses Loix, il ne falloit qu'estre égal en ses sentimens : & que contre l'humeur des vicieux qui se plaisent dans le changement, c'estoit assez de toûjours vouloir, & de ne vouloir pas, vne mesme chose. Quelques autres vn peu plus éleuez, luy ont fait tirer son origine du Ciel : ils n'ont point mis de difference entre elle & son Autheur; & prenant l'effect pour sa cause, ils se sont persuadez qu'en suiuant ses enseignemens, ils pouvoient deuenir les Enfans plûtost que les Esclaues, des Diuinitez qu'ils reueroient. Ils ont changé le nom de Dieu en celuy de la Nature : ils ont honoré ses Grandeurs en son Ombre: & s'imaginant que le Monde fust eternel, ils ont confondu le Createur auec ses Ouvrages.

Stoïci secundum Naturam viuere finē esse decreuerunt.

Dei nomē in Naturæ decorē cōmutantes. Clem. Alexand. 2. Strom.

Bien que ces deux opinions soient des Anciens, & par consequent suspectes à ceux qui estiment leurs bonnes œuvres des pechez, & la plus grande partie de leurs pensées criminelles; elles ne sont pas pourtant fort éloignées de la Verité, & pour peu de lumiere qu'on apporte pour les débroüiller, elles peuvent aisément passer pour des articles de nostre Foy & des maximes de nostre Religion. Sainct Ambroise

expliquer la premiere ; il veut que pour estre fidele, nous n'ayons qu'vne resolution ; qu'il faut que nos trauaux correspondent à nos premiers desseins, & que nous apprenions des Peintres, qu'on ne peut glacer vn ouvrage sans en conseruer les premiers traits. L'autre semble si raisonnable à ses Partisans, qu'elle semble n'auoir besoin d'authorité pour se soustenir : & quand Clement Alexandrin n'auroit pas employé son eloquence pour la rendre probable, il suffit de sçauoir que la Nature est vne Loy plus vieille qu'Adam, que tous les hommes en respectent les Arrests, que c'est elle qui gouverne l'Vniuers, qui conduit ses Citoyens, & que toutes les Creatures qui s'y trouvent, la reconnoissent pour leur Souveraine, pour iuger qu'elle ne merite pas vn nom moindre que celuy de la Fille de la Divinité.

Assuesce ita viuere, vt vita tu aquandam picturam exprimat, eandem seruans imaginem quam acceperit. Ambros. lib. 11. Ep. 82.

Si la nouveauté de ces opinions fait douter de leur verité, & si on peut courir risque de deuenir infidele en fauorisant le party des Payens ; ie ne crains pas qu'en suiuant la Doctrine de Chrysippus, ie m'écarte des sentimens communs des Theologiens, & qu'en conseruant à la Nature ses aduantages, ie puisse estre injurieux à la Religion que ie professe. Car establissant la Felicité de l'homme en sa Nature propre,

qui est la Raison, ie m'interesse dans l'honneur de Dieu, & de sa fille : & comme ie fais celle-cy si obeïssante à son Pere, qu'elle en obserue tous les ordres; ie rends la Raison si soûmise à sa Mere, qu'elle en suit tous les enseignemens. Si bien qu'on peut dire sans heurter la pensée de ces grands Docteurs, que la Raison fait le Souverain Bien de l'homme : que sa Felicité consiste en son vsage, & que pour viure heureusement, il suffit de viure conformément à ses conseils. Pour bien conceuoir cette Doctrine, il faut supposer auec Seneque, qu'il y a bien de la difference entre la Raison du Sage, & le Iugement des autres hommes : car comme celuy-cy n'est qu'vne opinion qui naist du corps, qui estalle son empire dans les Sens, & qui n'a point d'autres mouuemens que ceux qu'elle tire de la plus basse partie de l'homme : elle n'agit que pour son contentement, elle préfere ses mouuemens à ceux de l'Esprit, & comme vne fille reconnoissante, elle parle tousiours en sa faueur. Elle est si attachée à la Terre, qu'elle y borne ses desirs, & a des sentimens si peu genereux, qu'elle ne recherche que des biens, à qui le rapport de ses sens ont donné du prix. Son honneur est volage, ses resolutions sont incertaines, ses conseils sont fautifs, & ses iugemens

ſont touſiours intereſſez. Si quelquefois elle a des bons interualles, & pouſsée par la vanité des objets qu'elle pourſuit, elle éleue ſes deſirs dans le Ciel, ſes reſolutions ſont ſi courtes, qu'elles ne durent que des moments : elle ſe reprend, auſſi-toſt que ce qu'elle ſouhaitte n'agrée plus à ſont Corps, elle nomme ſes plus hautes pensées des erreurs; & ſe plaiſant dans la nouveauté, elle r'allie auſſi-toſt ſes Conſeillers pour les faire appeller de leurs premiers aduis.

Mais la Raiſon eſt la Fille du Ciel, ſon extraction releue ſon excellence, & ſi nous croyons quelques Philoſophes, elle eſt vne portion de l'eſſence de Dieu, vne effuſion de ſon eſtre, & vne expreſſion de ſes grandeurs. Triſmegiſte a crû qu'elle eſtoit formée de ſa ſubſtance, qu'elle eſtoit vn écoulement de la Diuinité, & comme le Soleil épand ſa Lumiere ſans diminüer ſa puiſſance, Dieu tiroit la Raiſon de luymeſme, ſans affoiblir ſa Nature. Encore que ces parolles inſolentes ſemblent détruire noſtre creance, & que nous ſçachions bien par la Foy, que la Raiſon eſt vne partie de noſtre Ame, & qu'elle eſt produitte dans le Temps: neantmoins on ne peut nier qu'elle ne ſoit vne image de la Diuinité, qu'elle ne porte les caracteres de ſes Grandeurs,

Quid aliud cenſes eſſe beatè viuere niſi ſecundum id, quod eſt in homine optimum viuere? Quis vero dubitauerit nihil aliud eſſe homi-

& que sans craindre de commettre vn peché, elle imite les perfections qui le rendent si adorable. Aussi ceux qui n'ont pû comprendre le Mystere adorable de l'Incarnation, qui ont douté si la nature de Dieu estoit compatible auec la nostre, & si celuy qui estoit engendré de toute Eternité pouvoit se faire homme dans le Temps : n'ont pas eu de peine de conceuoir, que Dieu s'allioit à nostre Ame par la raison, & qu'il communique tous les iours auec nostre Esprit par cette image de Soy-mesme. En effect il semble que cette production soit sa Fille legitime, puis qu'elle a tant de part à ses plus nobles qualitez, qu'elle est l'Heritiere de ses perfections, & qu'elle donne à nostre ame les mesmes aduantages qu'elle reçeus de son Pere. Car outre que celle-cy represente la pluralité de ses personnes par la Trinité de ses puissances, & qu'elle nous fait voir sans confusion l'vnité de sa Nature dans la diuision des Facultez qui la composent, la Raison la rend si constante dans le Bien, qu'elle ne l'abandonne iamais apres l'auoir reconnu : le repentir ne succede point à ses souhaits, ses conseils sont aussi iustes que ses desseins : & elle est asseurée de conseruer son innocence, aussi longtemps qu'elle luy rapporte toutes ses pensées, & qu'elle la consulte en ses

nis optimum, quameam partem animi, cui dominanti oprem perere conuenit catera quæque, quæ in homine sunt? hæc autem, ne aliam postules definitionē mens aut ratio dici potest. Augustin. lib. 1. cōt. Academ.

entreprises. Si bien que la Raison fait la plus belle partie de nous-mesmes : sa gloire fait toute nostre Felicité : & vn Philosophe a dit auec iustice, que si nôtr Esprit estoit l'Ame de nostre Corps, la Raison estoit l'Ame de nostre Esprit. Aussi est-elle la plus auguste de ses differences : & si on trouvoit des Philosophes assez temeraires, qui luy ostassent cette qualité, ils pourroient se vanter de l'auoir rauy à eux-mesmes.

Ceux qui estiment vn homme par la grandeur des thresors qu'il possede, qui iugent de sa Noblesse par vne longue suitte de ses Ancestres, & qui establissent son bon-heur dans la beauté de ses Palais, les Richesses de ses habits, & vn nombre d'esclaues qui l'enuironnent ; ont bien fait voir qu'ils n'en ont iamais connu la nature, & qu'ils ont ignoré que ces biens qu'ils prisent tant, sont des faueurs que Dieu accorde, la plus-part du temps, à ses ennemis. Mais pour bien comprendre la grandeur d'vn homme, & l'estimer selon ce qu'il merite, il le faut voir plus prez qu'en chemise : oster tout cet éclat qui nous ébloüit les yeux : le considerer sans tous ces Ornemens qui parent son Corps : & foüiller au fonds de luy-mesme, pour sçauoir si la Raison y conserue ses Priuileges, si elle ne se laisse pas abuser par les opinions communes, si les pas-

In homine optimum quid est? Ratio: hac antecedit animalia, Deos sequitur. Ratio ergo perfecta proprium hominis bonum est. Senec. Epist. 70.

sions ne la corrompent pas, & si elle ne souffre pas que les biens estrangers troublent son Estat, abusent de ses sujets ou débauchent ses Ministres.

Ie sçay bien, auec les Theologiens, que la Raison est affoiblie; qu'elle conçoit des orgueilleux desseins, que ses lumieres sont obscurcies par le peché, & qu'elle est sujette aux illusions, depuis qu'elle s'est reuoltée contre Dieu. Ie sçay bien, que l'ame est volage en ses entreprises, depuis sa desobeïssance, qu'elle prend le Mensonge pour la Verité, qu'elle embrasse souuent le party du vice, & qu'elle ne suit presque iamais celuy de la Vertu. Pour encherir sur ces défauts, & adiouster à ses propres desordres la Tyrannie de son corps, ie sçay bien que celuy-cy ne s'accorde pas auec elle, que la Terre s'éleue contre le Soleil qui l'éclaire, & que renuersant les Loix de la Nature, la Maistresse deuient souuent la captiue de son Esclaue. Enfin, ie sçay bien qu'elle a besoin d'organes de ce Tyran en ses operations, qu'elle voit par ses yeux, qu'elle écoute par ses oreilles, qu'elle iuge de la diuersité des Saueurs par sa langue: & qu'elle seroit condamnée à vne eternelle ignorance, si ces messagers interessés ne se chargeoient de l'informer, des connoissances qu'ils tirent des couleurs, des sons, de la

mollesse, & de la dureté des objets. Neantmoins ces dereglemens ne détruisent pas ses bonnes inclinations : elle est entiere dans sa misere, elle conserue dans sa perte les auantages qu'elle possedoit dans son innocence, & bien qu'on la croit aueugle, elle ne laisse pas de trouver encore la verité parmy les illusions de ses sens. Elle est si genereuse en toutes ses entreprises, que pour peu de soin qu'on apporte à la redresser, elle nous r'asseure de sa fidelité : ces restes de lumiere qu'elle retient de l'estat d'innocence luy font resouvenir de ses premieres grandeurs, & bien qu'elle soit criminelle, elle est encore assez iuste pour ne rien commettre qui soit indigne de sa naissance. Sa desobeïssance causa sa soûmission : elle reconnoist Dieu apres l'auoir offensé, elle implore son secours quand elle se souvient d'auoir méprisé ses commandemens, & comme elle se sent obligée de restitüer ce qu'elle luy a rauy, elle engage l'ame à le reconnoistre pour son Souverain. Les massagers qu'elle envoye pour découvrir ce qui se passe au dehors, ne sçauroient la tromper, si elle ne veut : leurs Mensonges font naistre sa Prudence, & s'ils sont assez subtils pour luy faire de faux rapports, ils ne sont pas puissans ou industrieux pour les luy persuader. La Prison qui

l'enuironne, ne peut arrester ses pensées: les maladies qui minent son corps, ne sçauroient la toucher : & comme si elle n'auoit point de commerce auec la Terre, elle demeure libre au milieu de ses fers, & conserue sa santé parmy l'infection de son logis. Si les Passions peuuent empescher ses operations, si elles peuuent amortir ce feu qui la fait agir en Maistresse, ils ne peuuent pas l'étouffer: & si le peché a pû déguiser cette Image viuante de la Diuinité, il n'en a pas encore sçeu effacer les premiers traits. Les impies l'apperçoiuent dans leurs débauches : si leur bouche les deffend, la Raison les condamne; si les tenebres fauorisent leurs crimes, ce Soleil les découvre: & il importe peu qu'ils ayent des complices de leurs pechez, puis qu'ils trouuent par tout vn témoin qui les accuse, vn iuge qui les condamne, & vn bourreau qui les punit. La Raison est donc l'vnique Bien de l'homme : il faut s'en seruir pour s'esleuer dans le Ciel, il faut la consulter pour regler sa vie, & il suffit de l'écouter pour suivre la Vertu, & dompter les plus insolentes des Passions.

Sic est faciendũ, vt contra vniuersam naturam nihil contendamus, & ea tamen conseruata proprium sequamur. Cic. Offic.

DISCOVRS IV.

Que la felicité du Sage n'est pas fondée sur les biens du corps.

QVelques Philosophes modernes trouuent étrange, que la moindre de toutes les causes soit la plus vtile en nos actions, que la Fin qui ne subsiste qu'en idée, commence tous nos ouvrages & que celle, qui a si peu de part en nos productions, soit si necessaire pour les mettre au iour. Ils fondent leurs opinione sur le raisonnement d'Aristote, & cóme ils apprènnent de luy que le neant est sterile, & qu'on n'en peut rien tirer que d'imaginaire, ils concluent que puisque la Fin n'est rien en effet, & que son estre dépend de nôtre intellect, qu'il ne peut conceuoir que des chimeres & produire que des fantosmes. Quelques autres plus spirituels, reconnoissent bien que son estre n'est pas si sensible, que celuy de la Matiere; que sa façon d'agir est differente de celle de la Forme, & de l'Efficiente, & que quand celle-cy vnit l'ame auec le corps, & en fait vn composé, la Fin ne peint que des idées, & ne forme que des Exemplaires. Neantmoins conuaincus par les déductions

Arriaga in Physic. 8. 81.

du premier des Philosophes, il auoüent que si elle n'est pas le plus noble de ces quatre Principes, elle est le plus necessaire; & que si elle a moins d'apparence que ses Compagnes, elle a assez de pouvoir sur elles, pour les faire operer selon ce qu'elle a projetté. En effect toutes nos productions seroient monstrueuses, si nous ne preuenions leur naissance par nos intentions : & la Nature qui est si reglée en ses ouvrages, ne feroit que des débauches, si elle ne les conduisoit à la fin que luy a marqué son Autheur.

Bonum est quod omnes apetunt. Arist. Ethic.

Comme le Bien est le plus illustre objet de la Morale, & que tout ce qui s'y traitte tend à son acquisition, on ne doit pas s'étonner, si tous les hommes le recherchent; s'ils en font le but de toutes leurs actions; si les coupables le courtisent aussi bien que les innocens, & s'il ne laisse pas de gaigner des veritables Amans, bien qu'il n'ait souvent qu'vne apparence de bonté. Quand vn Tyran oppresse son peuple; qu'il rauage les Terres de ses voisins, qu'il rauit la liberté aux innocens, & pour élargir ses frontieres, il fausse des limites dont la Nature auoit borné son pouvoir; la Police qui ne regarde que ses interests, excuse tous ces desordres sous pretexte d'vn plus grand bien : & les aduantages qu'elle luy fait esperer

de l'impuissance de ses Sujets & de la ruïne de ses Ennemis, luy semblent asses considerables pour authoriser les injustices. Quand vn criminel est accusé, & qu'amené deuant son Iuge, il se trouve obligé de se purger des crimes dont on le charge, il emprunte le visage du bien pour s'excuser : & comme il n'y a point d'homme si impie, qui regarde purement le mal dans son peché, il rejette son offense sur la sincerité de ses intentions.

Le Bien est si naturel à l'homme, qu'il n'en sçauroit perdre l'affection, il l'ayme par tout où il le rencontre: & quand l'ignorance luy en cache la verité, ou que l'opinion le trompe en sa rechercher, il ne laisse pas de s'y attacher, & de prendre tout ce qui a de la ressemblance auecque luy. L'Academie, qui fait profession d'en connoistre l'essence, en est vne preuve euidente : car voulant former vn Souverain Bien qui contestast tous nos desirs, elle inuenta des biens qui n'en ont encore porté que le nom : elle chercha vn corps sain pour le composer, elle voulut que le plaisir en fût inséparable, que la force n'eût autre employ, que de conseruer son embon-point, & que la Beauté, qui n'est que l'ornement de Femmes, fist vne partie de la Felicité du Sage. Comme l'experience fit voir à ses Disciples, que la

Santé estoit vne source qui répandoit ses perfections dans toutes ses parties, que le bon accord des Elemens faisoit tous ses agréemens, & que toutes les faueurs de la Nature perdoient leur éclat dans vn corps malade, ils l'établirent pour fondement de leur Bon-heur: ils assurerent que pour viure heureux, il falloit auoir le corps dispos, & que toutes les autres qualitez cessoient de nous estre vtiles, quand le feu abandonnoit nostre visage, que la force se détachoit de nos membres, & que les viandes qui deuoient nous nourrir, nous blessoient la veuë. Ils comparerent la Santé au calme de la Mer: ils vouleurent que comme celle-cy seruoit aux Alcyons pour couver leurs Oeufs & produire leurs Petits, celle-là se vit aux conquerans pour remporter des victoires, aux Princes pour conduire leurs Sujets, aux Artisans pour executer leurs Desseins, aux Orateurs pour loüer la Vertu, & aux Philosophes pour braver la fortune. Que c'estoit elle qui charmoit les inquietudes de nostre vie, & que nous serions condamnez à estre eternellement miserables, si elle n'adoucissoit les trauaux de nostre vie, & si elle ne changeoit vne partie de nos miseres en délices. Si ces Philosophes eussent bien étudié la nature du Souverain Bien, & s'ils n'eussent pas cherché

dans la Chair dequoy contenter leur Esprit, ie me persuade qu'en voulant se rendre heureux, ils eussent mis quelque difference entre leur Felicité & celle des Bestes : & que separant leur condition de celle des impies, ils eussent appris, que des biens qui entretiennent le Vice, & nourrissent toutes nos Passions, nous pouvoient fonder leur Bonheur. Car en core que le peché nous soit familier, que nous en portions les semences dans nostre Ame, & qu'il suffit de vouloir le commettre pour devenir criminelle ; cependant il n'est iamais plus dangereux, que lors qu'il rencontre des forces qui le secondent, qu'il fait seruir nos aduantages à ses desseins, & de la Santé de nostre corps il jette l'infection dans nostre Ame. Il y a des hommes qui ne connoissent la Vertu que lors qu'ils sont impuissans de faire le mal : il faut que la maladie les abbatte pour les guérir de leurs pechez: & ils ne penseroient iamais que l'Enfer deût estre vn iour le lieu de leur supplice, si la fiévre qui les enflamme ne leur dévore les entrailles. Il y en a d'autres qui doiuent leur innocence à la perte de leur Santé : ils viuroient toûjours dans les crimes s'ils n'estoient quelquesfois infirmes, & si quelque violente agitation ne renuersoit leurs desseins, on pourroit les mettre au

Nusquam peius quam in sano corpore animus agce habitat. Petr.

nombre de desesperez. Comme la Santé est vn Bien aussi frêle que dangereux, Dieu ne l'accorde qu'à peu de personnes, les grands hommes l'ont toûjours interessée : ces hautes entreprises qui remüent tout le Monde, leur donnent peu de repos, les saillies de leurs Esprits affoiblissent les mouvemens de leurs Corps, & s'il falloit se porter bien pour estre heureux, il faudroit conclurre que les Sages sont la moitié de leur vie miserables.

Bien que la Beauté ne soit qu'vn resultat de la Santé, & qu'elle soit aussi sujette à perir que celle-là à s'alterer : cependant on trouve des Philosophes qui en sont amoureux, qui luy donnent des loüanges apres luy auoir voüé leurs affections & qui par vn aueuglement d'autant plus blâmable qu'il est volontaire, en font la seconde partie de leur Souverain Bien. Ils l'appellent la Compagnie de la Vertu, ils en font vn portraict animé de la Diuinité, & veulent qu'elle n'ait pas moins de pouvoir sur l'Esprit des Sages, que sur l'imagination des Insensez. A les entendre parler, elle est les délices de tous nos sens : & quoy qu'elle soit le plus agreable objet de nostre veuë, elle ne laisse pas de contenter nos oreilles, quand on leur fait le recit de ses perfections. Si nous croyons aux Payens,

les Dieux ne voyent rien icy bas de plus pompeux, qu'vn visage qu'ils ont honoré de leurs faueurs; & les hommes ne tirent pas plus de vanité de quoy que ce soit, que de ce qu'ils se voyent enrichis d'vn Bien qui se laisse connoistre sans peine, & qu'on ne peut posseder sans enuie. Car elle exerce vn empire si absolu sur le iugement humain, qu'elle fait des Amans de tous ceux qui la regardent : ceux qui persecutent l'innocence, ne sçauroient luy vouloir du mal : & plus heureuse que la Vertu, elle n'a pas encore trouvé d'ennemis qui luy ayent fait la guerre, ny d'envieux qui ayent noircy ses perfections. Il suffit de la connoistre pour l'aymer: on ne sçauroit luy vouloir du mal, apres l'auoir apperceuë: & ses appas sont si puissans, qu'elle nous éleue à nous mesmes, aussi-tost qu'il paroist à nos yeux.

Pulchritudo eos qui ipsam sentiunt, amicos reddit, & inimicum sibi fieri permittit. Stob. 1. serm. 68.

Mais certes, qui ne voit d'abord, qu'vne perfection si perissable ne peut composer nostre Felicité ? & qu'vn Bien qui tire toute sa gloire de nostre opinion, est trop vain pour contenter nos desirs, trop peu solide pour arrester nos esperances ? Car que peut-on voir sur la Terre de plus fréle que la Beauté? ou qu'y a-il de plus méprisable, qu'vn visage qui n'a des charmes que dans les yeux de ses Amans, & qui est

Animus spectandus est; nihil pulchritudo iuuat cum quis mentem non bonam habet. Idem serm. 69.



redeuable de la plus grande partie de ſon éclat à l'aueuglement de ſes Adorateurs ? Ces fameuſes Beautez qui ont fait ſüer le plus ingenieux des Poëtes, & qui ont tiré tant de loüanges de ſa plume pour excuſer les deſordres qu'elles ont cauſez dans le Monde, ne ſont pas tant les Ouvrages de la nature, que de ſon Eſprit : & ſi l'amour qu'il auoit pour Carinne n'euſt troublé ſon iugement, Helene ſeroit encore auiourd'huy ſans admirateurs, & Penelopé ſans Galants. Il faut auoir mal aux yeux, pour deuenir amoureux : & ſi la Paſſion ne cajolloit ſouvent l'Eſprit des hommes, en faueur de celles qu'ils reuerent, on peut dire qu'il y a long-temps que l'Amour ſeroit oyſif dans le Monde, ou que s'il falloit des nouvelles conqueſtes, il faudroit que la teſte des fols en fût le Theatre. La Beauté ſi fragile, qu'elle ne ſçauroit durer que peu d'années : & quelques artifices que les femmes employent pour la conſeruer, il faut qu'elles ſe reſoluent à deuenir laides, ſi elles vieilliſſent. La lumiere qui contribuë à ſon éclat, trauaille à ſa perte : le Soleil qui l'éclaire, la corrompt : le Temps qui la conſerue, luy eſt funeſte : le Corps qui l'entretient la fait mourir : & ſi quelquefois ſa vigueur prolonge ſa ruïne, ce n'eſt que pour en reſeruer la dépoüille à la moin-

dre de ses maladies. Pour tirer raison de ces glorieuses Maistresses, qui tyrannisent l'esprit des Indiscrets, & pour se vanger des maux qu'elles font souffrir à leurs Martyrs, il n'est pas besoin de souhaitter que la Mort leur jette les pasles couleurs sur le visage : que les ongles d'vne Riualle en effacent les plus beaux traits : ou que quelque estrange accident enleue les auantages, qu'elles estiment plus que leur vie : vn accés de fiévre a assez de force pour terrasser ces belles Ennemies : leur plus beau coloris cede aux déreglemens des Saisons ; la pourpre abandonne leurs ioües, quand le froid les saisit : & comme il n'y a point de Maladie qui ne puisse alterer leur embonpoint, il n'y a point de Beauté qui ne puisse deuenir le mépris de ses Esclaues.

Mais quand la maladie n'attaqueroit pas ces beaux visages, que les saisons seroient assez reglées pour n'en pas alterer le tint, & que les injures de l'air respecteroient leurs perfections : le temps qui met des bornes aux empires ne les épargneroit pas : en prolongeant leurs iours, il diminüeront leur beauté : & par vne metamorphose estrange, mais ordinaire, il changeroit les plus superbes ouvrages de la Nature en des Guenons & des Magots. Le Soleil en se couchant a des charmes, qui attirent

Nostra longum forma percurrens iter deperdit aliquid semper, & fulget minus, malisque minus est. Senec. in Hær.

les curieux à le conſiderer : ces rayons temperez, qu'il répand en ſe retirant, font les délices de nos Paſteurs : & les Aſtrologues remarquent, que ſes lumieres ne nous ſont pas moins auantageuſes en ſa retraitte, que lors qu'il ſe leue ſur noſtre Horiſon, ou qu'il ſe pourmeine ſur nos teſtes. L'arriere ſaiſon à ſes plaiſirs, ſon vtilité égale bien les incommoditez qu'elle nous apporte : Elle eſt l'attente des Laboureurs, & la recompenſe des Vignerons, & ſi elle dépeuple leurs Campagnes & leurs Collines, elle remplit leurs Caues de vin, leurs Greniers de grains, & leurs Granges de moiſſons. Mais dés qu'vne femme approche de la vieilleſſe, que ſes cheueux prennent la couleur des cēdres, que les rides luy ſillonnent le front, que ſes yeux commencent à jetter de la cire, que ſes ioües luy tombent ſur le menton, & que ces deux montagnes de laict deuiennent vne double beſace pleine de ſang, elle laiſſe d'eſtre le ſouhait des hommes ſes Amans, en one de l'horreur : ceux qui la recherchoient auparauant la haïſſent : & comme ſi toutes ces lignes qu'elle porte ſur le front, eſtoient autant de marques de leur folie, ils en fuyent la veuë comme du plus affreux monſtre de la Nature. Auſſi ceux qui connoiſſent bien la vaniſté de la beauté, la traittent comme vn

bien estranger : ils en préferent la iouïssance à la possession : ils se contentent de lavoir sur le visage de celles qu'ils ayment: & sçachant bien que cette qualité estoit trop inconstante pour les rendre heureux, ils la cedent librement à celles qui font toute leur gloire d'estre belles.

Mais de tous ceux qui firent vne si haute estime des biens du corps, ie n'en trouve point de moins raisonnables, que ceux qui y adjousterent la volupté, & qui creurent que pour viure heureux, il falloit que le plaisir fit la derniere perfection de leur felicité. Car encore que la santé ne soit qu'vn temperament du corps, que la Paix qui naist du mélange des Elemens, soit vn pur effet de leur bon accord, & que sa vigueur dépende de la chaleur & l'humidité du sang; neantmoins les bons offices qu'elle rend à son hoste, sont assez considerables pour acquerir quelque prix dans l'Escole. Car c'est elle qui conserue son embon-point, qui accorde ses interests auec ceux de son ame, qui luy fournit de la force pour resister aux maladies qui l'attaquent, & au sentiment d'Aristote, c'est vn thresor que toutes les richesses de la terre ne peuvent égaler. Si la beauté a ses foiblesses, si son Empire ne dure que peu de iours, & si apres auoir triomphé d'vn petit nombre d'es-

claues, elle deuient la dépoüille de la vieilleſſe ou de la mort, elle a des perfections qui la font honorer : les creatures raiſonnables adorent Dieu en ſon Image, la Vertu s'en ſert pour communiquer auec ſes Amans, & comme ſi ſon éclat releuoit ſa Majeſté, elle prend plaiſir de l'employer quand elle veut regner ſur les cœurs des mortels. Mais la Volupté eſt infame, de quelque façon qu'on la déguiſe : elle a honte de paroiſtre en public : ceux qui la deffendent la condamnent, ils chercheront les tenebres pour en iouïr, & connoiſſant qu'elle leur eſt commune auec les beſtes ils la blaſment en tous leurs diſcours. Son humeur eſt ſi maligne, qu'elle conuertit tous nos diuertiſſemens en ſupplice : elle ne cherche la Vertu, que pour la corrompre ou la ſeduire : ſi elle fait bonne mine à ſes Eſclaues, ce n'eſt que pour les deceuoir, & bien plus crüelle que les Tyrans, elle reſpecte ſes ennemis, & donne la mort à ceux qui luy ont juré fidelité.

Voluptas cum maximè delectat, extinguitur, nec multum loci habet: itaque citò implet, & tedio eſt, & poſt primum impetu marcet. Sen. de vita beata cap. 7.

Cependant on a trouvé des Philoſophes, qui l'on ſouſtenuë, & qui apres l'auoir donnée pour Suiuante à la Vertu, l'ont renduë de bonne intelligence auec elle. Epicure, ce ſage Maiſtre du plaiſir, s'eſt imaginé que l'homme eſtoit né pour en ioüir, que la volupté deuoit eſtre l'aſſaiſonnement de toutes ſes

ctions, & apres auoir rendu ses honneurs à la Vertu, il luy estoit permis d'aspirer à la ioüissance de son Esclaue. Comme il la fait suiure dans ses triomphes, il ne la sépare pas de ses trauaux: il la luy rẽd necessaire en tous ses emplois. Il croit que la Force seroit languissante, si le plaisir qu'elle espere de la déroutte de ses ennemis, ne l'animoit au combat: & que la Temperance se mettoit peu en peine de regler nos passions, si elle n'y estoit poussée aussi bien par le Plaisir que par l'Vtilité. Enfin il dit que la Volupté ne décreditoit pas la Sagesse: qu'on pouvoit aymer l'Esclaue sans faire tort à sa Maistresse: & que la compagnie des femmes perduës n'estoit pas plus messeante aux Philosophes, que les portiques en l'Academie. Ie sçay bien que Seneque tasche d'éclaircir cette opinion: qu'il la iuge raisonnable en quelques endroits de ses Escrits; & qu'apres auoir condamné le sens que luy donnent ses Partisans, il fait l'Apologie de son Autheur. Comme s'il estoit aux gages d'Epicure plustost que de la Verité, il le iustifie contre ses aduersaires: il asseure que la Volupté dont il parle est modeste, que son humeur n'est pas moins austere que celuy de la vertu, & que si elle porte vn visage plus agreable, c'est afin de gaigner plus aisément des Amans à sa Maistresse.

Ie n'aurois pas de peine de souſcrire à ce iugement, & il ſuffiroit de ſçauoir qu'il eſt de Seneque, pour le receuoir auec reuerence. Mais comme la pluſpart des hommes en abuſent, qu'ils prennent ſa parole pour cautionner leurs deſordres, & qu'appuyez ſur ſon approbation, ils croyent qu'il leur eſt permis de rechercher la volupté, ie me ſens obligé d'expliquer ſa pensée, & de faire voir aux Diſciples d'Epicure, que Seneque n'eſt pas de leur partie, pour auoir laiſsé échapper de ſa plume quelques paroles à leur aduantage. Que s'il donne vn ſens fauorable aux paroles de leur Maiſtre, ils doiuent cette faueur à ſa ciuilité : il luy fait trop ſouvent la guerre pour defendre la plus laſche de ſes opinions, quand il leur fait aſſez connoiſtre qu'il n'employe tous ſes diſcours, que pour leur perſuader à mépriſer la Seruante, pour faire la cour à ſa Souueraine. Comme celle cy eſt l'vnique Maiſtreſſe qu'il honore, il s'intereſſe dans ſa gloire, & il croyroit offenſer ſon courage s'il la reconcilioit auec vne ennemie qu'elle mépriſe. Il ne peut ſouffrir que celle qui ſe plaiſt dans la miſere, qui conſerue la ioye au milieu des tourmens, qui ſe rit de la Fortune, & qui triomphe de tous ces faſcheux accidens, qui jettent la frayeur dans le cœur des hommes les plus hardis, deuienne la Compagne

Virtus contemptrix voluptatis & fortis eſt: & longiſſime ab illa re ſimiliẽs; labori ac dolori familiari or virilibus in-

pagne d'vne effeminée qui pâlit à la veuë d'vn mal-heur, qui succombe aux moindres attaques d'vne maladie, & qui des plus agreables délices de la Vertu fait les plus crüels de ses tourmens. Pour nous persuader qu'elles ne peuvent aller de compagnie, il dit que la Vertu est eternelle, & que la Volupté ne subsiste que des moments, que l'vne est genereuse, & que l'autre est lâche, que l'vne reside dans l'ame & l'autre dans le corps, & que l'vne est inquietée, & que l'autre est toûjours accompagnée de satisfaction. Enfin qu'il faut auoir perdu le iugement pour aymer la Volupté, & estre plus sensuel que les bestes pour faire de leur plaisir le bonheur des creatures raisonnables.

commodis magis, quàm isti effeminato bono inferenda. Sen. 4. de benef. cap. 1.

DISCOVRS V.

Que les biens de la Fortune ne peuvent composer la felicité de l'homme.

CEux qui estiment les choses par le profit, & qui iugent de leur bonté par le plaisir ou la gloire qu'ils en peuvent tirer; s'estonnent que l'honnesteté en prenne seule le nom dans l'Escole des Stoïques, & que l'Honneur & les richesses qu'ils croyent si neces-

faires à la vie humaine, passent pour indifferentes dans leurs discours : ils sont si opiniastrement attachez aux interests du corps, qu'ils n'étudient qu'à le contenter ; & ils s'imagineroient ignorer la nature du bien, s'ils en accordoyent le titre à toute autre chose qui ne le touche pas. Car encore que la vertu ait assez de charmes pour se faire aymer ; que sa beauté merite bien qu'on la courtise, & que le bon-heur qu'elle promet à ses Amans soit assez considerable, pour faire naistre à tous les hommes l'enuie de luy faire l'amour ; neantmoins ils ne sçauroient se resoudre à la rechercher, ses aduantages ne leur paroissent pas assez pompeux pour les obliger à luy donner leurs affections, ils ne veulent point de Maistresse qui n'a rien dequoy les produire dans le monde, & méprisant tous les plaisirs qu'on peut tirer de sa possession, ils ont recours à des biens de la Fortune, pour mieux establir leur felicité. La Morale qui examine le prix de chaque chose, & qui met vne si iuste difference entre les biens du corps & ceux de la Fortune, semble fauoriser leur opinion, quand elle confond indifferemment ceux-cy auec la Vertu, qu'elle appelle de méme nom la Souueraine & ses Esclaues, qu'elle rend toutes lus productions de Dieu accomplies, & qu'interpretant les parol-

les de Moyse selon la lettre, elle accorde la qualité de Bien à tous ses ouvrages. De sorte que selon la pensée de ces Philosophes, la Terre ne porte rien qu'il n'en ait le caractere imprimé sur le front, & si l'on excepte le peché, la Nature ne produit rien de si funeste à l'homme, qu'il ne soit bon en ce sens-là.

Mais la Philosophie Stoïque, qui est autant éleuée au dessus de celle d'Aristote, que la valeur des femmes, est au dessous de celle des Heros, ne reconnoist point d'autre Bien que la Vertu: elle ne peut souffrir que ce qui fauorise les méchans en leurs pechez, en puisse meriter le nom; & que ce qui peut estre employé à la ruïne plustost qu'à l'établissement de la Vertu, puisse seruir à nostre vsage. Les Richesses ont fait presque tous les coupables, & ces fameux criminels qui sont encore aujourd'huy la honte de leur posterité, passeroient pour innocens, si ce Metail n'eust executé leur mauvais dessein. Si nous croyons le plus sçauant des Apostres, elles sont les sources de tous les Vices, & la ruïne de toutes les Vertus. Ce sont elles qui ont inventé tous les crimes, qui ont appris aux enfans à attenter sur la vie de leurs Parens, & à donner la mort à ceux qui les auoient mis au monde. Ce sont elles qui ont enseigné aux autres à opprimer les Inno-

Radix omnium peccatorũ cupiditas Pau.

cens, à ruïner des Familles, saccager les Temples, & en dépoüiller les Autels. Ce sont elles qui ont appris aux Amis à se fausser la foy, aux Sujets à se joüer de la teste de leurs Princes, qui fournirent aux impudiques le moyen d'entretenir leurs débauches, de rauir la chasteté aux Femmes, & la vie de leurs Marys. Enfin elle sont la perte des Estats, la confusion des Familles, & la ruïne des particuliers.

Mais quand les Richesses ne causeroient pas tous ces desordres dans le Monde, que l'Innocence ne seroit pas persecutée par l'Auarice, & que la Iustice ne se laisseroit pas corrompre par vn desir furieux de les posseder, elles seroient toûjours fatales à l'homme, & il suffiroit de sçauoir qu'elles le perdent, ou qu'elle le corrompent, pour l'obliger à les mépriser. L'Orgueille & la crainte les suiuent par tout : ces Passions qui semblent plustost contraires que differentes, s'accordent pour punir les Auares, & apprennent à ces Ames terrestres, qu'ils ne peuvent estre opulens sans estre miserables. Car ils se promettent par le moyen de leurs Thresors, d'égaller leurs Maisons aux Palais de nos Roys ; s'ils gaignes auec l'Or du credit dans la Cour, ils changent leurs Ennemis en Esclaues, & s'ils ioüissent de tous ces plaisirs, qui font

Diuitias nego bonum esse: nam si essent, bonos facerent. Nunc quoniam quod apud malos deprehenditur, dici bonum non potest: hoc illis nomen

la Felicité des bienheureux du Monde, ils deuienent insolens, & tirans vanité de la magnificence de leurs Bastimens, du luxe de leurs habits, & du nombre de leurs Valets, ils ne deuiennent pas moins injurieux à leurs inferieurs, qu'importuns à leurs Esgaux. Mais si quelque disgrace les surprend, si la Fortune cesse de leur faire les doux yeux, & si l'experience leur apprend, qu'ils peuvent perdre leurs Thresors, qu'vn Tyran peut les leur rauir, & que la Fortune qui les leur a preste, peut les leur enleuer quand elle voudra, ils tombent aussi-tost dans la crainte, leur humeur altiere se change en soûmission, ils apprehendent les accidens à venir par ceux qu'ils ressentent, & les soins qu'ils apportent alors pour les conseruer, combattent tous les plaisirs qui leur donnoient auparauant de la vanité. nego. Senec. de vita beat. cap. 24.

Les Richesses sont si dangereuses à l'homme, qu'il ne peut presque s'en seruir sans deuenir criminel, & leur vsage luy est si necessaire, qu'il ne sçauroit s'en priuer sans se rendre miserable: leur possession est incompatible auec son repos, il cesse d'estre content dés qu'il est deuenu riche, & comme il sçait qu'on dresse des embusches au Metail qu'il adore, il n'apprehende pas moins la familiarité de ses Amis, que la puissance des Princes, & la haïne de

ſes enuieux. Les careſſes de ſa Femme luy ſont ſuſpectes, les ciuilitez de ſes Enfans luy donnent de l'ombrage, & connoiſſant que l'Or leur auoit fait quelquefois trahir l'amour qu'ils deuoient à leurs Peres, & à leurs Marys, il craignent l'approche des vns & des autres. Si bien que cherchant leur contentement dans les Richeſſes, ils y trouvent leur ſupplice, & perſuadez par les inquietudes qui les accompagnent, ils ſont obligez de confeſſer auec les Stoïques, que des biens qui leur ſont eſtrangers, qui tirent leur prix de noſtre opinion, & qui ne peut leur appartenir, que par la perte de leur repos ou de leur innocence, ne ſçauroient compoſer leur bon-heur.

Comme l'honneur eſt vain, qu'il eſt preſque touſiours la recompenſe du vice, & le compagnon inſeparable des Richeſſes, il ne faut pas s'eſtonner s'il n'eſt pas plus ſolide que le ſujet qui le fait naiſtre, & s'il perd ſon nom toutes les fois qu'il ſe détache de la Vertu pour parer ſon ennemy. La gloire des Princes n'eſt pas touſiours la marque de leur iuſtice; leurs actions qui meriteroient des chaſtimens en la perſonne de leurs Sujets, leur acquierent des éloges dans les Hiſtoires; & ſi le Bon-heur fauoriſe leurs deſſeins, ils ſont aſſeurez de trouver des Orateurs

qui les loüent, qui changent leurs crimes en Vertus, qui appellent leurs meurtres des victoires, & leurs vsurpations des conquestes legitimes. Il suffit de sçauoir qu'vn simple Gentilhomme ait commis vn Duel pour estre puny : Mais vn Roy n'est iamais plus estimé, que lors qu'il a saccagé des Villes, pillé des Prouinces, dépeuplé des Royaumes, & converty les plus florissans Estats de la Terre en solitudes. Mais sans m'arrester à remarquer l'injustice des hommes, & faire voir que l'honneur n'est pas tousiours le prix de l'honnesteté, & qu'elle est plus souvent le partage du crime que la recompense de la Vertu; c'est assez de sçauoir que ceux qui la loüent si hautement, confessent que c'est vn Bien qui nous est estranger, que nous le possedons aussi peu que les Richesses, & comme l'vn dépend de la Fortune, l'autre ne subsiste que dans l'opinion du peuple. Aussi quelques-vns qui en ont connu la vanité, ont recherché des fondemens plus solides pour l'établir, & apprenant par experience qu'vn Iuge si volage ne pouvoit long-temps estimer vne méme chose, ils ont recherché dans les Siecles passez des Biens pour l'appuyer. Comme ils virent que l'enuie ne remüoit plus les cendres de leurs Ancestres, que leur reputation ne dépendoit

plus du hazard, que la Fortune respectoit leur valeur, & les hommes leur memoire; ils tirerent vanité de leur naissance, ils creurent que la grandeur de leurs Peres pouvoit les rendre illustres, & qu'estant heritiers de leur Fortune, ils deuoient auoir part à la gloire de leurs actions. Ils chercherent des raisons dans la Nature, pour iustifier leurs pretentions, ils asseurent que les Nobles n'auoient pas moins de pouvoir sur leurs descendans que les Roturiers, & que comme ceux-cy répandoient leur couleur sur le visage de leurs enfans, & qu'il y auoit des maladies hereditaires dans les familles, ils pouvoient aspirer aux honneurs qui auoient rendu leurs Peres fameux dans le Monde.

Mais certes, ils n'ont pas mieux rencontré que les autres; & si les principes d'où ils tirent leurs raisons, semblent plus asseurez que le iugement d'vn Peuple interessé, le Bien qu'ils défendent a si peu de rapport auec la Felicité de l'homme, qu'on n'en sçauroit faire vne de ses parties, sans en ignorer la nature. Car outre que la Noblesse doit souvent son commencement à l'enormité des crimes de ses ayeuls, que ces titres dont elle fait tant de bruit, sont presque toûjours la recompense des homicides ou des adultaires, & qu'on voit peu d'hommes qui soient arriuez aux

Ex homicidio sæpè orta nobilitas, &

dignitez par des voyes legitimes : outre qu'il faut endurer mille affrons pour les obtenir, & que l'or qui fait tous les pechez de la Cour, fasse aujourd'huy les Ducs & les Marquis, les Comptes & les Barons ; cét aduantage est si peu constant, qu'il abandonne souvent leurs Heritiers, & fait confesser aux personnes de condition, qu'elles sont plus redeuables de leur Noblesse à la Fortune, qu'à ceux qui leur ont donné la vie. On trouve des Peres si mal-heureux, quils ne peuvent conter que des Roturiers pour leurs Enfans, ces Aigles n'ont encore produit que des Choüettes, & bien qu'ils soient sortis de maison qui leur donnoit des Roys & des Consuls pour alliez, ils desesperent de voir renaistre en leurs successeurs la memoire de leurs grandeurs.

strenna carnificima. Alij pecunia emunt nobilitatem, alij illam lenocinio, &c. multis perditionem nobilitas conciliat. Agripp. de van. Sciẽtiar.

Aussi les Loix qui font les heritiers des maisons, & qui forcent souvent les Peres de famille, d'abandonner à leurs aînez la succession de leurs reuenus, ne les ont pû obliger de leur transmettre leur Noblesse : si la Nature leur permet de les aymer, elle ne leur permet pas de les annoblir, ce Bien est au delà de leurs affections aussi bien que de leur puissance ; & c'est en vain que quelques-vn aspirent à la gloire de leurs Ancestres, puis qu'il n'est pas en leur pouvoir de la leur communiquer,

C v

La Vertu est le seul aduantage des Nobles, c'est elle qui les sépare des Roturiers, & au sentiment de Platon, c'est l'vnique heritage qu'ils peuuent se donner sans en estre obligez à la Fortune. Toutes les Images qui emplissent les antichambres des Princes, tous ces combats qu'ils étallent auec tant d'artifice, tous ces Generaux qu'ils font voir à la teste des armées victorieuses, & toute cette pompe dont ils accompagnent leurs triomphes, ne font pas les Nobles : Ces grands hommes n'ont pas vescu pour nostre gloire, la mort qui a borné leurs conquestes leur a conserué leurs loüanges, & il faut que la Vertu nous fasse leurs heritiers, auant que nous pretendions à la ioüissance de leurs honneurs : tout ce qui nous a precedé n'est pas à nous, & nous ne pouvons legitimement aspirer à la possession d'vn Bien qui est le fruict de leur Valeur, & non pas le témoignage de nostre merite.

Plato ait neminem Regem ex seruis esse oriundum, & neminem non seruum ex Regibus : omnia ista longa varietas miscuit, & sursum deorsum forma versauit. Quis ergo generosus? ad virtutem à Natura bene cōpositus. Senec. Ep. 44.

DISCOVRS VI.

Que la seule Vertu fait le Souverain Bien de l'Homme sage.

SEneque ne me semble iamais plus iuste, que lors qu'il condamne ses en-

nemis; & que sans offenser le droit des Gens, il deuient Iuge en vne cause où il est Partie : ses iugemens sont si raisonnables, & ses Arrests sont tellement fondez sur la Iustice, qu'on n'en peut appeller, sans choquer la Verité. Car comme il ne se trouve point d'hommes qui vueillent deuenir heureux aux dépens de leur repos, & que ceux qui aspirent à la felicité, cherchent des biens qui les contentent, & non pas des apparences qui les séduisent, ou qui les corrompent ; il infere, que puisque ceux du Corps ne sont pas assez constans pour arrester ses pretentions, & que les faueurs de la Fortune sont trop volages ou trop criminels pour satisfaire à ses desirs ; que la Vertu seule est sa derniere fin, que c'est elle qui peut assouvir ses esperances, & que tout ce qui n'a point de rapport auec elle, ne peut entrer en la composition du Souverain bien. Ses principes sont éuidens, & ses raisonnements sont si foibles, qu'on ne peut les combattre sans offenser la iustice de la Cause qu'il défend. Il n'y a personne qui ne souhaitte de viure heureusement, & qui n'apporte tous ses soins pour arriuer à vne condition qui doit estre l'accomplissement de ses desirs : mais comme les hommes se laissent pour l'ordinaire surprendre aux erreurs populaires, & que

Quid est in quo erratur? cum omnes beatã vitam optent, quod instrumẽta eius

les maximes du Monde deuiennent les regles de leurs actions ; il ne faut pas s'estonner s'ils ne iouïssent iamais du bon-heur qu'ils ont pretendu, s'ils s'écartent presque toûjours de la fin qu'ils s'estoient proposée, & s'ils se trouvent dans la misere, quand ils se croyoient comblés de bon-heur : ils sont si mal-heureux en leur choix, qu'ils prennent toûjours son ombre pour luy-méme : les biens qui l'enuironnent les déçoiuent, & plus mal-heureux que le Tantale des Poëtes, ils s'éloignent d'vn bien qu'ils recherchent, & fuyent la Felicité en voulant l'approcher. Car comme le plus beau fruict de la vie heureuse, est vne tranquillité d'esprit, & vne confiance inébranlable que nous receuons de la sincerité de nostre conscience ; ils aspirent apres des biens qui troublent leur repos, ils souhaittent des honneurs qui leur dérobent la liberté, ils desirent des richesses qui les tourmentent ; & par vne erreur qui ne merite pas d'excuse, ils font des sujets de leurs inquietudes les parties de leur souverain bien.

pro ipsa habeant ; & dum illam petunt, fugiunt. Nam cum summa beatæ vitæ sit solida tranquillitas, & eius inconcussa fiducia ; sollicitudinis caussas colligunt ; & per insidiosum iter, non tantum ferunt sarcinas, sed trahunt. Sen. Ep. 44.

Car bien qu'ils confessent qu'il suffise d'estre vertueux, pour ne pas estre miserable, que cette noble qualité qui fait la difference des sages, les fortifie contre les accidens de la Fortune, &

que ce soit assez qu'ils soient temperans pour vaincre la Volupté, & courageux pour combattre les mal-heurs qui les attaquent ; neantmoins ils ne sçauroient se persuader que la seule Vertu les puisse rendre heureux, ils se deffient de son pouvoir aussi bien que de son merite, & asseurent qu'vne qualité qui ne reside que dans l'Ame, & qui n'a point de commerce auec la Matiere, ne peut faire que la moitié de leur bon-heur. Ils veulent que le corps soit aussi satisfait que l'esprit, que le plaisir ne l'abandonne iamais, que le repos entretienne son embon-point, que la ioye luy soit commune auec sa compagnie ; & ils ne croyroient pas auoir connu l'essence du souverain Bien, s'ils n'employent les Richesses de Simonide, les délices d'Epicure, & les honneurs de Periandre pour le composer.

Il n'est pas bien difficile aux Stoïques de combattre cette opinion, & leur repartie est si raisonnable, qu'il suffit de les entendre parler pour iuger de l'euidence de leur Cause, & de la lâcheté de leurs Ennemis. Car comme ils ne reconnoissent point d'autres biens que l'Honnesteté, & qu'ils ne donnent de prix qu'aux operations de la plus noble partie qui fait l'homme, ils méprisent tous les aduantages qui luy sont estrangers; la pompe ou le plaisir qui les accompa-

gnent ne les émeuvent pas; & comme ils sçauent que le corps ne s'accorde pas auec l'Ame, ils auroient honte de communiquer les Priuileges d'vne souueraine à vn Esclaue qui luy fait la guerre. Ils disent auec beaucoup de raisons, qu'il est impossible d'estre heureux d'vne chose qu'on ne possede pas, qu'il faut qu'vn bien soit en nostre puissance pour composer nostre Felicité, & qu'il dépende tellement de nostre volonté, que nous puissions nous le donner quand nous voulons. Car quelle apparence y-a-t'il qu'vn hôme mette son bon-heur en des choses qu'il n'a pas faites? qu'il se glorifie des thresors que la Fortune ne peut luy enleuer? & qu'il tire vanité des honneurs qui se trouvent plustost en la personne de ceux qui les rendent, que de ceux qui les reçoiuent. Mais la Vertu est en luy: c'est l'vnique Bien qu'il possede: & si on peut prendre les parolles des ennemis de Seneque, pour confirmer cette verité, c'est le seul aduantage qu'il conserue apres la perte de ses Enfans, la mort de ses Amis, la ruïne de ses Palais, & la confiscation de ses reuenus. Tout ce qui ne luy appartient pas, est sujet à perir; la Philosophie ne reconnoist rien d'immortel que sa possession; la Fortune qui brise les Sceptres entre les mains des Roys, espargne son Empire, & cette Aueugle qui

prend plaisir de reduire les Souverains à la condition des Esclaues, n'a pas encore trouvé le moyen de la rendre miserable.

Mais aussi comme elle fait toute la Felicité de ses Amans, elle veut qu'ils se contentent des plaisirs qu'elle leur donne, & elle ne souffre pas que des Biens qui peuvent les diuertir de son amour, soient les objets de leurs affections. En effet toutes ces choses que nous aymons auec tant de passion, n'ont rien de constant que les miseres qui les accompagnent : les trauaux que nous apportons pour les obtenir, la crainte que nous auons de les perdre, apres les auoir acquises, les soins que nous employons pour les conseruer; la douleur que nous ressentons quand on nous les a rauies, ne sont pas tant de marques de nostre indigence que de leur malignité, & il n'est moins mal-aisé de resoudre, si la pauureté nous est plus supportable auec ses incommoditez, que l'abondance auec tous les tourmens qui en sont inseparables. Mais la Vertu est vn bien aussi solide qu'agreable, ses faueurs sont au dessus de la Fortune, & quoy qu'elle rejette les Richesses des Auares, la gloire des Ambitieux, & la Volupté des Impudiques, elle ne laisse pas de satisfaire aux desirs de tous ceux qui luy font la Cour. Elle fait tout

leur bon-heur aussi bien que leur gloire, son excellence ne releue que ses propres grandeurs, & elle est si jalouse de ses Amans, qu'elle ne permet pas qu'ils recherchent autre chose apres l'auoir choisie pour leur Maistresse. Car si elle n'est pas l'vnique Bien de l'homme sage, & s'il s'en trouve d'autre dans la Nature qui luy en dispute le nom ou la qualité, qui voudra se resoudre à l'aymer, puis qu'il faut souuent hazarder celuy-cy pour l'obtenir ? qui pourra luy estre fidele, puis qu'elle méprise ce que nous estimons, & qu'elle ne nous sçauroit enrichir qu'en nous appauvrissant? L'Amitié qui est si necessaire aux Estats pour les conseruer dans la paix, & si vtile aux familles pour les maintenir dans le repos, seroit ennuyeuse parmy les hommes, si ce principe estoit veritable : les Bergeres la chasseroient de leurs Cabanes aussi bien que les Roys de leurs Palais ; & sçachant qu'on ne fait souvent des Amis que par la perte des Biens du Corps ou de la Fortune, ils rejetteroient vne Vertu qui les dépoüille en leur voulant procurer du plaisir. La Force seroit odieuse aux Conquerans, celle qui a tant de fois gaigné l'Vniuers pourroit se plaindre d'estre sans Partisans, & bien qu'elle ait assez de charmes pour se faire admirer, il se trouueroit peu de personnes qui voulussent

Virtutes pereunt, si eâ sententia viuit: nam sæpe ab iis bonis est abeũdum, aut illa deserẽda: quod vt fiat paulò prõptiùs velut à respectantibus fiet quasi ob maius bonum minora, sed tamen bona omittentibus. Lips. lib. 2. ad Stoïc. Philos.

donner des combats ou attaquer leurs ennemis, en risquant leur vie ou leur bon-heur. La reconnoissance seroit fâcheuse, s'il falloit perdre des Biens pour l'exercer, & celle qui nous apprend qu'il y a plus de gloire à donner q'uà receuoir, cesseroit de nous estre agreable, quand l'opinion que tout ce que nous rendons fait vne partie du bien-fait; qu'il faut s'appauvrir pour satisfaire aux faueurs d'vn Amy, & que la Vertu qui l'a fait naistre, ne suffit pas pour le connoistre.

Mais sans m'arrester plus long-temps à rehausser le merite de la Vertu sur les biens du corps & de la Fortune, qui ne voit que l'homme est trop genereux pour loger son bon-heur en des sujets si perissables, & qu'il ne peut l'établir dans leur possession, sans passer pour le plus mal-heureux de toutes les Creatures? Car s'il croit que pour viure content il faille se nourrir de viandes délicates, & chercher dans la diuersité des mets dequoy réveiller son appetit; les Bestes qui brouteñt l'herbe à la Champagne ne leur cederont en rien, elles mangent auec plus d'auidité que luy, elles goustent les superfluitez de la Terre auec plus de plaisir, que ne font les gourmands, les ragousts, & les saupiquets; & la faim qui leur est presque continuelle, leur fait trouver tout ce

qu'elles mangent agreable. S'il s'imagi-ne que pour estre heureux, il faille respirer les délices du corps, & chercher dans la Volupté dequoy diuertir ses sens, les Bestes en iouïssent auec plus de satisfaction que luy ; l'exercice qu'ils en font, n'est pas suiuy de repentir ny de honte ; & comme leurs desirs sont plus reglez que les nostres, ils goustent la volupté sans s'affoiblir, & produisent leur semblables, sans presque rien perdre de leur substance. S'il met sa gloire dans les perfections de son corps & s'il iuge que les aduantages de ses sens contribuent à sa Felicité, il sera forcé d'auoüer, que les Bestes les ont plus subtils que luy ; que la veuë est plus ayguë dans les Aigles, que le goust est plus fidele dans les Singes, l'attouchement plus délicat dans les Araignées, & l'odorat plus asseuré dans les Vautours.

Nemo istorum, quos diuitiæ honoresq; in altiore fastigio ponunt magnum est: Quare ergo magnus videtur? cum basi illum

Pour donc iuger de la dignité de l'homme, il n'est pas necessaire de s'enquester si on épuise la Mer & la Terre pour couurir sa table, si on apprestे ses viandes auec artifice, si on le sert dans des plats d'or ou de cristal, & si tous les objets qui frappent ses sens luy donnent du plaisir. S'il conte des Princes pour ses Parens & ses Alliez, s'il gouuerne plusieurs Prouinces, s'il est aussi puissant à la Cour que dans sa Mai-

son, & si son nom n'est pas moins glorieux parmy les Estrangers que ses voisins. Mais s'il est vertueux : si la pureté de sa conscience cause la serenité qui paroist sur son visage, & s'il n'a point de mouvemens, qui ne soient conformes à la Nature, & à la Raison. Ces deux guides sont si fideles, qu'il ne sçauroit se méprendre en les suiuant, & la Vertu qu'elles produisent est si riche de soy-mesme, qu'il suffit de la posseder pour disputer l'aduantage aux Nobles, l'Empire aux Monarques, les Richesses aux Auares, & le plaisir aux Voluptueux. Car c'est elle qui nous approche de Dieu, qui nous fait r'entrer en nos anciennes grandeurs, qui nous meinne au principe d'où nous sommes sortis, & qui apres nous auoir rendus ses imitateurs sur la Terre, nous fait ses Amis dans le Ciel.

suâ meritis, non est magnus pumilio, licet in mõte constiterit. Sen. Ep. 76.

DISCOVRS VII.

Que les vertus morales des infideles ne sont pas crimineles.

IL n'y a rien de plus naturel à l'homme que le desir de connoistre : c'est la premiere Passion qui occupe son esprit : les fols en sont atteints aussi bien

Omnis homo naturâ suâ scire desiderat. Arist. 1.

Metaph. que les sages, & qui gueriroit ceux qui se portent bien de cette maladie, les reduiroit à vne condition pire que celle des sourds & des aueugles. Car c'est elle qui apprend aux hommes, les Arts & les Sçiences, qui entretient les Doctes des merueilles de la Nature, qui desabuse les ignorans de leurs erreurs, & qui anime les Philosophes à la connoissance des veritez on qu'ils ne connoissent pas. Mais elle est si changeante, & son humeur a si peu de rapport auec les objets qu'elle recherche, qu'elle fait son diuertissement de tout ce qu'elle rencontre; & elle est si violente en ses poursuittes, qu'on n'ait pas encore veu d'hômes qui ayent pû se défendre de sa fureur. C'est vn ver qui ronge tous les Esprits, vne demangeaison qui tourmente indifferemment les impies & les vertueux, vne maladie qui vnit le plaisir & la douleur en la personne de ceux qu'elle possede; & qui connoistra bien sa natue, auoüera, que s'il n'y a rien de plus commun dans le Monde, il ne s'y trouve rien de plus injuste ny de plus insatiable. Elle entreprend des voyages & court toutes les parties de la Terre, pour apprendre quelque nouveauté, elle se met en peine de sçauoir les miracles de la Nature, & de connoistre de quel artifice cette Mere commune produit l'Or dans les

Indes, par qu'elle vertu elle endurcit l'eau en Cristal, & change la rosée en Perles, comment l'Ayman attire le fer d'vn costé & le pousse de l'autre, & qu'estant brisé en pieces il conserue vne figure quadrangulaire, & laisse à chaque costé vne vertu differente. Elle monte dans le Ciel sans l'entremise des Demons, elle y va connoistre comment le Soleil partage le Temps, comment il compasse les Saisons, & mesure ses mouuemens circulaires. Elle fait des lunettes d'approche pour remarquer sa grandeur, elle l'abbaisse pour connoistre la matiere dont il est composé, & sans craindre d'étre brûlée, de son feu, ou éblouïe de son éclat, elle s'éleue dans son globe pour iuger de sa nature. On voit aujourd'huy des hommes si curieux, qu'ils renuersent l'ordre du Temps pour satisfaire au desir qu'ils ont de connoistre quelque nouveauté, ils s'éleuent la nuit pour aguetter la Lune au passage : sa lumiere empruntée a encore assez de charmes pour leur donner de l'amour, & bien que les Poëtes la fassent la Maistresse du repos, elle ne laisse pas de deuenir souvent le supplice des Astrologues & des curieux. Ils y remarquent des nües qu'ils font passer pour des nouveaux Mondes, ils y forment des Villes, des Prouinces & des Estats, & sans se mettre en peine

quel Apostre y a préché l'Evangile, si le Pontife de Rome y est Souverain, si l'Esprit & l'Eau font leur Baptéme comme le nostre; ils multiplient les Eglises, & font vne communion de nos Saints auec ces habitans des Planettes.

Cette curiosite merite quelque pardon, puis qu'elle n'est desavantageuse qu'à ceux qui s'y laissent surprendre; la vanité qui la fait naître, leur y fait trouver leurs châtimens, & ont peut dire que l'erreur & l'aueuglement qui la suiuent, guérissent enfin le mal qu'ils ont causé. Mais on rencontre des hommes qui tranchans du petit Dieu, n'ont de la curiosité que pour découvrir des défauts, tout leur étude aboutit à sonder la conscience de leurs prochains, ils descendent au fonds de leurs ames pour y considerer leurs desseins; & plus orguilleux que les Demons, ils penetrent les secrets de leurs Cœurs dont Dieu seul s'en est reserué la connoissance. Quoy qu'ils soient ignorant, ils ne laissent pas de vouloir iuger de leurs intentions; bien qu'ils soient les esclaues de leurs Passions, ils veulent que leur raisonnement soit la pure doctrine de l'Evangile, & faisant vne Vertu des Infideles à leur mode, ils la confondent indignement auec les crimes & les pechez des Chrestiens. Encore que ie ne sois pas Moliniste, que i'auoüe que ie

ne puis comprendre la connoissance moyenne qu'il establit, que ie deffende auec asseurance la liberté de Dieu en toutes ses operations au déhors, que ie ne reconnoisse point de sçience en luy que celle qui a esté receuë des anciens Theologiens, & que i'ay peine de souffrir qu'on rende sa puissance manchotte, & qu'on la fasse dépendante des causes secondes pour agir; ie ne sçaurois pourtant approuver toute la Doctrine de ses aduersaires : ils sont trop seueres en la pluspart de leurs opinions pour m'engager en leur patty : & quoy qu'ils se flattent de la iustice de leur Cause, qu'ils protestent qu'ils n'entreprennent que de faire voir les desordres que le peché a causés dans l'homme ; & la necessité de la grace de Iesus-Christ pour le redresser: ils me semblent trop rigoureux, quand ils condamnent toutes les bonnes œuvres des Payens, & qu'ils n'en reconnoissent de veritables que celles qui procedent de la Foy.

Car si la Vertu n'est autre chose qu'vne habitude acquise par des actes multipliez de la Raison, & si la Raison est vne loy de Dieu écritte dans nos cœurs, qui croyra que l'homme deuient criminel en suiuant ce guide ? qu'il merite des chastimens en viuant selon ses advis? & que la Vertu qui est toûjours innocente, ne soit differente du Vice

pour n'étre pas éleuée par la Foy, & iustifié par la grace du Fils de Dieu? Le peché peut bien auoir rauy la Iustice originelle, mais il n'a pas encore sçeu nous oster la pureté naturelle: s'il a esté assez malin pour corrompre nôtre nature, il n'eut pas assez de puissance pour la détrire; & si celuy qui a commis le premier crime a esté assez absolu pour engager ses enfans dans la reuolte, il peut se vanter de n'auoir pas tant fait de coupable que de mal-heureux.

Aurea prima sata est ætas quæ, vindice nullo, sponte sua sine lege, fidem rectumque colebat. Ouid. 1. Metam.

La maladie qu'ils ont contractée, n'empesche pas qu'ils ne fassent des actions saines; ils peuvent exercer l'honnesteté, quoy qu'ils soient décheus de leur noblesse, ils peuvent aymer Dieu, bien quils soient nez ses ennemis; & comme les oyseaux ne laissent pas de marcher apres auoir les aîles coupées, ils peuvent faire des actions bonnes selon la Nature, encore qu'elles ne puissent pas estre meritoires sans la Grace. L'exemple des Patriarches en est vne preuve conuainquante; leur vie fût agreable à Dieu, quoy qu'ils fussent coupables du peché de leur Pere? ils deuinrent ses Amis sans estre reconciliez auec luy; ils éuiterent le crime auant que les Sacremens les eussent guéris de leurs playes & pour parler du langage du Maistre des Gentils, ils obseruerent ses ordonnances,

nances, quoy qu'ils n'eussent pas encore receu aucune de ses Loix. Toutes les instructions des Chrestiens ne sont, à bien parler, que des commentaires de leur vie : s'ils sont deuenus vertueux, c'a esté en estudiant leurs actions : s'ils enseignerent la pieté, ce fut en consultant la vie de ces premiers Maistres, & au sentiment de Saint Augustin, cette Vertu qui rend à vn chacun ce qui luy appartient, n'est pas tant vn effect de l'opinion, qu'vne production de la Nature & de la conscience. Nous connoissons le Bien sans l'auoir appris, & nous auons horreur du mal bien que nous n'en ayons jamais apperceu les laideurs. Quand Dieu obligea l'homme à l'obseruance de ses commandemens, il vsa des termes si simples, qu'il met les Casuistes au desespoir de les bien expliquer : il se contenta de nous faire connoistre sa volonté sans nous en apporter de raison ; creut que c'estoit assez de dire, Tu ne tueras pas, Tu ne paillarderas pas, pour iustifier les Arrests qu'il prononçoit contre luy ; & sçachant bien que la Loy naturelle défendoit l'impudicité & l'homicide, il n'employa que peu de parolles pour publier les deux plus importans de ses Commandemens. Quand Cain eut suiuy son Pere dans le peché, qu'il eut commis le premier meurtre en la personne

de son frere, & que la passion luy eût mis des armes en la main, pour oster la vie à celuy que la Nature obligeoit d'aimer, l'Escriture remarque qu'il fût luy mesme son tesmoin & son Iuge, qu'il se condamna à la mort auant que d'estre accusé, son crime deuint son tourment & son bourreau, & sans auoir receu de loy escritte qui défendit le parricide, il confessa que son crime estoit trop enorme pour meriter de pardon.

Comme la Nature n'est pas differente dans les Payens & dans ces premiers hommes, que les vns se conduisent par des mesmes principes, & que la conscience est vn Iuge égallement fidele en tous les deux ; ils condamnent le peché & approuvent le contraire, ils s'affligent quand ils ont commis vn crime, & ils se réjouïssent quand ils ont pratiqué vne Vertu : ils sçauent que l'vn les éloigne de Dieu ; & que l'autre les en approche ? & sans autre guide que celuy de la raison, ils iugent par la fin qu'ils se proposent, de l'innocence ou de la malice de leurs actions. Que si toutes leurs Vertus estoient fausses, & si toutes leurs bonnes œuvres estoient de veritables pechez, ie ne voy pas pourquoy ils ne s'attristeroient pas indifferemment des vns aussi bien que des autres ; pourquoy ils ne pourroient pas

se plaindre que le Ciel les ayans creez libres, ils soient contraincts de faire des offences contre leur volonté ; qu'ils soient criminels en gardant les loix de la Nature, & qu'ils soient condamnez à des peines eternelles, pour auoir assisté leurs prochains, secouru leur patrie, pris les armes pour la défense de la Iustice, & mis leur vie au hazard pour conseruer l'honneur aux femmes, les biens aux orphelins, & la liberté aux innocens.

Cette doctrine paroist si raisonnable à ceux qui la défendent, qu'ils iugent inutile d'emprunter des raisons des Theologiens pour faire voir la verité, & quand le Concile de Trente n'auroit pas censuré l'opinion contraire, il suffit de sçauoir que Iesus-Christ l'enseigne à ses Apostres, & qu'il l'authorise dans son Euangile, pour obliger tous les Chrestiēs à l'embrasser. Quand il monstra à ses Diciples la façon dont ils deuoient se comporter parmy les Pharisiens, il les exhorte à suiure leurs enseignemens, bien qu'il condamne leur vie ; il les oblige à faire estime de leur doctrine, bien qu'il leur défende de les imiter en leurs mœurs ; & les inuite à reuerer leurs iugemens, quoy qu'il charge leurs actions de mille reproches : Comme nous prisons la Vertu en nos ennemis, & que nous préfe-

rons vn bien public à vne haïne particuliere, il sépare leurs bonnes œuvres de leurs pechez, il approuve leurs vertus & deteste leurs vices ; & faisant distinction entre les ouvrages de Dieu & ceux des hommes, il loüe la parolle qui sort de leur bouche, & blasme la malice qu'ils cachoient dans leurs cœur, & le scandale qu'ils causoient en leurs Prochains.

Peccatū est dictū, factū, vel concupitū, contra legem æternam. Aug. lib. 22. cont. Faust.

Cette verité est si constante, qu'il suffit de consulter les anciens Peres pour asseurer ses Partisans en leur croyance, & bien que Saint Augustin semble estre d'vn sentiment contraire, il ne laisse pas de la défendre en plusieurs endroits de ses Liures. Il attribuë l'établissement de la Republique Romaine à la iustice de ses Loix ; il confesse que la probité de ses Citoyens défit plus d'ennemis que le courage de ses Capitaines, que le plus florissant Empereur du monde fut la recompense de leurs Vertus ; & que Dieu ne pouvant les rendre compagnons des Anges dans le Ciel, parce qu'ils estoient infideles, les fit Maistres de toute la Terre, parce qu'ils estoient vertueux. Quand il écrit à Marcellus, il se declare ouvertement de leur party ; il prend plaisir de luy faire voir le prix des Vertus Ciuiles, puis qu'elles attirent des recompenses si glorieuses : il asseure qu'elles ne sont pas criminelles, puis

Ergo illā seruare nō est peccatum.

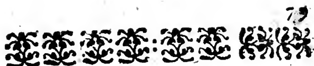
Romani mundi imperium acceperūt à Deo, in remunerationem virtutum suarum mortaliū. August. apud Suares lib. 1. cap. 6.

qu'elles peuvent estre honorées dans le Ciel, & qu'estant renduës Chrestiennes par la Foy, elles sont leurs Amans, Citoyens d'vne Cité qui a la Verité pour Souveraine, la Charité pour Loy, & l'Eternité pour durée. Ces deux passages découvrent ses intentions, & qui examinera bien ses paroles, auoüera qu'il ne confond les vertus des Romains auec leurs pechez, que parce qu'ils ne regardoient pas le Souverain Bien, & qu'ils se proposoiēt le plus souvent des fins injustes ou illegitimes. Ie sçay bien que selon sa pensée, vne action ne peut estre sainte, si elle n'est animée de Charité, que toutes les bonnes inclinations que nous auons pour le Bien, ne sçauroient produire des veritables vertus, si elles ne sont informées de la Grace, & qu'il faut que la Nature & la Raison implorent le secours du Ciel pour faire des actions dignes de la Gloire eternelle. I'ay pourtant de la peine de concevoir que tous ceux qui n'agissent pas par ce moyen, soient coupables, qu'vn homme soit desobeïssant à Dieu, sans contreuenir à ses Loix, & que sans estre accusé par sa propre conscience, il puisse estre justement condamné aux peines des pecheurs & des méchans.

Si toutes ces raisons ne sont pas assez puissantes pour conuaincre vn Ianseni-

ste, au moins l'obligeront-elles de confesser, que ce n'est pas tant vn erreur qu'vne inciuilité de se départir de son opinion, & que ce qui a esté examiné par les plus habiles Theologiens, approuvé par les plus fameuses Academies de l'Europe, & confirmé par vn Concile, peut estre écrit sans danger, & soustenu sans craindre d'estre taxé de partialité.





SECOND TRAITTE'.

De la nature des Passions en general.

DISCOVRS I.

Quelle est la nature des Passions, & en quelle Faculté de l'Ame elles resident.

CEt Amour qui causa cet estrange desordre parmy les Anges dans le Ciel, qui sépara le premier homme de son Createur dans le Paradis terrestre, & qui apprit à ses Enfans de vouloir regner sur l'esprit de leur semblables dans les autres parties du Monde, ne parut iamais plus artificieux, que lors qu'il mit les Philosophes en diuision: qui partagea leurs sentimens auec leurs volontez, & qui apres leur auoir donné tous vne mesme inclination pour la verité, leur fit prendre des routtes differentes pour la trouver, Car quoy que cette Maistresse soit commune, qu'elle se donne à tous ceux qui la courtisent, & que comme vn Soleil elle éclaire tous les hommes qui entrent

dans le Monde, l'Amour propre ne peut ſouffrir qu'on la recherche par des meſmes voyes, il débauche l'eſprit de tous ſes Amans, il leur inſpire des ſentimens differens touchant ſa nature, & bien qu'il ne ſoit pas moins aueugle qu'injuſte en ſes iugemens, il ne veut pas qu'on ſuiue d'autres aduis que les ſiens pour l'obtenir. Iamais Ariſtote n'eût quitté le party de ſon Maiſtre, s'il n'eût eſté preoccupé de cette Paſſion, & tous ces Philoſophes qui ſüent encore aujourd'huy pour aſſeurer ſa Doctrine, ſeroient müets, ou ne parleroient que d'vn meſme langage, ſi ce monſtre n'auoit inuenté des termes ſpecieux pour expliquer ſes penſées & prouver ſes réueries.

Toutes ces Sectes qui ſe forment tous les iours, ſont les rejettons de cette complaiſance, & l'Euangile qui cache tant de Myſteres ſous la ſimplicité de ſes paroles, n'auroit aujourd'huy que les Poëtes pour interpretes, ſi l'orgüeil n'auoit corrompu quelques mal-contens, & mis la plume à la main de ie ne ſçay quels ignorans pour en déguiſer le ſens. Nous nous plaiſons tellement en nous-meſmes, que nous n'eſtimons que nos iugemens, la Verité eſt odieuſe en la bouche meſme de nos Amys ſi elle n'a du rapport auec nos ſentimens, & obſtinez dans la Paſſion

qui nous aueugle, nous n'adorons que nos pensées, & ne faisons estat que de nos opinions. Il n'y a personne dans le Monde, qui ne veüille passer pour habile, chacun aspire à cette qualité, on ayme bien mieux estre spirituel que vertueux, & Socrate, qui a occupé toute sa vie à remarquer les differentes inclinations des hommes, a eu raison de dire, que si on appelloit d'vn Theatre les Artisans par le nom du mestier qu'ils professent, qu'il n'y auroit que ceux de cét Art qui se leueroient : mais que si on obligeoit les judicieux & les prudens à se monstrer, qu'il n'y auroit personne de la Compagnie qui ne leuast la teste. La complaisance est si naturelle à l'homme, qu'on peut dire qu'elle en est inséparable : cette qualité est le principe de toutes ses actions, il se contemple tousiours auec volupté, & si l'interest l'oblige quelquesfois de considerer la vertu d'autruy auec vne admiration déguisée, on est asseuré qu'il regarde tousiours la sienne auec vne satisfaction veritable.

Cette verité paroist éuidemment dans le sujet que ie traitte, chacun deffinit les mouvemens de l'Ame selon sa fantaisie: toutes ces differentes Idées qu'en forment les Autheurs modernes dans leurs Escrits, ne sont pas moins les preuves de la diuersité de leurs des-

seins, que de leurs opinions; & il faut dire que la matiere qui a esté le plus souuent examinée dans l'Escole, est aujourd'huy la plus enueloppée & la plus inconnuë. Quelques-vns ont crû que la Passion n'estoit pas tant vne action de l'Ame, qu'vn resultat des actes de l'Appetit Sensitif; qu'elle suiuoit plustost les operations de la Faculté où elle naissoit, qu'elle ne l'émouuoit; & qu'elle n'estoit en la puissance de l'homme qu'autant que les actes qui la causoient, dépendoient de sa volonté. Pour establir leur opinion, ils confondirent la Volupté auec les operations de l'Ame: ils dirent que l'vne perfectionnoit l'autre; que le plaisir accompagnoit tousiours son trauail; & que les Passions estant de mouuemens qui troubloient son repos, elles ne pouuoient estre comprises sous le nom d'action. Quelques autres, que ie n'estime plus plausibles; que parce qu'ils enseignent vne doctrine plus commune, décriuent la Passion par les effects qu'elle produit: ils attribüent l'alteration qui paroist sur le visage de ceux qui en sont touchez, à sa violence; ils veulent que l'Ame ne soit pas moins agissante lors qu'elle craint &, & qu'elle s'afflige, que lors qu'elle ayme & qu'elle espere; & que les hommes ne font des iugemens differens d'vne

Delectatio non est in potestate delectantis, nisi quia actus est in potestate agentis. dist. 1. q. Scotus 1. 3.

mesme chose, & les vns des autres, que parce qu'ils sont émeus par des affe-ctions contraires. Enfin ils dirent, que la Passion n'estoit autre chose qu'vne émotion de l'Appetit Sensitif, excité par l'imagination d'vn bien ou d'vn mal, dont le principal employ estoit de changer le Corps contre les Loix de la Nature.

Bien que cette définition soit si commune, que presque tous les Philosophes la reçoiuent, & que tous les Disciples d'Aristote soient obligez de la défendre dans ses principes, neantmoins on peut, ce me semble, la rejetter sans offenser son authorité, & on ne doit pas trouver estrange, qu'estant dans les sentimens du Philosophe Romain, j'abandonne le party du Philosophe Grec pour suiure l'opinion des Stoïques. Car comme ie soustiens auec eux, que les Passions ne sont pas naturelles à l'homme, que les Sens & l'Opinion en sont les principes, & qu'elles résident plustost dans la volonté que dans l'imagination, il faut de necessité que ie m'écarte de sa Doctrine, & que contre mon humeur ; ie trahisse mes sentimens, pour demeurer fidele au plus puissant ennemy du seul Maistre que i'honore ailleurs.

La Passion donc, selon les termes des Stoïciens, n'est autre chose qu'vn

mouvement de l'Ame contre la Raison, causé par l'apparence d'vn bien ou d'vn mal contre l'inclination de la Nature. Ie dis qu'elle est vn mouvement qui choque la Raison : car encore bien que la Passion s'acheue dans la volonté, que la puissance raisonnable la conçoiue, & qu'on puisse en quelque façon l'appeller du nom de sa Mere, cependant parce que ce principe est corrompu par l'Opinion, & que cette Faculte souveraine s'est laissée séduire par des Sens infideles, l'Escole des Stoïques la condamne à en perdre la qualité, & prendre le nom d'ennemie de la Nature, & de bastarde de la Raison. Cette alteration se fait contre les Loix de la nature : car comme cette Mere commune est constante en ses ouvrages, que ses productions sont reglées, & qu'elle ne fait rien qui ne soit aussi parfait qu'vtile à ses enfans, elle abhorre tout ce qui la corrompt, elle rejette tous ces mouvemens qui combattent ses inclinations, & elle ne peut souffrir qu'on luy donne pour secours ce qui la desbauche en ses operations, & conspire à son déreglement ou à sa perte.

Affectiones nulla naturæ vicommenentur, omniumque sunt opiniones, ac indicia leuitatis; Cicer. 3. de finib.

Comme cette définition est differente de celle des autres Philosophes, & que la fidelité que i'ay iurée aux Stoïciens m'oblige de m'écarter de leurs opinions, on ne doit pas s'estonner, si

ie ne conuiens pas auec ceux du ſujet où naiſſent les Paſſions, & ſi apres les auoir reconnu inutiles à la Vertu, ie les conſidere comme des deſbauches de l'Eſprit & de la Volonté. Car ſi les Paſſions reſident en la plus baſſe partie de l'Ame, comme veulent preſque tous les Philoſophes modernes, & ſi l'Imagination ſeule informée par les eſpeces qu'elle tire des ſens, émeut l'Appetit ſenſitif : ie ne vois pas comment vn homme pourroit s'affliger de la perte de ſon honneur, ſe mettre en colere pour la ruïne d'vn bien que les Sens n'aperçoiuent pas, & qu'il faille auant que la Paſſion luy faſſe conceuoir des penſées de vengeance, que l'eſprit la luy repreſente comme infâme, & que la volonté la rejette comme injurieuſe à ſa perſonne. Il y a vne telle ſubordination entre les Facultez de l'Ame, que les plus baſſes n'agiſſent preſque jamais que par le mouuement des ſuperieures : & comme les Soldats obeïſſent à leur Capitaine, ou la plus haute Sphere entraîne celles qui luy ſont ſubalternes : la raiſon & la volonté engagent l'Appetit ſenſitif en leur party, & luy font embraſſer tout le bien qu'elles approuvent, & rejette tout le mal qu'elles condamnent.

Si bien qu'il faut conclurre auec Seneque, que les Paſſions reſident en la

Volonté, que c'est-elle qui perfectionne toutes les operations de l'Ame ; & que la mesme puissance qui forme les pechez & les crimes, enferme les affections & les desirs. Car dans les principes de ce sçauant Philosophe, les Passions ne sont pas des simples mouuemens qui s'éleuent à la veuë d'vn bien ou d'vn mal, qui tirent leurs forces de l'imagination, & qui s'arrestent enfin dans le second estat de l'Ame ; mais des productions de l'Esprit, des sentimens de la Faculté qui raisonne, & pour vser des termes des Stoïques, des opinions qui apres auoir débauché l'Esprit & corrompu la Volonté, les obligent d'approuver leurs aduis, & suiure leurs mouuemens. Aussi Saint Augustin, que ie considere en ce sujet comme le garand de Senecque, confond les Passions auec l'Appetit raisonnable, il appelle d'vn mesme nom la cause & ses effets, & connoissent bien qu'il n'y a point de Passion qui ne soit libre, il asseure que les plus dangereux mouuemens de nostre Ame, ne sont que des volontez qui tirent leur bonté ou leur malice des objets qu'elles regardent. Le Desir, selon les parolles de ce Grand Docteur, n'est que la volonté d'vn Bien absent ou éloigné, que nous cherchons auec beaucoup d'empressement ; l'Esperance n'est que la volonté

Omnes affectus nihil aliudquàm voluntates sunt. Nã quid est cupiditas & lætitia, nisi voluntas in eorũ consensione, quæ volumus? Et quid est metus & tristitia, nisi

d'vn Bien qui nous flatte & que nous attendons auec impatience, & la Crainte & la Tristesse ne sont que des volontez, dont l'vne contredit au mal, qui nous menace, & l'autre au mal que nous ressentons déja, contre nostre gré. De sorte qu'il faut vouloir pour estre passioné, & iamais le Plaisir n'arresteroit nos souhaits, si vostre volonté n'estoit satisfaite; ny nos desirs ne feroient des courses hors de nous mêmes si elle ne consentoit à la poursuitte des Biens qu'elle recherche. Apres l'aueu de ce grand homme, ie croy qu'on ne peut errer en se déclarant du party des Stoïciens; & que leurs ennemis ne sont obligez d'approuver leurs opinions, s'il ne veulent contreuenir à l'authorité du plus solide & du plus éclairé des Docteurs.

voluntas in dissensionem ab his quæ nolumus. Aug. 4. de ciuit. Dei cap. 5.

DISCOVRS II.

Du nombre des Passions selon les Stoïciens.

QVoy que les Princes soient absolus dans leurs Estats, que tous leurs commandemens passent pour loix dans leurs Conseils, & qu'il suffit qu'ils insinüent leurs volontez à leurs Sujets pour estre obeys, quoy que la flatterie

les persuade qu'ils sont les Dieux du monde, que leur puissance ne releue d'aucun Souverain de la Terre, & que l'authorité qu'ils exercent sur leurs Peuples soit vne marque asseurée de leur indépendance : Neantmoins ceux qui en connoissent bien la condition, les regardent plustost comme des Esclaues que des Hommes libres, ils les appellent les Tuteurs, & non pas les Maistres de leurs Sujets, & monstrent que comme l'interest particulier regle les Peres de Famille, celuy qu'on appelle public, commande les Princes & les Monarques. Car en effet, soit qu'ils traitrent auec leurs voisins, qu'ils secourent leurs Alliez, qu'ils gouuernent auec douceur les Prouinces qu'ils ont conquises, qu'ils défendent ceux qui se sont mis sous leur protection, & qu'ils prennent les armes pour tirer les Oppressez de la tyrannie, & les Innocens de la misere, ils agissent toûjours pour eux-mémes, leur interest est la fin de leurs trauaux aussi bien que de leurs desseins, & quand ils préferent le bien de leurs Sujets, ou le salut de leurs voisins au contentement de leurs personnes, on peut dire qu'iis ne tendent qu'à l'accroissement ou du moins à la conseruation de leurs Royaumes.

Ce qui se pratique parmy les Princes,

se voit tous les iours dans les Academies, & Ciceron témoigna bien de connoistre le procedé des Philosophes, quand il dit que pour gouverner heureusement les Estats il falloit que les Philosophes fussent Roys, ou que les Roys deuinssent Philosophes. Car si ceux-cy combattent pour la verité, s'ils establissent des nouveaux principes, s'ils forment des Discours pour confirmer ceux qu'ils iugent les plus probables, s'ils s'engagent derechef dans vn party qu'ils ont abandonné, & si par vne liberté qu'on permet dans l'Escole, ils inuentent des explications nouvelles pour déguiser le sens de leurs aduersaires : ils se conduisent plustost par leurs interests que par des mouuemens de la verité, ils ne cherchent pas tant à instruire les hommes qu'à s'en faire admirer, ils trauaillent plus à la gloire de leur nom qu'au profit de leurs Disciples ; & quand ils condamnent les raisons qui appuient la Doctrine de leurs Ancestres, c'est parce qu'ils esperent de tirer de l'honneur de la nouveauté de leurs opinions, ou agrandir leur reputation par la perte de celle de leurs Maistres ou de leurs Antagonistes.

Cette verité éclatte particulierement au sujet des Passions, & qui penetrera bien l'intention de ceux qui les décri-

vent, auoüera qu'ils ne sont diuisez entr'eux touchant leur nombre, que parce qu'ils ont des fins differantes. Ceux qui trouvent leur aduantage en suiuans les sentiments d'Aristote, & qui s'appuient plustost sur son authorité, que sur la force de son raisonnement, tâchant de nous persuader qu'il y en a onze, qu'on ne peut rien adjoûter ou diminüer de cette diuision, & qu'on ne sçauroit les multiplier, qu'il ne s'y trouve quelque genre à qui elles sont inferieures, n'y les retrancher sans faire tort à leur diuersité. Pour fonder leur pensées ils partagent l'Ame en deux Facultez, dont l'vne tire son nom du Desir, & l'autre de la Colere. En la premiere ils placent celles qui ont moins de mouvement, & en la seconde celles qui n'ont iamais de repos. Car ils veulent que les six Passions de l'Apetit Concupiscible soient diuisées, que les vnes soient oyseuses & les autres agissantes, que les vnes soient lâches & les autres courageuses, que les vnes sortent hors d'elles-mémes, & que les autres se contentent des biens qui les entretiennent. Enfin ils disent que l'Amour imite l'inclination d'vn corps qui tend vers son centre; que le Desir y est comme le mouvement, & que la Ioye resemble au lieu de son contentement & de son repos: que la Haïne

est comme l'auersion qu'il monstre, quand il est posé en vn lieu qui luy est incommode; que la Fuitte imite les efforts qu'il fait voir pour en sortir, & que la Tristesse suit ce desagréement qu'il témoigne lors qu'il y est detenu auec violence. Mais ils veulent que les cinq Passions, qu'on loge en la puissance Irascible, soient toutes violentes; qu'elles resemblent aux Cieux qui sont tousiours en mouvement, qu'elles donnent des combats, & qu'elles ne fassent iamais de retraittes, & que comme elles regardent le Bien & le Mal comme difficiles, elles se plaisent dans l'agitation & n'ayent point d'amour pour le repos. En effet le Desespoir est mal-heureux, la Colere est farouche, l'Esperance neglige des biens qu'elle possede pour aspirer apres ceux qu'elle attend, la Crainte cherche le mal pour s'en affliger auant qu'il soit arriué, & la Hardiesse trouve son diuertissement dans les rencontres & les perils.

De toutes ces differentes qualitez ils en font la diuision, & en establissent le nombre selon la diuersité des objets qu'elles considerent. Car quand l'Ame agit, disent-ils, ou elle regarde le bien ou le mal en general, & c'est l'Amour ou la haîne: ou elle les considere en particulier, comme absent, & c'est le Desir: ou comme present, & c'est la Ioye,

ou la Volupté. Quand le Mal qu'elle haït, fait des-ja sentir ses incommoditez ils l'appellent communement Douleur, ou bien Fâcherie : & quand il est absent, & que tout éloigné qu'il est, il luy cause de l'horreur, ils luy changent son nom & l'appellent Fuitte. Si le bien qu'elle considere est difficile à acquerir, & que malgré les difficultez qui l'enuironnent, elle s'en promette la possession, ils la nomment Esperance; quand elle succombe sous le mal qui l'attaque, ils luy donnent vn nom contraire, & l'appellent Desespoir, quand le Mal quelle iuge difficile à repousser, la tourmente, & qu'elle fait des efforts pour le vaincre, ils l'appellent Colere : & quand il menace seulement, & que l'ame employe son addresse pour le prevenir ou le combattre, il prend le nom de Crainte ou de Hardiesse.

Quelques autres que le desir de paroistre a rendu eloquens, ou que l'amour qu'ils portent à Saint Augustin a fait écarter de l'opinion commune des Philosophes, ne reconnoissent qu'vne Passion : ils asseurent que l'Amour est l'vnique mouvement qui nous trouble, & que nos plaisirs & nos douleurs, nos craintes, & nos souhaits, nos esperances & nos desespoirs, ne sont que des formes differentes qu'il prend quand il resent le mal, ou qu'il

nage dans le contentement, quand il cherche celuy qui est agreable, ou qu'il apprehende ce qui luy est contraire, & quand il se promet quelque bon-heur, ou qu'il perd courage de l'obtenir. Bien que les fauteurs de cette opinion me soient venerables, & que les raisons qu'ils apportent pour la défendre soient assez solides pour m'obliger à les estimer; il me semble pourtant, qu'ils n'ont pas assez bien examiné la nature de l'Amour, quand ils l'ont fait le Pere du Desespoir & de la Haïne, qu'ils ont iugé que la plus douce de nos Passions puisse deuenir la source de la plus timide & de la plus violente : & qu'en tous cas ils ne peuvent faire porter son nom à la Fuitte & à la Colere sans confondre la Cause auec ses effects. Car comme l'Amour est vn mouvement de l'ame qui reside en la Volonté, & que la Tristesse & la Crainte, le Desir & l'Esperance sont des Passions de la partie inferieure de l'Ame, qui suiuent immediatement ou mediatement l'Amour; il m'est aduis qu'on ne peut selon la rigueur du raisonnement, les appeller de méme nom, & que c'est faire tort à la plus noble des Passions, d'accorder ses qualitez à des farouches ou des volages qui n'ont point de rapport auec son humeur.

Mais sans m'arrester à combattre cette opinion, & pour euiter les difficul-

tez qui naissent de la diuision des Peripaticiens, & me retirer des embarras qui enueloppent l'vnité des autres modernes, ie conclus auec Sainct Hierome, qu'il n'y a que quatre Passions principales qui enferment toutes les autres : dont les vnes considerent le bien & le mal comme present, à sçauoir le Plaisir & la Douleur, & les deux autres comme absent, à sçauoir la Crainte & le desir. Cette partition n'est pas mal-aisée à prouver à ceux qui mettent l'auersion & le desespoir sous la crainte, & qui pour ne pas multiplier les choses sans necessité, reduisent sous le Desir, l'Esperance, la Hardiesse, & la Colere.

Toute la difficulté qui peut naistre de cette diuision, est qu'elle semble manchotte, qu'elle ne comprend pas tous les mouvemens de l'Ame, & qu'en la distribution qu'elle en fait, elle bannit l'Amour & la Haïne qui en sont les deux sources. Cette objection qui a tant de force en apparence, dans les principes d'Aristote, ne conclud rien dans ceux de Seneque, & il suffit de sçauoir pour satisfatire à ceux qui s'y attachent trop opiniastrement, que l'amour & la haïne ne sont pas tant des Passions de l'ame, que des inclinations & des auersions naturelles, que nous auons pour le bien & le mal en general.

Ces sentimens sont si puissamment entez sur nostre Ame, qu'ils en sont inséparables : nous nous portons à ce qui est bon par le seul mouvement de la Nature, & nous auons horreur de ce qui est mauvais, sans y estre poussez que par l'inclination que nous auons de nous conseruer. La volonté mesme, toute Souveraine qu'elle est en ses operations, agit naturellement, quand elle tend à sa propre perfection, elle cesse d'estre indifferente quand elle regarde son Souverain bien, & au sentiment du Docteur subtil, elle n'est pas plus libre quand elle appete sa Felicité; qu'vn corps pesant qui roulle vers son centre, ou les animaux qui courent aux eaux des fontaines quand ils sont alterez. Il est vray qu'elle est absoluë dans son Estat, qu'elle peut surprendre son mouvement quand l'Imagination luy represente vn objet agreable, & qu'elle peut fuïr ou embrasser vne chose pour qui l'Esprit a conçeu de l'auersion. Mais il faut que ce Bien qu'elle recherche, soit particulier, & qu'il soit plustost son divertissement que son bon-heur : car s'il fait sa gloire, elle s'y porte par vn mouvement naturel, elle l'agrée & ne le choisit pas, & elle l'ayme sans qu'il soit en sa puissance d'en faire élection. On peut raisonner de la sorte de l'Amour & de la Haïne, & dire qu'ils ne

Natura intellectualis, scilicet voluntas habet naturalem inclinationem ad suã perfectionẽ: nec & magis actus elicitus in voluntate, quam in lapide. Scotus 4. dist. 49.

ſont pas tant des Paſſions de l'Ame, que des impulſions de la nature, qui nous obligent à rechercher le bien & fuïr ſon contraire.

DISCOVRS III.

Que les Paſſions ne ſont pas naturelles à l'Homme.

PLaton qui cherche la verité parmy les Fables des Poëte, & qui tire ſes plus ſolides raiſonnemens des plus extrauagantes réueries des Anciens, ne combat iamais mieux, à mon aduis, l'impieté ou la lâcheté de ſon Siecle, que lors qu'il rend la vertu eſtrangere à l'homme, qu'il en fait diſputer à Socrate les aduantages à ſon Iupiter, & qu'il prouve qu'elle n'eſt pas tant le partage du Ciel ou de la Nature, que la fille de l'Eſprit & de la Volonté. Son diſcours eſt fondé ſur la conduitte ordinaire du Monde, & les mémes maximes qui conſeruent ſes Royaumes & les Eſtats, iuſtifient les raiſons & confirment ſa Doctrine. Car ſi la Vertu, dit-il, nous eſt naturelle, & que le Païs où nous ſommes nés, ou le Climat ſous qui nous viuons ſuffit pour nous rendre vertueux, les recompenſes ſeront inutiles dans les Republiques,

les loüanges qu'on nous y donne pour les auoir pratiquées, seront injustes, & tous ces Lauriers & ces Couronnes dont on pare la teste des Conquerans & des Monarques, ne seront pas tant les témoignages de leur justice ou de leur valeur, que des marques de leur nature ou de leur bonne fortune. D'où il conclud que les Vertus sont volontaires, qu'elles doiuent leur naissance aux exercices, & que la perseuerance qui souffre la Douleur & se mocque de la Fortune, fait la principale de ses causes.

Bien que les Passions soient opposées aux Vertus, & que leurs humeurs soient plustost cõtraires que differentes ; quoy que les vnes soient insolentes, & les autres modestes, que les vnes soient déreiglées & les autres innocentes, que les vnes combattent pour assujettir l'Ame au Corps, & les autres pour rendre le Corps esclaue de l'Esprit ; neantmoins elles procedent toutes d'vne mesme source, les Vertus ont vne mere commune auec les Passions, & bien qu'elles ayent des objets differens quand elles agissent, elles ne laissent pas de sortir d'vne mesme Faculté de l'Ame quand elles naissent. Car pour joindre le raisonnement à l'authorité de ce grand Philosophe, & pour ne pas mépriser les artifices de la Dialectique

pour prouver vne conclusion Morale; si les Passions estoient nées auec nous, & si la Nature nous apprenoit à desirer & à craindre, à nous affliger & à nous réjoüir : il faudroit de necessité inferer que tous ces mouvements sont bons, qu'on les peut suiure par tout où ils nous conduisent, & qu'on ne sçauroit errer en marchant sur les pas d'vne Maistresse, qui n'instruit pas moins dans les actions particulieres que generales. Or est-il, que les Peripateticiens confessent qu'elles ne sont bonnnes ny mauvaises, qu'elles sont capables de Bien & de Mal, & qu'elles peuvent servir au Vice aussi bien qu'à la Vertu : il faut donc conclurre qu'elles ne sont pas entées sur nostre Ame, puis qu'elles choquent les ouvrages de la Nature; qu'elles combattent ses inclinations, & qu'elles ne forment presque iamais de dessein que pour la corrompre ou la détruire.

Si affectus à natura essent, boni essent. Lips. 3. manuduct. ad Stoïç. Philos.

La Nature est si reiglée en toutes ses productions, qu'elle ne fait rien de superflu, les monstres ne luy sont pas moins en horreur que les excez, & quand elle met au iour ces prodiges qui causent tant d'estonnement dans les Esprits des hommes, on peut dire qu'elle souffre plustost qu'elle n'agit. En effet qui a-il de naturel dans le Monde qui soit excessif? cette sage Mere est déter-

Nihil est naturale, quod nimium esse possit. Cic. 4. Tuscul.

minée en ses operations, elle ne produit rien que par des loix aussi justes que necessaires ; & si quelquesfois nous la surmontons par art ou par habitude, c'est apres auoir esté des Tyrans ou Rebelles. Mais les Passions se plaisent dans l'excés, les bornes que luy prescrit la Raison les irritent, il faut appeller des secours estrangers pour arrester leurs desordres, & si la Vertu ne s'occupoit à les vaincre ou à les domter, on ne verroit rien dans le Monde de plus monstrueux ou plus effroyable qu'vn homme qui en soit possedé.

Comme les Iurisconsultes estiment qu'vne Loy seroit injuste, si elle n'étoit commune, qu'vn Prince pecheroit contre l'equité, s'il ne rendoit ses Edicts generaux, & qu'on doit tenir pour suspectes les Ordonnances d'vn Legislateur qui n'obligent pas indifferemment tous ses Sujets : les Philosophes tiennent que la Nature doit estre commune, qu'elle doit estre également répanduë en tous les hommes, & que comme l'Ame raisonnable est toute en tout le Corps, & toute en chacune de ses parties, elle doit communiquer ses perfections & ses foiblesses à toutes les Nations de la Terre Cependant on rencontre des personnes sujettes à des Passions que les autres ne connoissent pas, & tant d'hommes qui compo-

Lex communis esse debet vt authoritatem habeat. Bald. ff. de legib.

sent vne Prouince ou vn Estat, il s'en voit peu qui soient agitez de mesmes mouvemens. L'Ambition qui tyrannise les Conquerans, n'est pas la maladie de tous les hommes ; s'il s'en trouve qui aspirent aux grandeurs, il s'en voit qui les méprisent ; si les vns cherchent des Honneurs, les autres en conçoivent de la haïne, & si les vns veulent regner sur leurs compagnons, les autres trouvent leur satisfaction à leur obeyr : le desir de posseder des Richesses, ne dereigle pas toute vne Ville ; s'il y a des Citoyens qui en emplissent leurs coffres, il y en a d'autres qui tirent leur gloire de les dépendre : le gain ne rend pas tous les hommes auares, & si on y trouve quelques vns qui mettent toute leur esperance dans les thresors, on y en trouve d'autres qui font vanité de les mépriser. L'Enuie n'est pas tant vne contagion qu'vn mal particulier, si on remarque des personnes qui font la guerre à la Vertu, on a veu des peuples qui luy ont basty des Temples, & des Orateurs qui luy ont donné des Eloges. L'Amour tout puissant qu'il est, n'a pû encor se rendre Maistre d'vn Royaume entier ; les plus parfaites Beautez n'ont fait que peu d'Amans, & ces visages qui ont jetté tant de flammes dans le cœur de quelques Generaux d'armées, n'ont sçeu

émouvoir celuy de leurs Soldats. Or si toutes ces affections de l'Ame estoient naturelles, elles se trouveroient également en tous les hommes; les objets & les sens ne feroient qu'vne mesme impression sur leur imagination, & comme ces deux causes agissent necessairement, elles produiroient par tout des mesmes effets.

C'est donc vne erreur, dit Seneque, de s'imaginer que les Passions naissent auec nous, & que ces filles de l'Opinion procedent du mariage de l'Ame auec le Corps. La nature ne nous a pas alliées au Vice, elle peut se vanter de nous auoir engendré vertueux, quoy que nous soyons conçeus dans le crime; la plus grande partie de nos desordres doit sa naissance à nostre education, & quand les Passions séduisent nostre Iugement ou débauchent nostre Volonté, il faut dire qu'elles ne suivent pas tant son inclination que nostre mauuaise nourriture. Nous les estimons naturelles, parce que nous desesperons de les guérir, & nous nous les rendons necessaires, parce qu'elles fauorisent nos abus, excusent nos erreurs, & authorisent nos injustices.

Omnes nostris vitiis fauemus, & quod propria facimus volũtate, ad naturæ necessitatem referimus. Hieron.

Pour appuyer toutes ces Veritez, il n'est pas necessaire de recourir aux inductions de Seneque, & tirer des maximes d'Aristote des raisons qui les

confirment,il suffit de considerer l'homme en soy-méme pour iuger que les Passions luy sont estrangeres ; & d'apprendre de la douceur de son naturel combien il en est ennemy. Car qui a-il de plus paisible que l'homme, & qui a-il de plus furieux que l'Amour ? ce fameux Tyran prend force de tout ce qui s'oppose à ses desseins ; les difficultez l'aygrissent, l'impossible augmente son impatience, la honte qui conserue la chasteté des Femmes, redouble son pouvoir, & le conseil ou la Raison, qui deuroient le reigler ou l'addoucir, le rendent opiniastre en sa poursuitte. L'homme ayme le repos, & la Hardiesse trouve son contentement dans le bruit; l'vn se laisse conduire à la Prudence, & l'autre à la Temerité, l'vn ne peut souffrir d'ennemis, & l'autre fait gloire de les rechercher ; & l'vn ne se plaist que dans les choses qui sont aysées à acquerir, & l'autre n'entreprend que les difficiles & les impossibles. On ne voit rien sur la Terre de plus doux que l'homme, & l'on ne remarque rien de plus farouche que la Colere : c'est vne furie qui ne respire que vengeance, vne peste qui jette la diuision entre les Amys, & vn monstre qui plus cruel que le Tygre & la Panthere, tourne ses armes contre luy-méme, quand il ne peut tirer raison des outrages qu'on luy a fait,

An ira secundùm naturam sit, manifestũ erit, si hominẽ inspexerimus, quo quid est mitius, dum in recto animi habitu est? quid irâ crudelius. Senec. 10. de ira cap. 5.

La Compaſſion qui ſenble ſi propre à l'homme, ne trouble pas moins ſon repos que la Colere, elle l'afflige des maux qui ne le touchent pas, elle fait ſon ſupplice des peines des criminelles, elle regarde le chaſtiment & ne conſidere pas la faute, & plus injuſte que la Haïne, elle corromproit, ſi elle pouvoit, la Iuſtice pour tirer les coupables & les homicides de ſes mains. Enfin les paſſions ſont des Ennemis domeſtiques de l'homme, & des Soldats infideles, qui ſous apparence de le défendre & de le conſeruer en action, troublent ſon Eſtat, affoibliſſent ſon Empire, corrompent ſa Raiſon, déreiglent ſa Volonté, & jettent la confuſion dans toutes les Puiſſances de ſon Ame.

Il eſt vray qu'on rencontre des hommes dans le monde, que la Nature ſemble auoir fait naiſtre pour démentir cette opinion, & qui nous forcent par leurs inclinations de croire, que les Paſſions ſont entées ſur noſtre Ame. Car il s'en voit de ſi délicats qu'vne parolle les met en fougue, vne reprimande faite auec ſincerité les irrite, & de quelle façon qu'on traitte auec eux, l'on ne peut éuiter leur colere ou leur indignation. Quelques-vns ſont ſordides dés leur jeuneſſe, ils ayment les Richeſſes preſque auant que de les auoir connuës, & il ſeroit plus aysé de changer

la face d'vn More, & la rendre de la couleur de ses dens, que de leur arracher du Cœur le desir d'amasser des biens. Quelques autres sont naturellement honteux, ils rougissent toutes les fois qu'ils paroissent en public, & de quelque artifice qu'on vse pour les rendre asseurez en compagnie, ils ne peuvent empescher que sa honte n'altere leur visage. Il n'est pas bien difficile de respondre à ces objections, & qui prendra la peine d'examiner la nature des Passions, sera contrainct d'auoüer qu'elles ne prouvent rien, bien qu'elles disent beaucoup. Car pour y proceder par ordre, la Colere n'est pas ce premier mouvement qui s'éleue à la presence d'vn Mal, & qui doit son origine plustost à l'infirmité du Corps qu'aux puissances de l'Esprit : mais cette Fureur de l'Ame, qu'Aristote appelle Raisonnable, ce mouvement qui nous pousse à la vengeance, & qui nous inuite à mediter la perte de celuy qui nous a offensé, toutes ces autres émotions, qui preuiennent le iugement, ne peuvent pas estre proprement appellées Passions, & quand l'Ame en est saisie ou troublée, on peut dire qu'elle les resent plustost qu'elle ne les produit, & qu'elle endure plustost qu'elle n'opere. On a veu des Generaux d'armée tomber en pasmoison en se préparant au

Affectus non est oblatus rerū species mouens, sed permittere se illis. Idem 2. de ira cap. 3.

combat, des Capitaines paslir à la veuë des ennemis, des Soldats trembler en se mettant la cuirasse sur le dos ou le casque sur la teste, & toute la valeur dont ils estoient animez n'a pû empescher qu'ils ne commençassent leurs Victoires par des frissons, & leurs Triomphes par des signes qui faisoient douter de leur courage. Le plus éloquent des Orateurs se vit souvent surpris par ces soûleuêmens, & il s'estonna que ses Discours pussent chasser la crainte de l'Ame de ses auditeurs, & que sa Raison ne fust pas assez puissante pour empescher que l'apprehēsion ne s'emparast de son cœur, que la peur ne luy ostast ses forces, que ses cheueux ne luy dressassent sur la teste, & que sa langue ne deuinsse müette en sa bouche quand il deuoit parler. Mais toutes ces alterations ne sont que des mouvemens du Corps, & des soûleuémens qui empruntent toutes leurs forces du temperament & de la constitution. Si les Richesses font quelques hommes auares, c'est apres auoir séduit leur iugement : la Nature n'a rien produit dans l'Vniuers qui puisse émouvoir leurs desirs, elle a caché l'Or dans les entrailles de la Terre, elle ne leur a laisśé que la veüe du Ciel & des Astres : & sçachant bien que ce Metail pouvoit les corrompre si elle l'estalloit dans son éclat, elle l'a fait

croiſtre dans le ſable & la bouë, pour les obliger à en conceuoir du mépris.

Il eſt vray que la Honte ſemble plus naturelle à l'homme que la Conuoitiſe & la Colere, & qu'il faut eſtre deuenu effronté ou inſolent pour ne pas changer de viſage apres auoir commis vne offenſe ou vne inciuilité. Cependant cette timide Paſſion n'eſt que la fille du Corps, l'Eſprit n'a point de part en ſa production, & ſi la nouueauté de quelque choſe en eſt l'occaſion, le ſang qui petille à l'entour du cœur en eſt la cauſe. De-là vient que les vieillards ne rougiſſent que rarement, que ces rides qu'ils portent ſur le front, ne reçoiuent preſque iamais de couleur eſtrangere, & que quand la chaleur abandonne le cœur, il ceſſe de leur enuoyer au viſage cet innocent vermillion, qui rend celuy des enfans ſi agreable. Comme ce mouuement eſt vn pur effet du temperament, les Comediens n'ont encore pû trouver le moyen de le faire monter ſur le Theatre, & les plus ingenieux d'entr'eux, deſeſperent encor aujourd'huy d'embellir le front de leurs Acteurs de cette rougeur. Ils repreſentent la Triſteſſe auec tous ſes chagrins, & toute ſombre qu'elle eſt, ils ne laiſſent pas de trouver des inventions pour la contrefaire. Ils font voir la Crainte ſur vn viſage paſle, & ils imi-

tent si bien ses mouvemens, qu'il semble à les voir, qu'ils tremblent, qu'ils blémissent, & qu'ils tombent en défaillance. L'Amour est le sujet ordinaire de leurs entretiens, & il n'y a si petit Grimaud parmy eux qui ne sçache faire le Galland, l'Amoureux & le Desesperé. Mais l'on n'en a pas encore veu qui ayent pû exprimer la Honte, & si quelques-vns ont appris à baisser la têste, addoucir la voix, & ficher les yeux en terre; l'on n'en a pas encor remarqué qui ayent sçeu appeller la rougeur, pour témoigner que les loüanges qu'on leur donnoit, ou que les reproches qu'on leur faisoit leur estoient desagreables. Mais comme les Passions dépendent de nous, on ne doit pas s'estonner, s'ils les imitent auec tant de facilité, s'ils deuiennent tristes & coleres, hardis & desesperez quand ils veulent, & que consultants l'Esprit & l'Opinion qui les forment, ils en representent tous les signes exterieurs, qu'elles font voir sur les Corps de ceux qu'elles agitent.



DISCOVRS IV.

Que les Sens & l'Opinion sont les deux principes de nos Passions.

PArmy tous les aduantages que l'homme dispute aux autres creatures, & qui luy acquierent tant de gloire entre ses semblables, la Philosophie n'en reconnoist point de plus glorieux que la Sçience ; & bien qu'elle plaide sa Cause quand elle fait son Panegyrique, elle ne croit pas de luy donner des loüanges qui ne luy soient deües. Elle l'appelle l'vnique bien de ceux qui la possedent, elle en fait vne image de la Diuinité, elle dit que c'est elle qui éleue l'homme dans le Ciel pour y contempler les perfections de son Autheur : & bien qu'elle sçache que son Corps a besoin de santé pour se conseruer, elle asseure que son Ame n'a besoin que de connoissance pour participer à son eternité. A entendre parler ses Partisans, cette qualité n'est pas moins immense qu'absoluë, elle se rencontre par tout, elle enferme toutes les differences du Temps, elle coexiste à tous les Siecles, & considerant l'origine, la nature, & la fin de chaque chose, elle ne voit rien dans l'Vniuers

qui puisse l'arrester, que l'Eternité ou l'Infiny. L'homme n'a de l'amour que pour le Bien, & tout libre qu'il est, il ne souffre iamais le Mal qu'auec violence; les Sens qui séduisent son Imagination respectent sa Volonté, ils cessent de l'émouvoir quand l'Esprit luy a monstré que le Bien qu'elle recherche luy est contraire; & si elle témoigne quelquesfois de l'aygreur, c'est parce qu'elle se laisse deceuoir par les Sens ou dereigler par des fausses opinions. Mais rien n'échappe à la curiosité de l'homme; il veut connoistre toute la Nature, tout ce qui s'y trouve de plus caché l'engage dans sa recherche, & s'il iuge que la furie du Mal commence son Bon-heur, la Philosophie luy persuade que sa connoissance fait vne partie de son Souverain Bien. En effet il imite l'immensité de Dieu par sa Sçience, il se rend present en tous les lieux du Monde par son Esprit, il vole dans le Ciel & descend aux abysmes de la Terre, sans sortir de son Cabinet, & tirant vne notion vniuerselle de tous les Estres particuliers, il enfermes toutes les creatures, & deuient vn veritable Microcosme par la multitude de ses idées. Enfin la Sçience fait toute sa gloire, c'est la plus vtile de ses perfections, & si les Medecins apprennent d'elle à guérir les malades, les

Politique à gouverner leurs Estats, & les Iuges à discerner les innocens des criminels ; les Sages confessent qu'ils luy doiuent toute leur prudence, les Soldats leur conduitte, les Souverains leur iustice, & les Philosophes la déroutte de leurs Passions.

Que nostre condition seroit heureuse, si nous n'estions instruits que par ce Guide, & plus fortunez que les Conquerans, nous n'aurions pas besoin de donner des combats pour vaincre ou triompher nos passions. Tous leurs mouvemens nous seroient soûmis, nous preuiendrions leur fureur par la connoissance des Biens qu'elles poursuivent, & des maux qu'elles abhorrent ; & n'ayans pas de commerce auec les opinions du peuple, elles suivroient les ordres de la raison. Mais le plus grand de nos mal-heurs est, que nous consultons tousiours des ignorans, que nous nous appuyons sur des Sentinelles infidelles, & que contre nostre propre iugement nous croyons à des Sens qui nous trompent & qui nous abusent : car la pluspart de leurs rapports ne sont que des impostures, & bien qu'ils soient acquis à la Sçience ils nous engagent presque tousiours dans l'erreur. Ce sont des aueugles qui nous écartent de la Verité en voulant nous y mener, des fenestres par où le

mensonge se coule en nostre Esprit, & des Conseillers interessez qui parlent toûjours en faueur des objets à qui ils s'attachent. Comme l'Ame se rend souvent Esclaues de son Corps, qu'elle prend les aduis des sens pour des Veritez, & qu'elle iuge par leurs rapports des choses qui sont hors d'elle ; il ne faut pas s'estonner si elle se trompe dans ses discernements, si elle ne fait que des iugemens aueugles & precipitez, & si oubliant sa propre Grandeur, elle s'engage dans le party de son Esclaues. Car voyant que ces ministres infideles l'abandonnent, qu'ils parlent tousiours en faueur du Corps, & que méprisant ses conseils ils suiuent les inclinations de sa Compagne, elle se tourne de leur costé, elle se laisse emporter à leurs persuasions, & sollicitée par les aduis qu'ils luy donnent des objets, elle estime tout ce qu'ils iugent vtile ou agreable.

De cét injuste déreglement naissent nos passions, & de tant de mouvemens qui interrompent le mouvement de nostre ame, il ne s'en trouve pas vn qui ne commence par quelques-vns de nos Sens. L'Amour est le Fils de la Veuë, les yeux le conçoiuent auant le cœur, & s'il acheue ses conquestes par la Volonté, il les entreprend tousiours par les Regards. Les Poëtes se sont asseuré-

ment mépris, quand ils l'ont dépeint aueugle, & ils ont pluſtoſt conſideré les effets que ſon origine, quand ils luy ont couvert ſes yeux d'vn bandeau. Car ces lumieres que la nature nous a données pour nous conduire, ſont les meſſagers ordinaires de cette furieuſe Paſſion, ce qui deuroit découvrir les défauts des viſages, les déguiſe, & par vne ingratitude qu'on ne peut excuſer, les plus éclatantes parties du Corps noirciſſent l'Ame, de qui elles tirent toute leur clarté. Le Deſir commence toûjours par les yeux ou les oreilles, les Richeſſes ne corrompent noſtre Eſprit qu'apres auoir infecté nos Sens, & l'homme ne formeroit preſque iamais des ſouhaits, s'il eſtoit né ſourd & aueugle. L'Eſperance leur doit ſon origine, ces Biens qu'on luy fait voir, ne ſont pas tant les principes que les occaſions, & iamais l'imagination ne broüilleroit noſtre Eſprit de leur éclat ſans l'entremiſe de ſes organes. Ce ſont eux qui conçoiuent l'Enuie, qui luy font conſiderer le Bien d'autruy auec douleur, qui font naiſtre ſa ioye de la méme fortune de ſes voiſins, & qui luy font confeſſer que leur felicité peut cauſer ſon ſupplice. Enfin ces infideles Miniſtres ſont les ſources de toutes nos inquietudes; & l'Amour qui eſt la plus commune de-

toutes nos Passions, seroit sans Esclaves, l'Esperance sans Amans, l'Envie sans Martyrs, si ces guides aueugles ne preuenoient nostre Imagination, ne séduisoient nostre Esprit, & ne débauchoient nostre Volonté.

Si les Sens commencent nos Passions, l'Opinion les acheue, & si ceux-là nous representent les objets auec déguisément, celles-cy nous trompent toûjours dans leur choix. Car comme elle n'est qu'vne vaine peinture de la Raison, & vn bruit commun qui s'authorise par le nombre de ses approbateurs, elle nous seduit par la conformité de ses iugemens, & sans examiner ses raisons elle oblige à estimer iuste tout ce qui agrée à beaucoup de personnes. Comme elle s'interesse dans les aduantages du Corps, elle prend toûjours son party, & comme elle tire son origine de la Terre, elle en prend tous les mouuemens & les inclinations. On ne doit pas donc trouver estrange, si ceux qui la suiuent ne conçoiuent rien de genereux, s'ils s'écartent de la Verité en la plusspart de leurs sentimens, & si ne voyant les choses qu'à trauers de cette glace trompeuse, ils empoignent le mensonge pour son contraire. Car le peuple n'est pas si heureux en ses opinions, qu'il sçache iuger en faueur de la Vertu ou de la Raison : & bien que

Non tam benè cum rebus humanis

agitur, vt meliora pluribus placeant argumentum pessimi turba est. Senec. de vir beat. cap. 20.

tous les hommes qui le composent ayent des mémes pensées, il ne laisse pas de tomber dans l'extrauagance & l'erreur, par vn aueuglement qui est d'autant plus à craindre qu'il est ordinaire : il n'a de l'amour que pour les choses vaines ou inutiles, il rejette le Bien & approuve le Mal, il donne des loüanges à ce qu'il deuroit fuïr, & condamne ce qu'il deuroit aymer. Aussi Seneque a dit, ce me semble, auec beaucoup de raison, que le vulgaire estoit de méme condition que les fols, que la pluspart des hommes n'estoient pas moins extrauagants que ceux qui ont perdu les Sens ; & qu'il n'y auoit que cette difference entre les phrenetiques & le vulgaire, que ceux-là estoient agitez de folie, & ceux-cy de fausses opinions, que la maladie des vns estoit l'effet du Corps, & celle des autres vne infirmité de l'Esprit ; que l'vne naissoit de l'abondance du sang ou de la bile, & l'autre de foiblesse de iugement, & que l'vne venoit du desordre du Temperament, & l'autre au déreglement de la Raison.

Inter insaniam publicam, & hanc quæ medicis traditur, nihil interest nisi quod hæc morbo laborat, illa opinionibus falsis. Senec. Ep. 94.

En effet qu'y a-t'il de plus extrauagant qu'vn homme qui rejette la Verité pour s'arrester au bruit d'vn peuple bizarre & interessé ? qui quitte son propre iugement pour se conduire par son exemple ? & qui méprise tous les

conseils de la Raison pour prendre les aduis d'vn aueugle & d'vn ignorant? Car c'est de ce déreglément que procedent toutes nos fautes, que nous conceuons les choses autrement qu'elles ne sont, que nous nous reprenons en leur choix; & qu'abusez par le mépris ou l'estime qu'il en fait, nous appellons les Passions pour les rechercher ou pour les fuïr. Pour éuiter donc tous ces desordres, & empécher que ces fâcheux mouvemens ne s'éleuent sans nôtre congé, il faut que l'Esprit agisse en Souverain, qu'il preuienne les seditions qui pourroient naistre en l'Appetit Sensitif, qui oblige l'imagination à receuoir ses ordres auant qu'elle en treprenne aucune chose en son Estat, & qu'elle prend garde que des fausses opinions ne seduisent sa Raison, ou n'abuse de son Authorité. Enfin il faut qu'il imite les peuples oppressez, qui se délivrent de la Tyrannie par la ruïne de ses Autheurs, qu'il empesche la naissance des Passions par la déroutte des opinions qui en sont les causes & les principes.



DISCOVRS V.

Que les Passions ne peuvent pas servir à la Vertu.

QVoy que la Superstition combatte la Religion aussi bien que l'impieté, que l'vne méprise Dieu, & que l'autre le méconnoisse, & que l'vne fasse vanité de son erreur, & que l'autre se trompe en son election ; cependant on a veu des Orateurs qui luy ont donné des loüanges, des Philosophes qui ont deffendu sa cause, & des Souverains, qui par vne police toute extraordinaire, l'ont receuë dans leurs Estats. Tite-Liue a tâché de persuader à la Posterité, qu'elle estoit vtile dans les Royaumes, qu'elle seruoit aux Princes pour conduire leurs Sujets, & que pour assujettir vn Peuple rebelle, ou insolent, il suffisoit souvent de luy inspirer la crainte des Dieux, & l'aprehension des chastimens. Que c'étoit-elle qui leur gaignoit des Ministres fideles, qui leur rendoit la Noblesse obeyssante, qui adoucissoit les humeurs farouches, qui rangeoit les factieux à la raison, & qui faisoit estimer leurs personnes pour des Dieux de la Terre, dans leurs Prouinces. Enfin

Numa omnium primum (rem ad multitudinem imperitam, & illis temporibus rudē, efficacissimam) Deorum metū iniecit. Livius lib. 10.

que c'estoit-elle qui auoit appuyé Rome en sa naissance, & que la premiere Republique du Monde estoit plus redeuable de sa conseruation aux Superstitions de Numa, qu'aux conseils de ses Sages, ou à la valeur de ses Capitaines.

Encore que les Passions soient presque aussi funestes à l'homme que les vices, & qu'il n'y ait que cette difference entre ces deux ennemis de son repos, que les vns le rendent criminel, & les autres dépraué, que les vns corrompent sa Volonté, & que les autres déreglent la Raison; neantmoins toute la Philosophie moderne s'interesse dans leurs eloges de tant de Sectes qui la diuisent, il ne se trouve que celle des Stoïciens qui leur fasse la guerre. Tous les Disciples d'Aristote leur donnent des loüanges, ils en font des entretiens de la Vertu, ils les appellent les aydes de la Nature, ils veulent qu'elles soient des faueurs communes à tous les hommes, & ils ne croyroient pas de bien prouver leur necessité s'ils ne les recherchoient dans la personne du Fils de Dieu. Ils disent que l'homme seroit sans mouuement s'il estoit sans Passions, qu'il faut qu'il ait de l'Amour ou de la Haïne, s'il n'est aussi insensible que les Rochers, qu'il ne peut agir que par leur moyen; & que tous ses aduan-

Affectus velut voluntas est naturalis, ad quam cum verus cultor accesserit,

Statim cedentibus vitiis fruges virtutis oriuntur. Lactant. 6. cap. 15.

tages luy feroient inutiles, s'il n'appelloit ces Soldats domestiques pour entreprendre ses conquestes, ou se conseruer contre des ennemis qui menacent de l'attaquer. Que c'est luy arracher la vie, que de le dépoüiller de ses Affections ; qu'elles font vne partie de luy-méme ; & comme on ne voit point d'homme qui n'ayme la fecondité dans ses Compagne, il ne s'en trouve point qui voulût préferer la sterilité de son Ame à ses plus genereuses productions. Que toutes les Vertus deuiennent languissantes, si elles sont animées de leur feu, & que les entreprises les mieux conduittes n'auroient point d'effets, si les fideles Soldats ne prenoient la charge de les executer. Car ils asseurent que la Force est foible sans la Colere, & que celle qui se mocque de la douleur, qui se vante d'attaquer la Mort, & qui fait litiere de tout ce qu'il y a d'horrible dans le Monde, deuient lâche, si cette Passion ne l'échauffe & ne luy donne du courage. La Prudence emprunte la pluspart de ses lumieres de la Crainte, & qui luy osteroit ses secours, seroit obligé d'auoüer, de l'auoir renduë aussi aueugle qu'impuissante. La Temperance est empéchée de regler les Desirs, de moderer la Volupté, d'appaiser les séditions de l'Esperance, d'adoucir la Douleur, & de gourmander

la Crainte. Enfin que c'eſt deſtruire toutes les Vertus, que de les priuer de leurs employs, & les condamner à vne eternelle oyſiueté que de leur rauir les ſujets de leur combat & de leur triomphe. Où ſeroit, diſent-ils leur victoire, ſi elles n'ont point d'ennemis à vaincre ou à dompter ? & auec quelle iuſtice tireroient-elles tant de loüanges de nos bouches, ſi elles croupiſſent toûjours dans le repos ? Car ſi c'eſt vne Vertu de reprimer la Colere, de ſoumettre l'Amour à la Raiſon, de borner les deſirs, & de donner des bons viſages à l'Eſperance & à la Triſteſſe: comment ſe pourra-t'il faire que celuy-là ſoit vertueux qui eſt ſans Paſſions, qu'il ſoit victorieux & qu'il n'ait point d'ennemis à combattre, & que la Raiſon ſoit Souveraine dans ſon Eſtat, ſi elle n'a point de Sujets à commander ?

On trouve des hommes ſi ennemis de leur Bon-heur qu'ils font gloire de leurs peines, ils inventent de belles parolles pour ſe les rendre neceſſaires ; & par vne opiniaſtreté qui eſt d'autant plus injuſte qu'elle eſt generale, ils veulent que ce qu'on eſtime la ſource de tous leurs deſordres, ſoit le Principe de toutes leurs belles actions. Ils reſſemblent à ces hommes galleux qui ſe plaiſent à galler vne playe qui leur infecte la main : ils flattent des vi-

ceres qui les empoisonnent, ils défendent le party des tyrannes qui les oppriment, & par vne espéce de superstition, ils excusent leurs défauts, & leur donnent des aduantages qu'elles n'ont pas.

Ie sçay bien qu'vne erreur commune fait vne loy parmy les Iurisconsultes, & qu'il suffit qu'vne opinion soit receuë de beaucoup de personnes pour passer pour vne Verité parmy les Esprits communs : cependant ie ne craindray pas de la combattre, & appuyé sur l'authorité de Seneque, ie tascheray de monstrer que les Passions ne sont pas plus necessaires à la Vertu que les Poisons & les Venins à la Santé de l'homme. Car pour euiter toutes les ambages des Orateurs, & ne rien avancer qui soit indigne de la solidité du Philosophe Romain; qui pourra se persuader que l'homme soit sujet à ses Esclaues ? qu'il ne puisse agir que par leur moyen ? que toutes ses entreprises dépendent de leurs conseils ? & son pouvoir soit subalterne de la tyrannie d'vn nombre de Rebelles qui méprisent son authorité ? Qui croyra que le Sage ne puisse estre courageux, s'il n'est possedé par la Colere ? & que pour donner des combats ou défaire des ennemis, il faut qu'il soit échauffé par la plus furieuse de toutes les Passions ? qu'il ne puisse estre

eſtre aduiſé s'il n'eſt craintif, & qu'il faille qu'il emprunte du plus lâche de ſes mouuemens de quoy aſſeurer ſa bonne fortune, & ſe garentir contre les mal-heurs à venir ? Qu'il ne puiſſe eſtre bon Pere de famille, s'il n'eſt auare ; & qu'il ſoit neceſſaire qu'il regarde le futur, pour gouverner ſes Enfans, commander ſes Sujets, & mettre ordre à ſa Maiſon ? Les Paſſions ne ſont pas ſi obeïſſantes qu'elle veulent ſuiure la Raiſon, & elles ſont d'vne humeur trop ambitieuſe, pour quitter vn empire qu'elles ont vne fois vſurpé : elles ſont ſemblables aux Conquerans, qui ne perdent iamais le gouſt de commander. Auſſi voit-on qu'elles déguiſent leur tyrannie, qu'elles employent les artifices pour ſe rendre agreables, qu'elles nous oppriment ſous ombre de nous ſecourir, & qu'elles ne ceſſent iamais de nous plaire qu'apres qu'elles ont violé les ordres de la Raiſon, & abuſé de ſon Authorité.

Nihil rationis eſt, vbi ſemel affectus inductus eſt, in ſque illi aliquod voluntate noſtra datum eſt. Senec. 10. de ira cap. 9.

Car quand l'Ame les a vne fois admiſes, & que d'Eſtrangeres qu'elles eſtoient elle en a fait ſes Domeſtiques, il n'eſt plus en ſon pouvoir de les moderer ; elles brauent ſon Empire, elles s'emparent de toutes ſes Puiſſances, elles s'opiniaſtrent en leur rebellion ; & par vne injuſtice qu'on ne peut pas bien exprimer, elles obligent leur Souverai-

ne à receuoir leurs commandemens. C'est pourquoy pour maintenir l'Esprit en liberté, & conseruer ses droits à la Raison, il faut empescher l'entrée de ces seditieuses, & imiter les Politiques qui ne souffrent pas que leurs ennemis viennent muguetter leurs frontieres sous apparence de les défendre ou de les secourir. Car si l'Ame leur permet la conduite de ses Puissances, & que se défiant de son pouuoir, elle appelle ces Trouppes estrangeres pour attaquer ou se défendre de ses Ennemis, elle cesse pour lors d'estre absoluë dans son Estat, ces Amies pretenduës se reuoltent contr'elle, elles excitent des Parties pour luy rauir l'Authorité, elles troublent son jugement & son repos, & l'ayant despoüillée de toutes ses lumieres, elles l'obligent à prendre leurs aduis & à suiure leurs inclinations.

Affectus quidem tam mali ministri, quàm duces sunt. Idem cap. 9.

Cette tyrannie seroit supportable si elle ne duroit que peu de momens, & nous tirerions cette consolation de nostre mal-heur, d'apprendre de leurs mauvais traittemens les aduantages de la Liberté sur la Seruitude. Mais ces Factieuses ont tant d'artifices, qu'elles se font aymer de leurs Martyrs, les maux qu'elles leur font endurer ne sçauroient les obliger à les haïr, ils s'en seruent quoy qu'ils sçachent bien qu'elles les trompent; & par vne hu-

meur qu'à peine souhaitteroient-ils en leurs ennemis, ils se plaisent à s'entretenir auec des bourreaux qui les déchirent. Car les Passions pour estre volages, ne laissent pas d'estre opiniastres; elles ressemblent à ces accidens qu'on ne peut separer sans destruire le sujet où ils resident, elles possedent ceux qu'elles ont obsedé, & elles sont d'vne nature si maligne qu'elles n'abandonnent iamais les hommes qu'elles ont vne fois dereglez. Ce sont des Armes qu'ils ne peuvent dépoüiller qu'auec la vie, des Lierres qui durent aussi longtemps que la muraille qui les soustient, & des Maladies contre qui la Medecine n'a pas encor trouvé de remede. Que peut-on donc auancer de plus déraisonnable, que d'asseurer que l'homme qui est libre en toutes ses actions, dépende de tant de bestes farouches; qu'il ne puisse rien produire de genereux sans leur entremise, & que celles qui deuroient luy obeyr luy fasse la loy? Il faut auoir perdu le jugement pour chercher son salut dans sa ruïne, & croire qu'on puisse tirer des forces de la foiblesse, du secours de la perfidie, la verité du mensonge, & la santé d'vn nombre de maladies. Les passions sont trop mutines pour en attendre quelque aduantage, & elles sont trop ennemies de l'homme; pour tra-

vailler à son bon-heur.

Ie veux bien qu'elles déguisent quelques-fois leur malice, qu'elles fassent naistre la tranquilité dans son Ame, que les plus genereuses releuent le courage des plus lasches, & que les plus modestes repriment l'insolence des plus farouches : mais tous ces bons effets prouiennent de ce qu'elles se font la guerre, que leurs inclinations sont differentes, qu'elles conspirent les vnes contre les autres, & que par vne façon d'agir toute particuliere, les vns deuiennent charitables à leurs compagnes, parce que leur humeur ne s'accorde pas auec la leur.

Mais ne voit-on pas, direz-vous, qu'elles nous sont souuent vtiles, qu'elles combattent quelques-fois pour la Vertu, & qu'elles font des efforts pour sa défense qui nous donnent souuent de l'admiration ? Mais certes, ce qui semble nous les rendre necessaires, nous fait soupçonner de leur impuissance ; leurs bons offices les rendent suspectes, & qui connoistra bien leur nature, auoüera qu'elles sont Hypocrites, & qu'elles forcent leurs inclinations toutes les fois qu'elles prennent les armes en sa faueur. Elles ressemblent à ce fameux meurtrier qui conserua la vie à vn Tyran en pensant la luy oster, & qui en luy creuant vne

apostume qui le menaçoit de la mort, deuint son Medicin en voulant estre son Bourreau. Car si elles attaquent le Vice, si elles se rangent du costé de la Vertu, & si elles employent leur addresse pour conseruer les droits de la Raison ; elles trahissent leur naturel, elles font du bien sans l'auoir medité, & semblables aux tempestes qui conduisent les vaisseaux au port, elles nous meinnent à la Vertu en voulant nous en écarter. Il n'y a personne de bon sens qui jugeast que les venins soient salutaires, pour auoir procuré la santé à vn malade, & qui estimeroit que le crime fût necessaire dans vn Royaume pour en auoir appaisé les Seditions, reduit le Peuple à son deuoir, accordé ses Prouinces, & banny du cœur de l'Estat la rebellion & le desordre ; ne choqueroit pas moins les regles de la Police que les maximes de la Raison. On voit des Medecins qui chassent vn mal par vn autre, qui guérissent la fiévre auec le poison, qui dissipent la peste par des sueurs qui en sont souuent les occasions, & qui addoucissent les picqueures de la goutte par des medicamens qui deuroient les augmenter. La fiévre échauffa autres fois tellement le cerveau d'vn General d'armée, qu'elle luy fit entreprendre la conqueste d'vn Royaume, à quoy il n'eust osé penser s'il

eût esté en bon sens, & la France a veu dans les dernieres guerres de Flandres vn de ses Mareschaux, qui ne se trouvoit presque iamais aux occasions, qu'il n'eût premierement pris resolution dans le vin de vaincre ou de mourir. Mais qui croyra que toutes ces differentes façons de guérir ou d'entreprendre puissent seruir à nostre vsage, & qu'il ne soit plus auantageux à l'homme de les bannir que de les receuoir dans sa conduitte ? Il faut estre bien mal-heureux pour ne pouvoir trouver sa guerison que dans la maladie, & d'estre obligé pour recouvrer sa santé, de recourir à des remedes qui la corrompent.

On soupçonneroit sans doute celuy-là de folie, qui conseilleroit aux mariniers de faire voile durant la tempeste, & qui leur persuaderoit que pour conduire leurs vaisseaux, il fallût qu'ils attendissent la venuë des vents & des orages. Mais ceux qui rendent les Passions si necessaires à l'homme, ne sont pas plus raisonnables ; ils luy donnent pour aydes des Rebelles qui choquent son authorité, des Ministres qui abusent de son pouvoir, & des guides infideles qui sont aussi mauvais Chefs que simples Soldats. La Nature nous a suffisamment armez, quand elle nous a donné la Raison, & ie ne sçay si nous

pouvoir appeller les Passions à nostre secours sans l'accuser également d'impuissance & d'aueuglement : car en quelque façon que nous nous considerions : il faut qu'on nous iuge bien miserables, si nous ne pouvons estre asseurez que par le moyen de nos ennemis, & si nous ne pouvons rien entreprendre que par vne trouppe de mutins qui combattent toutes nos resolutions. Car pour iuger de leur malignité par leurs productions, & apprendre de leurs effets le desreglement de leur nature, voulons nous secourir nos Amys dans leur besoin, & instruits dans l'Escole de la Nature, sçauons-nous que nous sommes obligez de retirer nos parens de la misere, ou nos alliez de l'oppression ? l'Auarice nous en empesche. Sçauons-nous qu'il faut prendre les armes pour la deffense de nostre Patrie, la crainte nous en dissuade. Sçauons-nous que nous auons juré fidelité à nostre Compagne, & que nous ne pouvons frequenter la compagnie des Femmes perduës sans offenser nostre conscience ou nostre honneur ? l'Amour authorise nostre libertinage. Sçauons-nous que la tyrannie est odieuse, que l'vsurpation est injuste, & que nous ne pouvons nous emparer des Estats de nos voisins sans faire bréche à nostre reputation ; l'Ambition nous

Scis pro patria pugnãdum ? dissua debit timor: Scis pro amicis desudandum esse ? sed delitiæ vetabunt. Senec. Ep. 95.

fournit des excuſes. De ſorte que tous ces ſecours qu'on nous donne pour agir, ſont les ſources de tous nos deſordres, & l'homme ne commettroit preſque iamais d'injuſtice, s'il n'y eſtoit pouſsé par les Paſſions.

Ce diſcours met les Peripaticiens au deſeſpoir, & le raiſonnement de Seneque leur paroiſt ſi convainquant, qu'ils ſont obligez de recourir aux diſtinctions des Logiciens, pour ſe garantir de ſes ſurpriſes. Car bien qu'ils confeſſent auec nous, que les Paſſions ſont dangereuſes en leurs excez, qu'on ne ſçauroit s'en ſeruir ſans perdre ſa liberté, & qu'vn homme ceſſe d'eſtre à luy-meſme quand il en eſt poſſedé; neantmoins ils aſſeurent qu'elles peuvent nous eſtre vtiles ſi elles ſont moderées, que nous pouvons les changer en Vertus ſi nous ſçauons bien ménager leur humeur, & qu'il ſuffit pour nous les rendre profitables, de leur oſter cette fierté qu'elles font voir dans leur violence: que comme la Medecine prepare les poiſons & les venins, & que la Nature addoucit les qualitez des Elemens pour en compoſer vn Corps naturel; la Morale doit ranger les Paſſions dans la mediocrité, & les dépoüillant de ce qu'elles ont d'affreux, en faire des mouvemens ſalutaires à l'homme.

Que dites-vous lâches Philosophes, dans quelle Escole auez-vous appris que la Vertu est impuissante, si elle ne tire des forces des Passions? auec quel affront osez-vous rendre mon Sage dépendant de ses Esclaues? quel aduantage luy donnez-vous dessus les autres hommes, s'il n'est qu'vn peu plus courageux que les plus lâches, s'il n'est qu'vn peu plus chaste que les plus impudiques, qu'vn peu plus sobre que les yvrognes, qu'vn peu plus modeste que les ambitieux, ny qu'vn peu meilleur Oeconome que les prodigues & les auares? Ce n'est pas estre sain, que d'estre sujet à des maux mediocres, de ioüir d'vne santé interrompuë par des petites maladies, & ne pouvoir exercer les fonctions de la vie que par le moyen de ce qui la détruit. Il faut que le Sage soit aussi bien sans Passions que sans Vices, & qu'il ne soit pas moins exempt de ce qui le peut rendre miserable, que de ce qui le peut rendre criminel. Si les petites fautes troublent sa conscience, les Passions, toutes moderées qu'elles puissent estre, corrompent son repos. Si l'opthalmie blesse la veuë, la chassie l'affoiblit, si la lethargie assoupit les Sens, les vapeurs qui attaquent le cerueau le déreglent, & si l'extravagance succede aux ardeurs de la fiévre, la foiblesse est inséparable des ac-

Facilius est excludere perniciosa, quàm regere, & non admittere quàm moderari. Senec. 10. de ira cap. 8.

cez qu'elle fait sentir, quand elle se retire. Si bien que comme il faut éloigner toutes les infirmitez du Corps pour iuger de sa santé, il faut bannir toutes les Passions de l'Ame pour iuger de sa tranquillité.

DISCOVRS VI.

Qu'il n'y a point d'homme plus miserable que celuy qui est suiet aux Passions.

IE n'ay iamais sçeu bien conceuoir que la Police humaine ait pû legitimément authoriser la Sujettion, puis qu'elle est si fascheuse, & qu'Aristote l'ait pû faire passer pour naturelle, puis qu'elle est si odieuse à tous les hommes. Ceux qui l'ont voulu premierement introduire dans le Monde, ont veu toutes les Nations de la Terre s'opposer à leurs desseins ; & ils ont appris à leurs dépens qu'on ne peut acquerir des Sujets sans deuenir leurs Tyrans ou leurs Esclaues. Les Romains ne la purent iamais souffrir dans leurs Estats, ils chercherent tous les moyens imaginables pour se conseruer en liberté, & quoy qu'ils fissent gloire d'opprimer également leurs Alliez &

leurs Ennemis, ils ne purent se resoudre à choisir vn Souuerain qui leur commandast. Ils inuenterent vne nouvelle façon de gouverner, pour s'asseurer contre la Seruitude : ils rendirent leur Empire electif, ils creérent deux Empereurs chaque année, & pour éuiter ce fâcheux nom de Sujet, ils voulurent que ceux à qui ils commettoient le maniement de leurs affaires, prissent le nom de Consuls, & non pas celuy de Seigneurs ou de Monarques.

L'Homme a ie ne sçay quoy de sublime en luy qu'il ne souffre pas qu'on luy fasse violence : la Seruitude luy semble le plus rigoureux de tous ses maux, & il est si amateur de la Liberté, qu'il n'a point de peine de préferer souvent vne Liberté deshonorable à vne auantageuse Seruitude. Aussi la Prudence humaine qui regle le present par la connoissance qu'elle a du passé, nous apprend qu'il faut se garder de ses Sujets, & que nous auons autant d'Ennemis que nous nourrissons d'Esclaues. Comme elle conseille aux Souverains de se défier des Peuples nouvellement conquis, elle nous aduise de tenir pour suspects tous ceux qui nous seruent; elle nous fait voir dans les Histoires des hommes, qui ont trempé leurs mains dans le sang de leurs Maistres pour recouvrer leur Liberté, & d'au-

Libertati à maioribus tantũ impẽsum est, ut patribus, quibus ius vitæ & necis in liberos datum erat, non tamẽ licebat eripere libertatem. L. vlt. cord. de pat. potest.

tres qui ont mis des Republiques en confusion sous pretexte de les déliurer de la Tyrannie. Enfin la Liberté a tant de charmes, que nous nous estimons mal-heureux toutes les fois que nous la perdons, & son contraire est si fâcheux, qu'il suffit d'en estre déliuré pour croire que nous allons de pair auec les plus puissans Prince de la Terre.

Il est vray que l'Estat de cette derniere condition est bien odieux, & que ce n'est pas sans raison que la pluspart des hommes ayment mieux mourir libres sous vne apparente Seruitude, que de viure Esclaues sous vne apparente Liberté. Neantmoins il faut auoüer que ce mal n'a rien d'approchant des miseres que nous font sentir les Passions, & que l'empire de ces insolentes Maistresses est plus insupportable à l'homme que la haïne de ses jaloux, la rage des Tyrans, & la violence de ses ennemis. Car si ceux-cy le persécutent ou le tourmentent, ils n'exercent leur fureur que sur son Corps, & ils ne sçauroient auec toute leur malice ou leur crüauté, luy rauir la disposition de la plus noble partie de luy-mesme. S'ils attaquent son innocence, s'ils le dérobent à ses amis, s'ils le jettent dans les fers, & s'ils entreprennent sur sa vie par des mauvais traittemens; son

Ame conserue son authorité, les chaînes qui entourent son Esclaue ne la forcent pas, & elle agit auec tant de facilité, qu'on peut asseurer qu'elle n'est iamais plus ingenieuse, que lors qu'elle se trouve affligée. Mais les Passions dereglent l'vn & l'autre, elles estendent leur puissance au de-là du Corps, elles traittent l'Ame en Esclaue, & sans épargner sa grandeur elles exercent leur violence sur toutes ses puissances. Elles enleuent les lumieres à son entendement, elles corrompent sa volonté, elles séduisent son iugement; & par vne vertu qui approche de la Magie, elles jettent des illusions dans son esprit pour le troubler. Si on iuge que l'Exil est crüel, parce qu'il nous éloigne de tout ce que nous aymons dans nostre Patrie; qui n'auoüera que la tyrannie des Passions est le plus grand de nos supplice, puis quelles nous rauissent à nous-mesmes, qu'elles nous ostent le pouvoir de raisonner, & qu'elles nous priuent d'vne Liberté que les plus miserables conseruent au milieu de leurs chaisnes ? La Fortune qui a estably cette injuste difference qu'on voit parmy les hommes, & qui a fait tous les Seigneurs & les Sujets, n'a point de puissance sur leur conduitte; comme elle abandonne les Grands à la fidelité de leurs domestiques, elle laisse

les inferieurs à la discretion de leurs Maistres, & elle témoigne d'estre si peu absoluë en sa façon d'agir, qu'on voit souvent des Esclaues donner la loy à ceux qui leur commandent. Les vns trouvent le moyen de se rendre leurs compagnons par l'assiduité de leurs services, & on en void d'autres qui ont recouvré leur liberté pour auoir esté bons Seruiteurs. Quelques autres se consolent dans leurs miseres, de n'auoir qu'vn homme à satisfaire ; & ils se persuadent aysément, qu'il ne faut qu'vne addresse mediocre, pour complaire aux humeurs de celuy qu'on pratique tous les iours. Mais ceux-cy sont sujets à autant de Tyrans qu'ils ont de Passions : la complaisance qu'ils ont pour elles les irritent, leur soûmission les rend insolentes, leur fidelité augmente leur fureur, & elles ne leur sont iamais plus crüelles que lors qu'ils obeïssent à leurs ordres, ou qu'ils suivent leurs commandemens.

La Seruitude est quelquefois préferable à la Liberté, & on voit des Esclaues qui ne voudroient pas changer leur condition auec celle de leurs Maistres. Car quoy que ceux-cy entreprennent sur leur liberté, & qu'il ne souffrent pas qu'ils disposent de leurs biens, ou de leur personnes ; cependant il faut qu'il se chargent du soin

de les nourrir, qu'ils soient responsables de leurs fautes, s'informent de leurs actions, & qu'ils racheptent par argent le pouvoir qu'ils exercent sur leur Volonté. Si bien que leur Empire pretendu se change en vne specieuse sujettion, & on ne les doit pas tant appeller leurs Seigneurs, que leurs Procureurs & leurs Maistres d'Hostel. Mais les Passions sont tousiours farouches, elles ne forment que des mauvais desseins contre leurs Sujets, elles les chargent de playes au lieu de les soûlager, elles leur enleuent l'Amour de la Vertu auec la liberté, & abusant de toutes leurs puissances, elles égallent leurs conditions à celles des damnez. Tantost elles les rendent si affreux, qu'on ne voit rien dans le Monde de plus terrible ou de plus insolent, & tantost elles leur laissent dans l'Ame tant de crainte & de douleur, qu'on ne voit rien de plus mal-heureux. Leurs mauvais traittemens leur ont attiré la haïne de tous les Philosophes, & ceux mesmes qui ont par respect approuvé le Vice dans leur Sage, n'ont pû souffrir qu'on le soûmist aux Passions.

Ceux à qui la Seruitude est fâcheuse peuvent s'en déliurer par la fuitte ; & abandonnant les Maistres qu'ils seruent, se retirer en des lieux qui les mettent à couvert de leurs poursuittes :

si les personnes auec lesquelles ils viuent leur sont suspectes, ou si les Loix du Pays ne souffrent pas l'emancipation, ils peuuent passer dans vn autre, & chercher parmy les Estrangers la Liberté qu'ils n'ont pû rencontrer dans les Terres de leur naissance. Mais ceux-cy portent leurs Maistres par tout ; en quelle partie du Monde qu'ils aillent, ils n'en sçauroient perdre la veuë, & leur condition est si miserable, qu'ils ne sçauroient s'en défaire, sans courir risque de perdre leur vie. Car quoy qu'ils quittent leurs Maisons, qu'ils se jettant entre les bras des Princes qui les protegent, & que toutes les Prouinces qu'ils rencontrent, leur soient autant de Sanctuaires & de lieux de franchise, ils portent leurs fers auec eux, ils demeurent Esclaues au sein méme de la Liberté, & les Tyrans qui leur commandent sont si outrageux, qu'ils les épargnent aussi peu dans la compagnie que dans la solitude. Tout ce qui diuertir leurs Sens aygrit leur douleur, & ce qui guériroit vn homme malade, entretient leur supplice. Car s'ils découurent en leurs voyages la grandeur des campagnes, s'ils meseurent la hauteur des collines ; s'ils arrestent leur veuë sur le courant des riuieres, s'ils contemplent les fleurs des prairies, & s'ils ne trouuent rien en leurs chemins qui

ne les occupent ou les diuertit, ils charment plustost leurs inquietudes qu'ils ne les guérissent, & ne trompent pas tant leurs pensées que leurs yeux ou leurs oreilles. Par vn mal-heur qui fait voir la misere de leur condition, ils conuertissent souuent leurs remedes en poisons, & font des objects de leurs diuertissemens les sujets de leur douleur. La veuë des campagnes leur fait résouuenir de leur Patrie, les Villes par où ils passent leur representent les lieux où ils commencerent à souffrir, les hommes qu'ils y voyent leur semblent parler de leur vie passée, les biens ou les beautez qu'ils y remarquent, r'allument leurs desirs, & bien qu'ils soient éloignez de tout ce qui les peut tourmenter, ils ne laissent pas d'en conceuoir de l'amour ou de la haïne, de la ioye ou de la douleur.

De quels plus rigoureux supplices sçauroit-on punir les criminels, que de les mettre en la puissance de tant de bourreaux, & quelle plus crüelle vengeance sçauroit-on tirer de son ennemy, que de le voir Esclaue dans les lieux d'asseurance, tourmenté entre les bras du repos, & miserable parmy tout ce qui deuroit le diuertir : qui n'est touché de compassion de voir Alexandre lors qu'il trauerse les mers, qu'il court toutes les parties du Monde,

Seruit quicũque vel metu, frãgitur, vel delectatione, vel cupiditate ducitur, vel indignatione exas-

peratur vel mœnore dejicitur: servilis & omnis coactio. Ambr. de vita beat. lib. 2.

qu'il entre dans les Indes, qu'il fait la guerre aux Perses, qu'il conquit l'Asie, qu'il rauage les Royaumes par où il passe, & qu'il fait des limites de l'Ocean les frontieres de son Empire? Car s'il commande à son Armée, il obeït à vn nombre de Passions qui le Tirannisent; s'il vainc ses ennemis par le fer, il est surmonté par ses vices, & s'il est l'vnique Souverain de la Terre, il est le sujet de l'Ambition, de la Colere & de l'impudicité. Tantost il pleure la mort d'vn Fauory, qu'il a massacré de sa main, tantost il regrette la perte d'vn Capitaine qu'il a laissé dans la chaleur du combat, tantost il se retire dans la Solitude pour s'entretenir de ses mal-heurs, tantost trompant ses ennemis il pense à la conqueste d'vn nouveau Monde; & celuy que la flatterie faisoit passer pour le Dieu de la Terre, confesse tacitement qu'il est le plus mal-heureux de tous les hommes.

Qui ne iuge qu'Annibal ne soit bien miserable, quand il laisse de commander à ses Soldats, pour obeïr à son Amour? & qu'au milieu d'vne Armée victorieuse qu'il ramene de Thrasimene, il ne peut se défendre des attraits d'vne femme débauchée? Toute la gloire qu'il a acquise dans les combats, ne sçauroit trahir son affection, & la pensée des triomphes qu'on luy prepare n'est pas

aſſez puiſſant pour le diuertir de mettre les Armes aux pieds de ſa Captiue. Cette Beauté luy rauit le cœur, & l'arreſte en vn paſſage ou cent milles hommes ne l'euſſent osé attendre ſans frayeur.

De ces deux exemples il eſt aysé de conclurre que les Paſſions nous abbaiſſent, qu'on ne peut traitter auec elles ſans deuenir leurs Eſclaues, & qu'il faut de neceſſité renoncer à ſa liberté, pour obeyr à des Maiſtres ſi inſolens. Pour preuenir donc cette honteuſe Seruitude, il faut que l'homme ſage prenne les aduis de la Raiſon; qu'il attende qu'elle ait examiné la nature des objets qui ſe preſentent, auant qu'il en conçoiue de l'amour ou de la haïne; & qu'il ne reſoude rien touchant leurs défauts, que cette Souveraine n'ait éclaircy ſa volonté, & qu'elle en ait approuvé ou défendu la pourſuitte.

DISCOVRS VII.

Que l'homme ſage peut viure ſans Paſſions.

IE ne m'eſtonne pas que l'homme ſoit ſi miſerable, puis qu'il conſpire luy-meſme à ſon mal-heur; qu'il fait gloire d'encherir ſur ſes défauts naturels,

Æſtimatio rerum non ſumitur ab affectione ſu-

gulorum, sed secundùm quod communiter venditur. L. 33. ff. ad L.

qui releuent ses miseres ; & qu'il employe tous ses aduantages à le rendre mal-heureux ou criminel. Ceux qui ont exercé leur eloquence à faire le portraict de la Nature corrompuë, ont crû qu'il suffisoit d'estre fils d'Adam pour estre dereglé, que le peché de ce premier Rebelle contre Dieu estoit la source de tous ses maux, que les Passions en estoient les Filles apres en auoir esté les Meres, & que l'homme ne commettroit iamais d'injustice, qu'il n'y fust poussé par la concupiscence qui en est la peine. Encore que les Autheurs de cette doctrine me soient venerables, & que l'opinion qu'ils défendent soit la pensée de tous les Chrestiens ; ie me persuade pourtant, qu'ils n'auront point de peine de m'accorder, que tous ses défauts ne dériuent pas de son crîme, qu'il peut aussi bien se plaindre des perfections qui luy restent que de celles qu'il a perduës, & qu'il ressent de ses desordres en sa personne qui arguent plustost l'excellence de son Ame, que le déreglement de sa nature. On voit des personnes qui seroient innocentes, si le Ciel ne les auoit honorées de ses faueurs, leurs belles qualitez causent leurs miseres, ils sont pauures parce qu'ils sont trop riches, ils se jettent dans les precipices, parce qu'ils sont trop éclairez, & ils ne s'enga-

gent dans l'erreur, que parce qu'ils ont l'Ame plus parfaite que les autres. Tout ce qui rendroit le Sage accomply les rend miserables; ils anticipent le mal par leur préuoyance; leur memoire leur fait ressouuenir des injures qu'on leur a faites, leur esprit ne s'occupe qu'à la recherche des choses inutiles ou dangereuses, & ils n'ont point de qualitez qui ne leur soient ou funestres, ou désauantageuses.

Pour accroistre leurs miseres, & adjoûter aux défauts naturels des erreurs volontaires; ils consultent le bruit du peuple, ils reglent leur vie sur ses rapports, ils n'agissent que par son exemple, & ils iugent raisonnable tout ce qui a beaucoup d'approbateurs, & non pas ce qui a plus de verité. Aussi ceux qui ont fait tant d'inuectiues contre le peché de nostre premier Pere, ont dépraué presque tous les hommes, en voulant leur éclaircir la plus difficile Maxime de nostre Religion; & ils leur ont appris sans y penser, à défendre leurs défauts & à excuser leur lâcheté. Car si ce Pere inhumain, disent-ils, nous a donné la mort aussi-tost que la vie, s'il nous a rendus esclaues en perdant l'innocence, si les Passions qui s'éleuent en nostre Ame sont les effects de sa Rebellion, si elles nous sont aussi intimes que nos membres, & si nous ne

pouvons éuiter leurs surprises que par le moyen de la Grace, qui pourra se resoudre à les combattre, puis qu'elles nous sont naturelles, qu'elle procedent du mariage de l'Ame auec le Corps, que nous en portons les principes dans nous mesmes, & que cette Grace à qui ils ont recours, est vne faueur que Dieu n'accorde qu'à ses Fauoris? Pour éuiter donc toutes ces plaintes, il faut dire que la Nature humaine n'est pas si dépraueé comme ils la décriuent, qu'elle conserue encore quelques restes de sa pureté, & que l'homme a encore assez de puissance pour faire la guerre au Vice, suiure la Vertu, & vaincre les Passions.

Parricida cum lege cœperunt, & illis facinus pœna monstrauit: pessimo loco fuit pietas, postquam sæpius culeos vidimus quàm cruces. Senec. de clem. li. 10. cap. 23.

Quand ces grands hommes qui fonderent l'Estat Romain, voulurent instruire le peuple par leurs preceptes ou le reformer par leurs loix, ils le déreglerent plustost qu'il ne l'affermirent; ils luy enseignerent des crimes qu'ils auoient auparauant ignorée, & ils firent des coupables en voulant conseruer des innocens. Les parricides, dit Seneque, commencerent dans Rome par la défense: la peine dont on menaçoit de punir ceux qui en seroient conuaincus, leur inspira la crüauté, les hommes deuinrent barbares quand on leur défendit l'inhumanité; & ils ne craignirent pas de donner la mort à

ceux qui leur auoient donné la vie, apres auoir appris par la loy qu'vn tel crime pouvoit se commettre. Si bien que c'est estre ennemy de la Nature, que de rejetter tous nos maux sur son infirmité, & nier que nous n'employons souvent nos perfections à nous procurer de la misere. Cette Verité paroist euidemment au sujet de ce discours, nous faisons les Passions qui ne sont que les purs ouvrages de l'Opinion & de la Volonté, des productions de la Nature ; nous asseurons qu'elles naissent auec nous, & nous concluons de nostre lâcheté, que le Sage ne peut s'en garantir sans miracle. Enfin nous estimons difficile tout ce que nous n'osons pas entreprendre, & iugeant des forces d'autruy par les nostres, nous pensons impossible tout ce que nous ne pouvons faire.

Aussi ie suis de l'aduis de Seneque, & ie maintiens auec luy, qu'il y a autant de difference entre les Stoïciens & les autres Philosophes, qu'entre les hommes & les femmes ; & comme ces deux Sexes sont necessaire pour composer vne Famille ou vn Estat, les vns sont nez pour commander & les autres pour obeyr. Car quoy qu'on loüe Epicure, que ses partisans le défendent, & qu'ils cherchent dans la Morale de quoy excuser ses opinions, il faut pourtant

Tantum inter Stoïcos, & cæteros sapientiã professos interesse, quantum inter fœminas & mares merito dixerim, cùm vtraque turba ad vitæ societatẽ tantun dẽ conferas ;

sed altera pars ad obsequendum, altera imperio nata sit. Senec. lib. const. cap. 10.

auoüer qu'il n'a encore fait que des Disciples esclaues, & que quand il a voulu former des Philosophes, il fit innocemment des débauchez & des impies. Aristote qui est le pere de l'Academie, n'est pas plus juste qu'Epicure, bien qu'il paroisse plus raisonnable; car il ne fait que des Sages bastards, il tempere leurs mouvemens pour les faire seruir à leur conduitte, & leur donnant des maladies mediocres, il leur apprend qu'ils ne peuvent estre sains qu'ils ne soient infirmes, qu'ils ne peuvent deuenir liberaux sans estre auares, qu'ils faut qu'ils soient ambitieux pour estre vaillants, & que la Vertu leur seroit inutile s'ils n'auoient des Passions qui executassent ce qu'elle a projetté.

Cette opinion paroist si peu genereuse aux Disciples de Zenon, qu'ils ne peuvent s'empécher de la choquer, & Senecque l'a jugée si déraisonnable, qu'il luy est aduis qu'il plaide la Cause de la Vertu toutes les fois qu'il la combat. Où seroit, repart-il, cette Liberté que nous requerons au Sage, s'il ne peut agir que par l'entremise des Passions ? s'il est obligé de recourir à leurs conseils, & s'il faut qu'il emprunte d'elles toutes les regles de sa conduitte ? La Raison perd son empire dés qu'elle a fait alliance auec elles, & leur communication luy est si dangereuse,

qu'elle

qu'elle ne ſçauroit les écouter ſans s'engager inſenſiblement dans leur party. Car quand elle les a vne fois admiſes, elles font ce qu'elles veulent, & non pas ce qu'elle leur permet; elles ſuiuent leurs inclinations, quoy qu'elle s'efforce de les en diuertir, & elles deuiennent à la fin ſi inſolentes ou ſi farouches, qu'elles contraignent leur Souueraine de s'abandonner à leur diſcretion. C'eſt pourquoy il iuge que l'vnique moyen de s'en déliurer, eſt de preuenir leurs ſurpriſes, de les attaquer auant qu'elles nous menacent, & ſuiuant la Maxime des Politiques, empeſcher que celles qui ne ſont encore que des Ennemis étrangers, ne deviennent des Tyrans domeſtiques.

Il ne ſert de rien à ſes aduerſaires de recourir aux foibleſſes de la Nature, pour contrepointer cet aduis, & de dire que la raiſon eſt deuenuë aueugle & impuiſſante, depuis qu'elle s'eſt laiſsée ſéduire aux ſuggeſtions du Serpant. Cette repartie, quoy que veritable, ne prouve rien dans la Morale; & quelques fondemens qu'ils tirent des Theologiens pour l'appuyer, il faut qu'ils confeſſent qu'elle ne défend pas tant le party de la Raiſon que de la Foy. Car ſi on allegue, répond ce ſage Romain, que la Raiſon n'eſt pas aſſez forte, pour empeſcher que les Paſſions ne faſſent

des excurſions dans ſon Eſtat ; comment veulent-ils qu'elle puiſſe les ranger à leur deuotion quand elles y ſeront entrées ? ſi elle ſuccombe ſous leur violence quand elle eſt diſposée de les attendre, comment pourra-elle les regler quand elle ſera deuenuë leur captiue ? & ſi elle ne peut repouſſer des ennemis à ſa porte, comment pourra-elle reprimer leur fureur, quand elle en ſera ſaiſie ? Il faut donc inferer, ou que le Sage peut ſe preualoir de leurs ſurpriſes ; ou qu'il ne peut temperer leurs mouvemens ; qu'il ne peut empécher qu'elles ne s'éleuent, ou qu'il ne peut arreſter leurs deſordres quand elles ſont formées.

La tranquillité eſt vne des qualitez du Sage, on ne ſçauroit la luy oſter qu'il ne change de condition, & il peut ſe vanter d'eſtre heureux auſſi longtemps qu'il la conſerue. Cependant les Paſſions la luy rauiſſent toutes les fois qu'elles l'attaquent, & il ceſſe d'eſtre à luy-meſme quand il a quelque choſe à démeler auec elles. Il eſt leur captif auant qu'il en ſoit vaincu, il gémit en leur faiſant la guerre, & il eſt contrainct de perdre le plus precieux de ſes biens, toutes les fois qu'il prend reſolution de les combattre. Car toutes moderées qu'elles ſont, elles ne laiſſent pas de troubler ſon repos, elles jettent

la diuision entre les parties qui le composent, & elles occupent tellement son esprit, qu'elles ne luy laissent plus qu'vne liberté affoiblie & languissante. Car les Peripaticiens ne sont pas si justes qu'ils veulent retrancher quelques-vns de ses maux pour releuer sa grandeur, ils le rendent sujet à toutes les maladies de l'Ame, ils luy donnent tous les Passions à vaincre ou à dompter : & sans considerer qu'vn mal violent est souvent préferable à vn nombre de mediocres, ils veulent qu'il ait de la Crainte, mais qu'elle soit moderée ; qu'il soit agité d'Ambition, mais qu'elle soit retenuë, qu'il forme des Desirs & des Esperances, mais qu'elles soient limitées ; qu'il soit émeu de Colere, mais qu'elle soit facile à reprimer, & qu'il ait de l'Amour & de l'Audace, mais qu'elles ne passent pas en folie & en fureur. Mais certes, qui ne voit que cette Tyrannie heurte ouvertement sa Liberté, que ces mouuemens pour estre temperez troublent son repos ; & qu'il luy seroit plus aisé de vaincre vn puissant ennemy, que d'en combattre vn nombre de petits tout à la fois ?

La Vertu est si delicate en ce Sujet, qu'elle n'a pû encore souffrir qu'on luy donnast les Passions pour compagnes, comme elle sçait qu'elles sont d'intelligence auec le Vice, elle rejette tous

Quid si sanum voces leuiter febricitantem? non est bona valetudo mediocritas morbi: quomodo oculos major & perfecta suffusio excæcat, sic modica turbat. Senec. Ep. 85.

leurs offices ; elle croit que celuy-là triomphe injustement, qui doit sa victoire à toute autre chose qu'à sa valeur, qu'il est indigne de porter le nom de vainqueur, quand on peut luy reprocher d'auoir mélé dans le combat, la lâcheté auec le courage, & de n'auoir défait ses ennemis, que pour auoir esté vn peu timide & imprudent. Tous leurs efforts luy sont suspects, elle ne veut point de Soldats qui préferent leurs conseils à ses aduis, & elle estimeroit offenser sa propre grandeur, si elle les faisoit seruir à son vsage. En effet quelque artifice qu'vse la Prudence humaine pour les adoucir, elle n'a pas encore trouvé le moyen de les rendre obeïssantes à la Raison, & en quelque estat qu'on les considere, elle n'a point assez d'adresse pour les soûmettre à son empire. Comme on ne trouve point d'animaux qui se laissent conduire à cette Souveraine, & que les apprivoisez écoutent aussi peu ses iugements que les plus sauvages, l'homme n'éprouve point de Passions qui suiuent ses conseils, elles se bandent pour s'opposer à ses aduis, elles conspirent ensemble pour diminüer son authorité ; & par vne Faction aussi injuste qu'insolente, elles luy disputent le commandement qu'elle pretend d'auoir sur elles. Leur nature est semblable à celle des Ti-

gres & des Lyons, qui ne quittent iamais leur humeur farouche, qui sont aussi crüels dans les maisons que dans les forests, & qu'on ne sçauroit iamais si bien appriuoiser, qu'ils ne retournent, sans qu'on y pense, à leur premiere fierté. Enfin les Passions sont des Sujets infideles, & des Ennemis domestiques dont la paix n'est pas moins à craindre, que la guerre & la persecution.

Mais pour reprendre le fil de mon premier discours, si les Passions sont inéuitables, & si toute nostre prudence ne suffit pas pour empécher que la Crainte ne nous surprenne, que la Douleur ne nous attaque, que l'Amour ne broüille nostre iugement, & que la Colere ne preuienne nostre volonté: qui pourra se promettre d'arrester leurs progrés, & obliger celles qui naissent sans nostre congé de prendre telle forme qu'il nous plaira? Il faut choisir l'vne de ces deux extremitez, ou les étouffer dés leur berceau, ou se resoudre à deuenir leurs Esclaues: leur donner combat, auant qu'elles fassent mine de nous le liurer, ou se resoudre à perdre la Liberté; leur oster les moyens damasser des forces, ou prendre resolution d'obeyr à leur violence. Car comme les choses qui les émeuvent sont hors de nous, & que le Bien & le

Mal qu'elles regardent ne sont pas en nostre puissance ; elles suiuent la nature des objets qui les entretiennent, elles croissent selon les causes qui les nourrissent ; & elles deuiennent plus violentes ou plus moderées, selon que les choses qu'elles considerent, leur paroissent plus ou moins plaisantes ou desagreables. Le Desire redouble ses forces quand l'Esperance vient à son secours, & qu'elle le flatte de la possession du Bien qu'il recherche. La Crainte augmente ses apprehensions, quand le Mal qu'elle redoute se fait voir auec des horreurs plus qu'ordinaires, ou que trauaillant à son propre mal-heur elle le dépeint plus épouventable qu'il n'est. Ce que i'ay dit de la Crainte & du Desir se peut appliquer à toutes les Passions, & comme elles s'éleuent sans nostre permission, & que les objets qui les maintiennent ne dépendent pas de nous, il faut dire qu'il n'est pas en nostre pouvoir de les ranger à la raison, de temperer leur fureur, ou d'empécher qu'elles ne passent en excés. C'est vne espece de folie de croire, que nous ayons vn mal en nostre disposition, dont nous ne pouvons supprimer la naissance, & de s'imaginer que celuy-là puisse donner la loy à des ennemis, qu'il n'a pû empescher qu'ils ne prissent les armes, qu'ils ne se missent en campa-

gne; & qu'ils ne formassent vne armé pour le combattre.

Cette pensée pour estre vn peu hardie ne souffre point de replique dans l'opinion mesme d'Aristote, & il faut que ceux qui la veulent eneruer recourent à leurs propres foiblesses pour luy faire perdre quelque chose de sa force. Ils disent qu'il est bien difficile, qu'vn homme puisse acquerir vn empire si absolu sur soy-mesme, qu'il deuienne Maistre de tous ses mouvemens; qu'il voye des visages agreables, & qu'il n'en soit pas touché d'amour, qu'il regarde vn mal qui le ménace, & qu'il n'en apprehende pas la venuë; qu'on luy monstre des thresors, & qu'il n'en conçoive pas de desirs; qu'on luy fasse injure, & qu'il n'entre pas en colere; qu'on détruise ses bastimens, qu'on rauage ses Terres, & qu'on luy enleue la plus belles partie de ses biens, & qu'il ne s'en afflige pas. Les faueurs n'appartiennent qu'aux bien-heureux, il faut estre écarté du commerce des hommes pour les obtenir, & il faut estre éleué parmy les habitans des Cieux, pour considerer les grandeurs du Monde auec indifference, & de remarquer toutes les reuolutions qui s'y font, sans s'émouvoir.

Encore que cette objection fasse le principal fondement de l'opinion con-

traire, elle n'eſt pourtant forte qu'en apparence; elle nous reproche bien ce que nous faiſons, mais elle ne touche rien de ce que nous pouvons faire : elle publie les défauts des fols, & elle cache les perfections des ſages, & ſans examiner la nature de l homme, elle défend ſa lâcheté & ne conſidere pas ſa grandeur. L'homme eſt naturellement ſi genereux, qu'il n'a encore rien attenté qu'il n'ait emporté par ſon induſtrie; & toutes les difficultez que l'Academie a opposé à ſes deſſeins, n'ont ſeruy que pour accroiſtre ſa gloire & faire admirer ſon courage. Les Paſſions les plus farouches ont cedé à ſes efforts, & toute la fureur dont elles eſtoient animées, n'a pû empeſcher qu'il ne les reduiſiſt ſous ſes loix : ſon pouvoir eſt égal à ſa volonté en ce ſujet, il obtient de ſa valeur tout ce qu'il deſire executer, & toutes ſes puiſſances ſont ſi differantes, qu'il en a ſouvent tiré des ſeruices qui ſembloient impoſſibles à la Nature. Quelques-vns s'entretenant dans leur mauvaiſe humeur, ſe ſont empeſchés de rire; & obſtinez dans leur reſolution, n'ont iamais fait voir ſur leur viſage, cette agreable proprieté qui les ſépare des autres creatures. Quelques autres ont appris de la Temperance à reprimer leurs appetits, & ont ſi bien forcé leur

Non quia difficilia ſunt, non audemus; ſed quia non audemus, difficilia ſunt. Senec. Ep. 104.

Digitized by Google

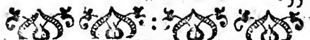
naturel qu'ils n'ont iamais goûté de vin. Il y en a eu qui se sont défendus contre l'Amour, qui se sont mocqués de tous ces visages que le Monde adore : & qui ont tellement combattu contre eux-mémes, qu'ils sont deuenus les Maistres d'vne Passion qui a tous les hommes pour Esclaues. On en a veu d'autres, qui ont gaigné ce pouvoir sur eux-mémes, que de ne iamais dormir, & qui se sont tellement accoustumés à veiller, qu'on ne les vit iamais fermer les yeux. Enfin l'homme est absolu en son estat, il n'a encore rien entrepris qu'il n'ait conduit à sa fin, les difficultez ont fait éclater son pouvoir : & on n'a encore rien veu de si fâcheux, qu'il n'ait surmonté, quand il a voulu joindre l'opiniastreté à son courage.

Les trauaux qu'il doit donc apporter pour acquerir cette indolence, ne doivent pas le détourner d'vn si glorieux dessein ; & sans chercher beaucoup de raisons qui puissent l'y pousser, il suffit qu'il fasse reflexion sur sa vie, pour apprendre qu'il luy est aussi aisé de les vaincre, que de les moderer. La plus-part de ses actions sont des veritables supplices, tout ce qu'il fait est mélé d'inquietude, & ie ne sçay s'il ne luy seroit pas plus facile de viure sans Passions, que de faire ce qu'il fait tous les iours. Car qui-a-il de plus agreable

qu'vn honneste loisir, & qui-a-il de plus laborieux que la Colere? qui-a-il de plus tranquille que la Clemence, & que voit-on de plus embarassant que la Crüauté? la Pudicité est contente, mais l'Amour est insatiable; la Modestie ayme le repos, mais le Desir se plaist dans l'inquietude; l'Humanité est oysiue, mais la Hardiesse est tousiours agissante Enfin on peut traitter auec la Vertu auec satisfaction, mais on ne peut communiquer auec les Passions sans hazarder sa conscience, son repos, ou sa liberté,

De tous ces discours il n'est pas bien difficile de conclure, que le Sage peut estre sans Passions, puis qu'elles ne luy sont pas naturelles, que les Sens & l'Opinion en sont les sources, que leurs seruices luy sont funestes, & qu'il ne sçauroit les employer en ses besoins, sans offenser sa Liberté ou son Courage.





SECONDE PARTIE.

DES PASSIONS EN PARTICVLIER.

PREMIER TRAITTE'.

De la Ioye.

DISCOVRS I.

De la nature de la Ioye.



LA volupté a fait vne si puissante impression sur les esprits des hommes, qu'il s'en trouve peu qui ne parlent en sa faueur; les Philosophes qui la condamnent dans leurs Escrits, la recherchent dans leurs Cabinets, & ils font l'amour en cachette à celle qu'ils persecutent en public. Les plus seueres d'entr'eux luy font la cour, ils n'ont point de peine de se laisser surmonter à vne Ennemie qui ne les entretient que de délices : & ils confessent, qu'ils n'ont point assez de force pour resister aux attraits d'vne Maistresse, qui a tant de grands Autheurs

qui publient ses perfections, & qui fournissent tant de belles raisons pour authoriser sa poursuitte. Epicure, qu'on peut appeller le Panegyriste de la Volupté, l'a renduë si belle en tous ses Livres, que les hommes n'ont pas craint de se déclarer ses Amans apres auoir esté informez de ses aduantages, & ils ont crû qu'ils pouvoient legitimément consacrer leurs affections à celle qui auoit toutes les Vertus pour Suiuantes & toutes les Passions pour Esclaues. Si nous croyons au plus éloquent des Orateurs, iamais ce Philosophe ne fit rien voir de si pompeux en toutes ses œuvres : & il témoigna bien d'estre épris de son amour, qu'il se laissa emporter à des extrauagances si ridicules, & si desauantageuses à son honneur. Car comme il l'a fait Souveraine des Vertus, il l'éleue sur vn throsne qu'à peine accorderoit-il à ses Dieux; il place toutes ces nobles habitudes à ses pieds, il leur commande d'obseruer tous ses mouvemens, il leur défend de ne rien entreprendre sans son ordre, & il croit assez les honorer quand il leur donne charge de la seruir en ses besoins.

Virtus voluptatis ancilla, & locum famulæ obtinet. Athen. lib. 12. de fin.

Il veut que la Prudence veille pour sa conseruation, qu'elle preuienne les maux qui peuvent alterer son repos, & qu'elle employe toute son addresse

pour asseurer son empire. Il veut que la Iustice soit liberale en sa faueur, qu'elle partage les fortunes auec discretion, qu'elle ne souffre pas qu'on l'outrage; & que faisant du bien à vn chacun, elle luy gaigne tous les hommes pour amis. Que la Force défende le Corps contre la douleur, qu'elle ne souffre pas que cette chere partie où elle fait sa plus ordinaire residence, soit attaquée de maladie, & que si elle ne peut pas tout à fait l'empescher, qu'elle tâche aumoins d'en moderer les rigueurs par le souvenir de ses plaisirs passez. Que la Temperance regle ses inclinations, qu'elle luy précriue le temps, la quantité, & la qualité de son boire & de son manger, & qu'elle l'accoustume si bien à la sobrieté, qu'il abhorre les débauches, & qu'il n'ayme que les faciles à acquerir. Mais sur tout il faut qu'elle prenne garde, de si bien temperer les qualitez des Elemens qui le composent, que l'vn n'entreprenne pas sur l'autre, que la Douleur ou la Colere ne déregle pas sa constitution, & que sa Santé, en quoy ils établissent sa plus grande felicité, ne soit aucunement interrompuë de Maladies.

L'establissement d'vn Empire si peu raisonnable, a mis tous les Philosophes en alarme; ceux qui auoient donné quelque rang à la Volupté dans leurs

Escoles, ne la peurent souffrir dans vne vsurpation si injuste, & iugeant que c'estoit le dernier effort d'vn homme effronté que de soûmettre la Vertu à son ennemy, ils se banderent tous contre son Autheur : & bien qu'ils n'eussent que la langue ou la plume pour l'attaquer, ils le chargerent de tant de reproches, que ses Disciples sont encore aujourd'huy dans le desespoir de le pouvoir iustifier.

Il est vray qu'Aristote excuse son dessein, quand il méle le Plaisir auec les actions de l'homme, qu'il fait la Ioye le terme de tous ses mouvemens, & qu'il asseure que la Volupté n'est pas moins vtile à son Corps que necessaire à son Esprit. Que c'est la Ioye qui addoucit ses trauaux, qui releue ses forces abbatuës, qui le console dans sa misere, & qui luy accorde tous les Biens que les autres Passions luy promettent, Que la Nature a besoin de rafraîchissement, qu'elle se lasse dans ses continüelles operations, & qu'il faut la soûlager par des diuertissements pour en tirer de nouveaux seruices. Il adjouste que la possession d'vn Bien nous est ennuieuse, si elle n'est accompagnée de Plaisir, & que c'est abuser de nos Puissances & de nos Sens, que de ne pas se seruir des aydes que la Nature nous a données pour acheuer nos ou-

vrages ; Enfin que la Ioye nous est naturelle, qu'elle est nourrie auec nous dés le berceau, que toute nostre vie en est imbuë, & que c'est estre crüel contre soy-méme que de s'en seruir contre les intentions de cette Mere commune.

Ie sçay bien qu'on ne peut condamner cette Doctrine sans passer pour stupide ou sauvage dans l'opinion des Peripaticiens ; & que c'est vne espece de temerité, de vouloir détruire vne Passion qui a tous les Poëtes pour Amans, tous les Orateurs pour Panegyristes, & presque tous les Philosophes pour Aduocats. Cependant il faut dire dans les principes de Seneque, qu'elle est inutile à la Vertu : que celle-cy est trop genereuse pour chercher de la satisfaction hors d'elle-méme, qu'elle est contente de son propre merite, & qu'elle tient méme à vn des-honneur de regarder la Volupté comme sa fin, & de l'employer comme vn moyen pour y paruenir. Aussi ceux qui se picquent d'estre ses Amans, ne luy demandent pas d'autre recompense que sa possession, ils s'estiment assez heureux quand ils peuvent l'acquerir, & bien que la Mort ou l'Enuie soyent souvent le prix de leur fidelité, ils ne peuvent se resoudre à l'abandonner. Mais aussi leur motif est bien different de celuy des

autres hommes : car outre que ceux-cy n'entreprennent rien qu'ils n'y soient poussez par leurs interests, qu'ils établissent le Plaisir en la recompense de leurs trauaux, & qu'ils n'ayment la Vertu, que parce qu'ils esperent de rencontrer la Volupté à sa suitte, ils s'attachent à des Biens qui n'ont rien plus que l'apparence, & abusez par l'opinion ils cherchent leur contentement parmy des sujets qui causent leur douleur. Les vns s'imaginent que les Richesses peuvent faire leur bon-heur, & appuyez sur l'estime qu'en font la pluspart des hommes, ils se promettent du plaisir de leur ioüissance. Les autres se plaisent dans les Honneurs, & se persuadant que les loüanges sont souvent le fruict de la Vertu, ils mettent leur felicité dans la gloire. On en voit de si sensuels ou de si délicats, qui n'ont de l'amour que pour les choses infâmes, ou superfluës ; les festins qui ont esté inventez pour les recréer, les occupent ; la conuersation des femmes perdües fait leurs délices, & ils seroient condamnez à viure miserables, si on les priuoit de la ioüissance des objets, qui flattent leur goust ou leur concupiscence. Quelques autres plus genereux aspirent aux grandeurs, ils tirent vanité d'auoir beaucoup de Sujets, & comme si leur bon-heur s'accroissoit

par le nombre de leurs Esclaues, ils ne s'entretiennent que du saccagement des Villes, de la ruïne des Prouinces, & de la conqueste des Royaumes. Quelques autres font vne vaine contestation de leur sçience, ils employent la plus belle partie de leur vie à considerer les merueilles de la Nature, ils croyent qu'il n'y a rien de plus noble que la connoissance de tous les estres, & bien qu'ils sçachent que leur sçience ne les puisse rendre plus heureux, ils ne laissent pas d'y loger tout leur bonheur.

Mais tous ces plaisirs s'accordent si peu auec l'innocence & le repos, qu'on ne sçauroit s'y engager sans perdre l'vn & hazarder l'autre, leur briefueté est vne marque éuidente de leur tromperie, & Seneque a dit auec beaucoup de raison, que comme la débauche charmoit la misere des yvrognes, par vne agreable folie qui duroit quelque temps, ces objets ne leur donnoient du diuertissement que pour leur faire mieux sentir la douleur, quand ils se font connoistre auec la vanité qui accompagne leur possession. Pour iuger de la felicité de l'homme, il faut sçavoir s'il est égal en toutes ses actions, si la ioye est aussi constante que la Vertu qui l'a fait naistre, s'il ne change point de desseins selon les objets qui

se presentent, & s'il garde les mémes mesures dans la prosperité que dans le mal-heur. La condition du Sage doit ressembler à celle des Astres, que Dieu a collé sur le firmament, il doit considerer les reuolutions qui se font sous la Lune sans alteration, & le mal qui l'attaque ne luy doit non plus causer d'inquietude, que les faueurs de la fortune accroistre la serenité de son esprit.

On ne doit donc pas trouver estrange, si les Stoïques font vne guerre si crüelle au Plaisir, puis qu'ils n'en trouvent point de raisonnables, s'ils en condamnent l'vsage puis qu'il passe tousiours en excez, & s'ils le bannissent de leur Sage, puis qu'il commence la plupart du temps par des causes aussi injustes qu'imaginaires. Car à parler proprement, l'opinion en est la source; cette volage qui séduit nostre esprit, corrompt nostre volonté, & nous déguisant la nature des objets qui nous diuertissent, elle nous engage en des plaisirs trompeurs ou criminels. C'est pourquoy Zenon a crû qu'il n'offençoit pas la verité en définissant la ioye, vn mouvement de l'Ame contre la Nature causé par l'opinion d'vne chose agreable, qui semble nous contenter. Car quelques Biens que recherche Aristote pour émouvoir ou entretenir nos plaisirs, il faut dire qu'ils

doiuent leur naissance à l'opinion, que les objets en sont les occasions : celle-là en est le principe, & iamais nous ne tirerions de contentement de leur vsage, si nous n'estions séduits par les rapports qu'elle nous en fait. De-là vient qu'vn malade prend plaisir en des choses qui luy sont contraires, qu'vn homme vicieux se réjoüit dans la débauche, qu'vn Amant tire vanité de sa seruitude, que les Princes font gloire des honneurs qu'on leur défere, & que les curieux font des idoles des fleurs, des peintures, & des statuës.

Aussi voit-on que quand l'Esprit les a vne fois desabusé, & que la Verité a succedé à l'apparence, & que la Raison leur a fait voir que tous ces plaisirs ne sont que des effets de l'opinon & de l'occupation des personnes oysiues ou malades, qu'ils changent bien-tost de resolution, que ce qui flattoit leurs sens leur desagrée, & que les grandeurs qui bornoient leurs pretensions, n'ont plus de charmes pour les arrester ; qu'ils cessent d'admirer celles de qui la beauté leur est dangereuse, & qu'ils deuiennent enfin les persecuteurs de celles de qui ils estoient les adorateurs. Saint Augustin s'estonne dans les Liures de ses Confessions, que Dieu soit content de son propre bon-heur, que sa volonté soit immüable, & qu'vne méme essen-

ce cause tousiours sa felicité. Que les Anges soient eternels en leurs affections, que leur amour soit aussi constant que leur connoissance, qu'ils s'attachent inséparablement aux sujets de leur gloire, & qu'il n'y ait que l'homme qui se déplaise dans le changement, qui se lasse de la ioüissance des biens qu'il a recherchez, & qu'il ayment tellement la nouveauté, qu'il conuertisse souvent ses plus grands plaisirs en tourmens. Quelques Philosophes ont crû d'auoir satisfait à ce doute, en disant que l'homme tiroit son inconstance des Cieux, & qu'estant sorty d'vn Corps mixte, qui est dans vn perpetuel mouvement, il deuoit participer à ses qualitez. Quelques autres ont rejetté ce défaut sur sa nature; ils ont dit que sa condition estoit incompatible auec le repos, qu'il n'auoit rien de plus agreable que la varieté; & comme on ne le trouvoit presque iamais en vn mesme estat, on ne deuoit pas s'étonner, s'il changeoit si souvent de sentimens. Mais quelques raisons qu'ils apportent, il faut dire auec Seneque, que l'opinion est l'vnique source de ce changement, que c'est elle qui luy inspire des nouveaux desseins qui porte l'Esprit dans l'erreur, qui luy fait approuver ce qu'il a condamné; & qui luy persuade que sans offenser son iu-

gement, il peut préferer vn Bien excellent à vn mediocre.

DISCOVRS II.

Que l'amour de la Beauté est ennemy de la Raison, & qu'il n'est pas tant vn effet de la Nature que de l'Opinion.

TAisez-vous Poëtes impudiques, ne prophanez plus vos Autels de vos fausses Diuinitez, ce Dieu que vous adorez n'est que l'ouvrage de vostre fantaisie, & ce Monarque que vous rendez si puissant dans l'Vniuers, n'est qu'vne chymere que vous auez formée pour nous apprendre le Vice, ou pour authoriser vos débauches. Cessez d'abaisser vostre courage pour éleuer le pouvoir d'vn Tyran imaginaire, quittez plustost tous vos nombres & vos cadences, si vous ne pouvez composer des vers que pour nous séduire, & apprenez enfin de la Raison, que l'Amour dont vous honorez tant les Victoires, n'est que la Maladie des fols, & la Passion des indiscrets. Il ne vous sert plus de rien de luy bastir des Temples, de faire tous les Roys ses Esclaues, d'assujettir tous vos Dieux à son Empire, & de luy faire porter tous les noms que l'ex-

Quid aliud est vitia incendere, quam authores illis

inscribere, & dare morbo, exemplo diuinitatis excusatam licentiam? Senec. de breuit. vit. cap. 16.

trauagance des anciens a inuentez pour distinguer les Deitez immortelles, qu'ils reueroient. Tous ces agreables mensonges sont maintenant hors de credit, il n'appartient plus aux impies à parler de vostre langage, & il faut auoir perdu la conscience & la Raison, pour deuenir vostre Disciple & vostre Défenseur. En effet qu'y a-t'il de plus ridicule, que de voir vn petit réueur faire le Ciel partisan de ses débauches, excuser ses crimes par l'exemple de ses Dieux, prendre leurs incestes pour cautionner ses adulteres, & establissant l'Amour Maistre de son Iupiter, nous persuader qu'il le metamorphose en Cygne pour tromper Caliste, qu'il le change en Taureau pour rauir Clytemnestre, & qu'il luy fait porter le visage d'vn Satyre pour le faire mieux ioüer le bouffon? On peut dire que la malice est venuë à son comble, quand les choses infâmes ne nous diuertissent pas seulement, mais qu'elles nous plaisent, que les Vices deuiennent nos mœurs, & que nous irritons nos maux par les remedes qui deuroient les guerir.

L'Amour n'est pas vne Passion si agreable pour obliger les hommes à luy dresser des Autels, & ceux-là ont bien témoigné de n'auoir connu que la moindre partie de sa nature, quand ils en ont fait la gloire & les délices des

Amoureux. Car encore que les autres mouvemens de l'Ame soient fâcheux, que leur violence combatte la Raison, & que leur humeur ne soit pas moins contraire à la Iustice qu'à la Temperance, cependant ils ont cét auantage sur celuy-cy, qu'ils nous donnent quelquefois du relâche, & qu'apres nous auoir fait sentir leur fureur, ils nous laissent dans vn estat où nous goustons quelque espece de repos. Le desir ne nous tourmente pas tousiours, & il s'endort aussi-tost que l'Esperance fait mine de l'abandonner : la Tristesse ne nous jette pas dans le Desespoir, & pour peu d'assistance qu'on luy donne, il est aisé de la releuer de son abbaissement. La Colere toute farouche qu'elle est, n'est pas tousiours occupée dans la vangeance, elle se repose apres nous auoir troublé, & il suffit de la laisser mordre son frein pour la guerir. Mais l'Amour ne nous donne iamais de treve, il persecute ses Esclaues en tout temps, ses faueurs leur sont aussi fatales que ses disgraces ; & il n'est pas bien facile de iuger, s'il leur est plus dangereux, lors qu'il les méprise, que quand il les caresse. Ces Beautez pour qui les hommes languissent, causent tous leurs desordres ; ils augmentent leurs desirs si elles flattent leur esperance, & ils tombent dans l'insolence &

l'extrauagance, si elles ne correspondent pas à leurs humeurs. La liberté que leur donne ce glorieux Sexe de l'approcher, leur est aussi funeste que leur défense, ils combattent contre celle-cy & demeurent vaincus par celle-là; & leur condition est si miserable, qu'ils ne peuvent les pratiquer sans deuenir leurs Esclaues, n'y souffrir de la difficulté pour acquerir leurs bonnes graces, sans deuenir leurs Martyrs.

A quel plus rigoureux supplice sçauroit-on condamner vn ennemy, que de l'obliger d'aymer vne Creature, qui se mocque, ou qui triomphe de sa liberté? Que sçauroit-on inuenter de plus crüel, que de faire que la Maistresse qu'il idolatre, continuë sa rigueur, ou qu'elle perseuere à luy vouloir du bien? l'vn & l'âutre luy est aussi desauantageux que deshonorable; & s'il est injuste quand il donne son Amour à vne personne qui dédaigne sa recherche, il est lâche quand il se soûmet à ce qui deuroit luy obeyr. Aussi ceux qui discourent plus solidement de l'essence de l'Amour, ont peine de croire qu'il est naturel à l'homme, ils assurent qu'il y a vn autre principe en luy que la Medecine n'a pas encore découvert, & qu'vne Passion qui renuerse l'ordre de la Nature n'en peut estre la production. Car si

l'Amour

l'Amour, disent-ils, est né auec nous, il faut qu'il soit commun à tous les hommes, que les objets qui emeuvent les vns, fassent impression sur les esprits des autres, que la honte ou l'infamie qui l'accompagne ne les détourne pas, & que par vne suitte necessaire, vne femme ait tous les hommes pour Amans, ou qu'vn homme ait toutes les femmes pour Maistresses. Or puisque les inclinations des hommes sont differentes, qu'vn méme objet donne de l'Amour & de la Haïne à diuerses personnes, & que les vns voyent auec indifference, ce que les autres ne considerent qu'auec admiration, ils inferent que l'Amour n'est pas naturel, que l'Opininon produit cette diuersité de volontez, & qui leur representant les choses autrement qu'elles ne sont; leur fait conceuoir de l'affection pour des sujets qui ne la meritent pas. Les visages à qui le Ciel a esté si chiche de ses faueurs, ne sont pas tout à fait libres de soubçon : on voit des hommes qui ayment des magottes sous les habits de femme, l'impudicité est quelques-fois aussi laide qu'honteuse, & il n'est pas plus commun aux difformes d'aymer, qu'il est ordinaire aux belles d'estre aymées.

Si naturalis amor esset, & amarent omnes, & semper amarent, & idem amarent; neque aliũ pudor, aliũ cogitatio, alium satietas deterreret. Petr. 69.

Toutes les parties du Corps s'allient quand elles agissent en faueur de la Na-

ture, les sens qui sont incapables de conduitte, forcent leurs mouvemens pour la secourir ou l'éclairer, & les facultez de l'Ame luy sont si acquises, qu'elles quittent souvent leurs differens pour executer ses desseins. Mais l'Amour méprise tous ses preceptes, il affoiblit sa vigueur, il corrompt ses inclinations, il combat contre ses ordres, & par vne fureur aussi aueugle qu'elle est injuste, il répand la confusion dans tout son empire. Iamais l'homme n'est moins raisonnable que lors qu'il est épris de cette passion, & il ne paroist iamais plus indiscret que quand il écoute ses aduis, ou qu'il suit ses mouvemens. Ses plus hautes habitudes se dissipent à la veuë de ce Tyran, son courage s'abbaisse; ses conseils deuiennent irresolus, sa force se change en temerité: & n'ayant des pensées que pour le sujet qu'il passionne, il est aussi inutile à ses Amis qu'insupportable à soy-mesme.

Amare simul & sapere ipsi Ioui non datur.

Les Poëtes ont eu quelques raisons de s'imaginer que leur Iupiter cessoit d'estre heureux quand il descendoit du Ciel pour traitter auec les Femmes, que la conuersation de creatures si viles alteroit sa condition, que l'empire & l'Amour ne s'accordoient pas en sa Personne, & qu'il falloit qu'il cessast d'estre Dieu toutes les fois qu'il s'af-

ſujettiſſoit à ſes eſclaues. Bien que ces ſages reſueurs ſçeuſſent bien que leur Dieu fût immüable, & qu'ils euſſent eu plus de deſſein de faire connoiſtre la force de l'Amour, que d'en faire le ſouverain de celuy qu'ils reueroient: neantmoins on peut dire que cette fable eſt vne Verité ſur la terre, & que la Paſſion qu'ils feignoient donner la loy aux Dieux, gourmande les hommes, & leur donne des inclinations contraires à celles de leur naturel. Il eſt ſi puiſſant ſur leurs Eſprits qu'il change tous leurs mouvemens, il rend les timides Audacieux, il inſpire la liberalité aux Auares, il engage les plus genereux dans des ſeruices infâmes ou ridicules, il abbaiſſe les orgueilleux, il fait porter la marotte aux ſages, & par vne nouvelle metamorphoſe il fait des ignorans des Poëtes & des Orateurs.

Mais auſſi comme ces déguiſemens ſont forcez, & qu'on doit pluſtoſt les attribüer à la violence de l'imagination qu'à la puiſſance de la choſe aymée ils retournent aiſément à leurs premieres inclinations, ils renoncent à leurs Amours pour pourſuiure ce qui eſt plus conforme à leurs humeurs, & ils deviennent à la fin les perſecuteurs de celles, dont ils eſtoient les idolâtres. Car dés que la Raiſon commence de reprendre ſes lumieres, que le iuge-

ment doutte de ses premiers arrests, & que la Volonté reconnoist ses erreurs, il apprend sans beaucoup de discours que l'amour est imperieux, qu'on ne peut luy obeïr sans risquer sa liberté, qu'on est esclaue dés qu'on est sujet à ses loix, & que les Roys doiuent se resoudre à perdre le gouvernement de leurs estats dés qu'ils sont deuenus Amoureux.

Que Platon louë l'Amour tant qu'il voudra, qu'il en fasse le Maistre des sciences & des arts, & qu'il luy donne s'il luy plaist cette gloire d'auoir soûmis toute la terre à son empire, il sera à la fin obligé de confesser qu'elle est la plus lâche, la plus aueugle de nos Passions, & qu'il faut auoir perdu le sens & la Raison pour deuenir son advocat. Car que peut-on voir de plus indigne d'vn homme, que le soûmettre à vne femme, luy faire quitter son iugement pour suiure sa fantaisie, & passer tellement en sa puissance qu'il n'ait plus de desirs que les siens, plus de resolutions que celles qui sortent de sa bouche, ny plus de commandemens qu'ils ne soient confirmez pas ses ordres. Quelquefois, comme si la beauté qu'il adore fust vne Diuinité, il paslit en voulant l'approcher, il tremble toutes les fois qu'il la voit, il begaye quand il veut luy parler, & son ame distraite

par l'excés de la Passion ne sçauroit former que des parolles imparfaites & precipitées. Il faut bien dire que l'Amour est ennemy de la Nature, puis qu'il en viole toutes les loix, qu'il altere la constitution du plus noble de ses ouvrages, & qu'il le laisse dans vn Estat, où n'estant plus Maistre de luy méme, il ne peut rien entreprendre qu'il ne soit ou ridicule ou dereglé.

Pour euiter donc tous ces desordres, & nous garantir de la Tyrannie d'vne passion si maligne, il faut preuenir de bonne-heure ses surprises par la Raison, & considerer auant que de nous y engager, que l'objet à qui elle nous porte n'est pas en nostre puissance, que c'est vn bien qui ne sçauroit contribuer à nostre felicité, & que les plus grandes beautez sont des presens que le Ciel n'a estably sur les visages des femmes que pour punir la folie des indiscrets & des curieux. Que cette agreable proportion des parties est vn aduantage aussi perissable que dangereux, que c'est vne fleur qui se passe en peu de iours, & vne faueur de la nature à qui tous les accidens de la vie peuvent faire outrage. Enfin que la beauté n'est qu'vn Soleil qui emprunte toute sa Vertu de nostre opinion, & qui n'auroit point d'éclat si elle n'en tiroit de nostre aueuglement. En effet si l'Amour n'a-

uoit trouvé le moyen de rendre les hommes aueugles, il y a long-temps qu'il seroit demeuré sans sujet, on ne verroit plus de Soldats enrollez en sa Compagnie, ceux qui combattent sous ses enseignes deuiendroient ses plus crüels aduersaires, & ils refuseroient de donner leurs affections à vne Maistresse qui n'a rien d'agreable que ce qu'elle emprunte de la folle estime des hommes. Mais il sçait si bien déguiser leurs défauts, qu'il ne voit rien en elle qu'il n'en augmente le prix, il fait passer ses tâches pour autant de perfections, & bien qu'elle n'ait bien souvent que des charmes communs, il ne laisse pas de luy donner des loüanges excessiues. Il rauit la blancheur des lys pour en couvrir son visage, il oste la poupre aux roses pour en parer ses ioües, il ternit le brillant des astres pour rehausser l'éclat de ses yeux, & à l'entendre parler la Nature n'a rien produit de merueilleux dans l'Vniuers qu'elle n'ait amasse en sa personne. Il ressemble aux idoles qui ont des yeux & qui ne voyent pas, il apperçoit des notables défauts, & ne les remarque pas, & bien qu'il ait ses regards continüellement attachés sur son visage, il ne sçauroit discerner ses tâches de ses perfections.

La condition de l'homme seroit bien

déplorable si cette Passion estoit sans remede, & si le principe d'où elle naist estoit aussi necessaire qu'il est commun: Mais comme elle tire son origine de l'opinion, elle ne subsiste qu'aussi long-temps qu'elle en est soustenuë, la méme cause qui l'entretient la fait mourir, & les Amans trouvent la plus-part du temps la guerison de leur mal dans la cause qui la produit. Les vns ont triomphé de leurs Amours en voyant leurs Maistresses au sortir du lict, celles qu'ils auoient regardé comme des déesses durant le iour, leur parurent comme des monstres à leur leuer, ils ne puerent plus considerer leurs visages sans en conceuoir du mépris, & ils apprirent sans consulter les Philosophes, que les Femmes doiuent leur gloire à leurs ornemens, & la plus grande partie de leur beauté à l'opinion de leurs esclaues. Les autres ont preuenu l'amour de ce sexe par celuy des sciences, ils ont retiré leurs sens de la volupté pour les employer à la contemplation de la Nature, & charmez par les attraits de la Verité, ils ont préferé sa recherche à la ioüissance des plus fameuses beautez de la Terre. Les autres ont trahy leurs Amours en pensant à la briefueté du plaisir, & ils en sont devenus ennemis par le souuenir des douleurs qu'ils leur causoient : Ils n'ont pû

Plato amore contemplationis abstinus ab omni delectatione venerea. Thom. 2. 2. qu. 152. art. 2. ad 3.

se resoudre à cherir dauantage des Maistresses, qui ne leur laissoient apres leur conuersation que la honte & le repentir, & qui apres les auoir diuertis quelque temps les plongeoient dans vn Estat également honteux & miserable. L'Ambition a gueri Alexandre le Grand de cette maladie, le Desir de la gloire luy a acquis le titre de continent, aussi bien que sa valeur celuy de conquerant de l'Vniuers, & on ne peut pas bien resoudre dans les sentimens de Sainct Augustin, s'il fut plus orgueilleux quand il combatit contre soy-mesme, que quand il fit la guerre à ses ennemis.

Mais personne ne voit que la Raison ne soit plus puissante que toutes ces differentes façons de guerir, qu'elle est plus absoluë dans l'homme que l'Ambition, que son pouvoir surpasser celuy de la curiosité, & que celle qui regle toutes ses actions deuient plus aisément le souverain de l'Amour que l'opinion & l'Auarice. Car comme l'homme est libre en sa volonté, il peut cesser d'aymer quand il luy plaist, il peut recouvrir sa liberté toutes les fois qu'il l'a perduë, & tout ainsi qu'il suffit qu'il vueille vn objet pour l'aymer, il suffit qu'il ne vueille plus pour en perdre le desir.

DISCOVRS III.

Que la Science est fâcheuse, & que les plaisirs des Sçauans sont meslez de douleur, de danger & de vanité.

LA Philosophie ne reconnoist rien dans la nature de plus glorieux qu'elle-méme; toutes ses parties s'interessent dans sa grandeur, & bien qu'elle ne souffre pas que ses Amans tirent vanité de leur recherche, elle ose bien se donner des Loüanges sans craindre d'offenser la ciuilité qu'elle leur enseigne. Les voluptez qu'elle promet à ceux qui la courtisent, luy semblent trop innocentes pour ne pas attirer leurs affections, & elle iuge qu'il faut qu'vn homme soit sans cœur ou sans raison pour luy refuser son Amour, apres auoir reconnu son merite. Elle est si noble en ses poursuittes, qu'elle ne s'arreste qu'en la contemplation du souuerain bien, & elle est si agreable en ses entretiens qu'on ne sçauroit la pratiquer sans en receuoir de la satisfaction. Car outre qu'elle accompagne la Vertu, qu'elle nous découvre les secrets de la Nature, qu'elle nous éle-

ve dans le Ciel pour nous informer de ses merueilles, & qu'elle anticipe nostre bon-heur la connoissance qu'elle nous donne de nostre future felicité; elle remplit l'Ame de plaisir, elle vnit nostre esprit à l'objet qu'il cherche, & luy découvrant la Verité auec tous ses charmes, il semble qu'elle la transporte des tenebres à la lumiere, & de la prison à la Liberté. Le contentement que l'homme reçoit de la possession des autres choses est tousiours imparfait, la fragilité de leur nature le menace de le quitter, les crimes qui la suiuent ordinairement luy font apprehender leur ioüissance, & les difficultez qu'il trouve à les conseruer, ne luy laissent qu'vne volupté mélée de Crainte & de Douleur. Mais la Science est vn aduantage au dessus de la fortune, les Tyrans qui luy rauissent ses richesses ne sçauroient la luy enleuer, elle demeure apres la perte de ses biens & de son honneur, & vn Philosophe peut se vanter d'étre heureux aussi long-temps qu'il la conserue.

Son vtilité ne cede en rien aux plaisirs qu'elle promet, & si elle a des appas pour se faire aymer, elle a des biens pour satisfaire aux esperances de ceux qui la recherchent. Le prince des Orateurs ne se trompe pas quand il la fait la nourrice des jeunes hommes, l'ap-

puy des vieillards, le secours des affligez, & la protectrice des Vertueux. Il asseure que la Religion seroit douteuse, si elle n'estoit éclaircie par la science, & qu'il faut de necessité que l'Esprit se détache des sens par la connoissance pour en conçeuoir les Mysteres. Qu'il n'y a rien de plus dangereux dans vn Estat, qu'vn ignorant qui se méle d'expliquer vne Doctrine qui est au dessus de sa portée, & qu'vn Royaume est proche de sa ruïne, quand les Philosophes cessent d'y commander & le Peuple de leur obeyr.

Mais quoy que les Anciens fassent vne si haute estime de la sçiēce, & que l'honneur qu'elle leur a acquis les ait obligés de luy donner des titres si glorieux, les Theologiens en font le plus grand de leurs tourmens, & les plus ingenieux d'entr'eux ont confessé que ses douleurs surpassoient ses plaisirs, & que les trauaux qu'il falloit souffrir pour l'acquerir, excedoit de beaucoup les diuertissemens qu'elle leur procuroit. Sa plus grande occupation est de nous entretenir des choses aussi vaines qu'inutiles, tous ses enseignemens ne sont presque que des belles parolles que la subtilité a inuenté pour nous amuser, & on ne fait pas, sans doute, grand tort à vn homme, quand on refuse de luy apprendre ce qu'il peut ignorer

auec aduantage & qu'il ne peut ſçauoir sans danger.

La Verité eſt ſi facile qu'elle ſe laiſſe toucher de tous ceux qui la courtiſent, il ſuffit qu'on ne la dédaigne pas pour l'approcher, & comme le Soleil éclaire, tous les hommes ne fuient pas ſa lumiere, elle ſe communique à tous ceux qui le recherchent. Il n'y a que celle que la ſçience a enueloppé qu'on ne peut découvrir, les chemins qu'elle a fraye pour l'aborder l'ont renduë inacceſſible, ce qui deuroit nous y conduire nous en écarter, & l'homme peut s'aſſeurer de la méconnoiſtre toutes les fois qu'il employe la ſçience pour la trouver. La nature a mis aupres de nous ce qui peut nous rendre meilleurs, elle a attaché noſtre Bon-heur à noſtre volonté ; comme elle condamne toutes ces habitudes qui ne nous empliſſent la teſte que de fumée, elle n'approuve point de ſçience qui ne nous enſeigne la Vertu, elle rejette toutes ces hautes connoiſſances dont les ſçauans font vanité, elle les eſtime des inuentions de l'oyſiueté, & des diuertiſſemens qui apres auoir arreſté quelque temps noſtre eſprit le laiſſent dans le deſeſpoir de pouvoir la trouver.

Ces Arts qu'on appelle Liberaux ne ſont que les entretiens des enfans, il faut étre grimaud pour les apprendre, &

vn homme ne peut s'y arrester plus long-temps qu'il est incapable des sçiences plus éleuées : s'ils commencent ses estudes, ils ne l'acheuent pas, s'ils sont nostre apprentissage, ils ne doiuent pas estre nostre occupation, & s'ils contribüent à nous rendre sçauans, ils ne contribüent pas à nous rendre vertueux. Aussi Seneque ne reconnoist qu'vne sçience qui nous enseigne la sagesse, qui nous aprend l'honnesteté auec l'art de bien dire, & qui nous mettant dans vn estat de liberté nous inspire ensemble la prudence des Politiques, la valeur des Conquerans & la constance des Philosophes. Mais elle est si glorieuse, qu'elle ne peut receuoir de riualle, elle ne souffre pas qu'on luy donne des alliées qui luy soient inferieures, & elle penseroit trahir sa propre grandeur si elle les admettoit en sa compagnie. Comme les desseins des Roys ne releuent pas des opinions de leur peuple, & que les Conquerans bannissent de leurs conseils les aduis qui ne conduissent pas à la fin qu'ils se sont proposée; la Vertu rejette tout ce qui ne fait pas à son propos, elle ne retient que ce qui luy est necessaire, & comme elle juge que c'est vne injustice en vn Auare, de souhaitter des Biens qui luy sont superflus, elle estime que ce seroit vne espece d'intem-

perance en vn Philosophe de vouloir plus connoistre qu'il n'a besoin.

Admitti non debet quis ad probandú id, quod probatum non prodest. L. 10. Cod. de probat.

On ne doit pas iuger de la Sagesse d'vn homme par le nombre des choses qu'il a apprises. La Religion s'offense quand on estudie ses Mysteres pour les sçauoir plustost que pour les reuerer, elle veut que l'vtilité soit le but de nos trauaux, & elle ne nous permet pas que nous soyons du nombre de ceux qui passent toute leur vie à rechercher la Verité sans l'aymer. Quand Dieu mit l'homme dans le Paradis terrestre, il ne luy inspira que la connoissance des choses qui luy sont necessaires; quoy que les faueurs dont il l'honora fussent excessiues, il limita sa sçience, il ne voulut pas qu'il sceût ce qui ne luy pouvoit profiter, & au sentiment de Tostat, il ne luy enuoya pas les animaux nez de corruption pour les nommer, parce que leur connoissance luy estoit inutile. La trop grande sçience est tousiours insolente, elle enfle & elle n'édifie pas; comme on ne trouve pas de conquerans qu'ils ne soient superbes, on ne voit point de sçauans qu'ils ne soient orgueilleux, & les Thologiens sçauent bien que les Demons ne se sont écartez de leur deuoir, que pour auoir eu trop de connoissance.

Aristote a crû que les grands hommes estoient souvent extrauagans,

qu'ils auoient des boncades qui approchoient de la folie, que leurs transsports surpassoient leur raisonnement, & qu'ils ne pouvoient rien produire au dessus du commun qu'ils ne feussent à demy furieux. Les grands Esprits que l'Antiquité met au nombre des Prodiges, n'ont pas esté tousiours les plus sages, on a trouvé à redire à leurs œuvres aussi bien qu'à leur vie, ils on écrit des belles choses, ils nous en ont laissé de ridicules, & leurs Disciples confessent qu'ils ont eu des interualles durant lesquels ils n'estoient pas plus raisonnables que les insensez. Quoy que ce langage choque l'opinion commune du peuple, & que les aduantages de la science l'obligent de la reuerer par tout où il la rencontre, cependant il m'est aduis qu'il n'est pas bien difficile de l'attirer dans ce sentiment & le faire aduoüer, que les sçauans d'aujourd'huy ne sont que des agreables réveurs qui folastrent auec authorité, & qui enseignent des sottises auec approbation. Car que font tous nos Docteurs quand ils nous apprennent à définir chaque chose par les attributs qui luy sont essentiels, à séparer la nature de ses proprietez, & appuyez sur la force de deux propositions, inferer que la Vertu est vn genre, que la Iustice & la Prudence sont les especes, & que

la Vertu est séparable de la Temperance; & que la Temperance ne peut estre séparée de la Vertu. Quel profit tirons-nous de ces formalitez ? que nous sert-il de sçauoir composer vn discours en forme ? de reduire vn argument à l'impossible ? de former des sophismes pour embarrasser les ignorans ; & employer des Dilemmes & les inductions pour surprendre les plus habiles ? Quels advantages pouvons-nous esperer de la connoissance de la Physique, de sçauoir que la terre est solide, que Dieu peut par puissance absoluë détacher la forme de la matiere, qu'il vnit quand il luy plaist deux formes substantielles en vn méme composé, & que la substance en produit vne autre, par l'entremise des accidens à qui elle communique sa Vertu. Que nous sert-il de connoistre les influences des Cieux, de sçauoir que les Planettes sont corruptibles, que le Soleil est mixte & non pas vn pur élement, que les Astres sont inanimez, & que toute la Terre n'est qu'vn point si on la compare au Ciel qui l'enuironne ? Enfin quel profit tirons-nous quand nous auons appris des Theologiens que Dieu est infiny ? que l'vnité de la nature s'accorde auec la Trinité de ses Personnes, que le Pere engendre son Verbe de toute eternité ? & que le Pere & le Fils produisant le Saint Es-

prit luy communiquent toutes leurs perfections.

Ne seroit-il pas plus à propos que toutes ces sçiences fussent bannies des Escolles, qu'elles nous entretinssent de tant de choses inutiles, qu'elles reglassent nostre volonté plustost que nostre Esprit, & qu'elles nous apprissent à vivre plustost qu'à disputer. Ne seroit-il pas plus à souhaitter que la Logique qui embellit nos discours, qui examine les proprietez de nos parolles, & qui fait gloire de nous découvrir la Verité par la subtilité de ses argumens, nous apprist à reformer nos mœurs & à mépriser tous ces vains amusemens d'Esprit qui profitent aussi peu aux sages qu'ils nuisent aux ignorans.

Ne vaudroit-il pas mieux que la Geometrie enseignast aux riches à borner leurs desirs, & à partager vne partie de leurs reuenus auec les pauvres, que de leur apprendre à mesurer la hauteur de leurs bastimens, & l'estenduë de leur campagnes? Ne seroit-il pas à desirer que les Theologiens nous découvrissent le moyen d'aymer Dieu plustost que de le connoistre, & qu'au lieu de nous informer de son essence, & nous faire conceuoir subtilement la Trinité de ses Personnes par l'vnité de sa nature, ils nous apprissent à ado-

rer ce que nous ne pouvons compren-dre, & à nous détacher de tout ce qui nous est plus cher au Monde, pour nous vnir à celuy qui doit posseder toutes nos affections.

Mais toutes les sçiences se plaisent tellement dans la douceur du raisonnement, qu'elles ne s'arrestent qu'aux parolles qui le composent, elles diuertissent l'esprit & n'exercent pas la volonté, elles polissent nos discours, & elles ne reglent pas nos actions, & toutes les difficultez qu'elles proposent ne sont que pour diuertir leurs amans, si bien que la plus grande partie de nos sçiences ne sont qu'à proprement parler que des specieuses réueries, & ie ne crois pas que celuy-là offenseroit les sçauans, qui diroit que la Sçience est vn songe de ceux qui veillent, & le songe vne sçience de ceux qui dorment. Ces défauts seroient supportables en la sçience s'ils n'estoient suiuis de plus dangereux, & si apres auoir entretenu ses Martyrs des choses qui ne viennent pas en vsage, elle ne les rendoit impies ou insolens. Car comme elle est d'vne humeur orgueilleuse, qu'elle ne souffre pas qu'on luy resiste, qu'elle s'étend indifferemment sur tous les objets, & qu'elle n'est pas moins ambitieuse de penétrer dans les mysteres de la Foy, que dans les secrets

de la nature, elle sert d'appuy aux vices, elle s'attache à ce qui a plus d'apparence, & non pas à ce qui a plus de verité, & par vne injustice contraire à celle de l'Idolatrie elle employe ce qu'elle a de plus diuin à pontiller la Religion ou à en renuerser les maximes & les principes. Mais pour ne pas décrediter la sçience sans fondement, n'est-ce pas elle qui a si souuent changé la face du Christianisme? les Philosophes ne sont-ils pas deuenus les premiers heretique? les siecles les plus sçauans n'ont-il pas panché toûjours plus du costé de l'Atheisme que de la Religion? & a-t'on iamais veu l'Eglise plus démembrée que lors que les Ecclesiastiques ont entrepris de disputer sur ses decrets & son pouvoir. La diuersité de leurs opinions a étouffé la Charité qui deuoit les vnir, ils ont cessé d'estre Chrestiens quand ils sont deuenus sçauans; le desir qu'ils ont eu de remporter l'auantage sans leur Antagonistes, ont rendu leurs intentions suspectes mémes aux infideles, & ces Aueugles ont eu assez de lumiere pour voir que ceux qu'on regardoit comme pilliers de l'Eglisse, rauissoient l'assurance à sa croyance, l'euidence à sa doctrine, & l'authorité à ses Conciles.

Miserandis Christiani facies sub Constātio ob frequētes Ecclesiasticorū disceptationes & conuētus. Ammia. lib. 22.

Toute l'Europe ne se plaint-elle pas aujourd'huy de la Medecine? ses reme-

Mutatur ars quoti-

des ne sont-ils pas aussi crüels que perilleux ; les querelles de ses Docteurs n'ont-elles pas fait perir la plus grande partie des hommes ? les Medecins ne font-ils pas impunement traficq de nostre corps, quand quittant l'opinion de leurs Maistres ils font experience des medicamens aux dépens de nostre vie ; & ne voit-on pas tous les iours, qu'ils enuoyent la mort aux malades auec les breuvages qui deuroient les guerir ? Nos cimetieres sont tous remplis de leurs victimes, les marbres qui les cachent ne parlent que de leur injustice, & si les carcasses qu'ils couvrent n'auoient perdu le sentiment, elles leur reprocheroient ouvertement leur temerité & leur ambition. Elle diroient à tout le monde, qu'ils sont privez de vie pour auoir employé trop de moyens pour la conseruer, que l'art a auancé leur sepulture, & que le nombre des Medecins est l'vnique cause de leur mort. Si bien que la sçience qui a esté inuentée pour nous diuertir ou pour nous soûlager, s'est changée en nostre supplice ; & il seroit à souhaitter pour le bien commun, que comme elle est bannie des Turcs & des Barbares, elle fust inconnuë aux Chrestiens. Car comme elle se persuade que la cause qui la produit est infaillible, elle s'obstine en ses determinations, elle n'approu-

die, toties interpollis, & ut quisque loquendo pollet, imperator illico vitæ & necis fit. Plin. lib. 29.

ve point de conclusions qu'elles ne soient tirées de ses Principes, & appuyée sur leur certitude, elle infere des consequences aussi dangereuses qu'elle les iuge euidentes. Enfin la sçience est vn mal immortel, sa fureur n'est pas bornée, sa malice est indépendante du temps; & elle n'est pas moins funeste à l'homme quand elle luy découvre vne fausse doctrine, que quand elle inuente des raisons pour la défendre, ou la luy persuader.

DISCOVRS IV.

Que les Bastimens & les Iardins des Grands ne sont pas tant les inventions de la necessité, que de la vanité, & de l'opinion.

BIen que ie déclare la guerre à la Philosophie dans le discours precedent, & que par vn raisonnement que ie tire des écrits de Seneque, ie découvre assez librement sa vanité & sa tromperie, ie croyrois pourtant offenser la Iustice qu'on obserue si religieusement dans l'Escolle, si ie ne permettois à ses partisans de la défendre, d'appeller de ce iugement pour plaider sa cause, & de publier ses perfections

apres auoir écouté ses défauts. Ses aduantages sont si considerables, qu'il faut ignorer son merite pour la traitter auec tant de mépris, & auoir perdu la Raison pour ne pas estimer la plus noble & la plus diuertissante de ses Filles. Quelques-vns ont crû que nous deuions tout nostre bon-heur à l'obseruation de ses maximes, que sa possession faisoit nostre gloire, & que si nous viuions par le moyen des Dieux, nous deuenions vertueux par l'aide de la Philosophie. Enfin ils ont bien osé dire que nous luy estions plus obligez qu'à la Nature qui nous a produit ; que si nous auions receu l'estre du Ciel, nous auions receu la Vertu de la Science, & que comme la vie vertueuse est beaucoup au dessus de celle qui nous est commune auec les bestes, nous serions plus redeuables à ses instructions qu'à la bonté de Dieu, si ceux-cy estoient aussi bien les autheurs de la science que de la vie.

Il est aisé de confirmer ce discours par la grandeur de ses employs, & de juger de l'excellence de sa nature par les differens effets qu'elle produit dans le Monde. Car quoy que le plus glorieux de ses offices soit de nous découvrir la Verité par ses lumieres, de nous enseigner à reuerer Dieu comme nostre Souverain, & de regarder nos prochains

comme les membres de nous-mémes : Encore qu'elle se charge du soin d'instruire les Princes, de ranger leurs sujets à l'obeyssance, d'apprendre aux Peres de Famille à conduire leurs Enfans, & de fournir aux Politiques ces belles Maximes qui retiennent leurs peuples dans le respect & leurs ennemis dans la Crainte : Elle croiroit auoir trauaillé inutilement à leur bien, si elle ne les auoit retirez des cauernes & des forests pour leur enseigner la ciuilité, & pour conseruer à vn chacun ce qui luy appartient, a appris à bastir des maisons, des Villes & des Citadelles. En effet c'est elle qui a innenté l'Architecture, qui a formé les premiers maisons, & qui a éleué des Palais apres auoir basti des huttes & des cabannes. C'est elle, dit vn illustre Stoïcien, qui enseigna à nos premiers Peres à méler le sable auec la chaux, à tailler le marbre auec le fer, à couper les Arbres auec la scie, à dresser des murailles auec le compas, & à estendre le plomb & l'airain pour en couvrir les bastimens. Les superbes edifices qu'on regarde aujourd'huy auec tant d'admiration, sont les ouvrages de la Philosophie, les Architectes qui les ont éleués n'en sont que les Ministres & quelque industrie qu'ils ayent apporté pour les polir, ils ont eu besoin de ses regles

pour les commencer & pour les finir.

Il faudroit estre ingrat pour ne pas l'honorer apres tant de bons offices, son vtilité nous oblige à en faire estime, & ce seroit vne espece d'opiniastreté de vouloir encore la combattre apres auoir appris combien elle nous est necessaire. Cependant il faut dire dans les principes de Seneque qu'elle ne fut pas plus heureuse quand elle trouva l'inuention des edifices, que lors qu'elle forma les figures des syllogysmes, & qu'elle ne fut pas moins fatale à l'homme quand elle luy apprit à bastir des Palais, que lors qu'elle enseigna aux Dialecticiens à tromper les simples par les Sophismes, aux Medecins à commettre des homicide auec impunité, & aux Aduocats à voler le bon-homme sans craindre de reprimende.

En effet les Maisons des Grands ne sont pas tousiours les retraites de l'innocence, le vice y regne ordinairement auec authorité, & quelques soins que prennent les Gouverneurs d'en bannir le desordre, ils ne sçauroient empécher qu'il ne s'y commette des crimes inconnus dans les Huttes & les cabanes. Les Voleurs se preualent de leurs lieux cachez pour surprendre les passans, ceux qui y demeurent font vne vie dereglée, les Seigneurs y passent vne partie

partie de leur temps dans le jeu ou dans les délices, leurs valets y deuiennent faineans, les Maistres d'Hostel y ferrent la mule, & le Peuple qui les frequentent y apprennent insensiblement la vanité & l'insolence. Il est des Maisons comme des Villes les plus grandes sont communément les plus dereglées: on ne vit pas plus vertueusement dans vn Palais pour y viure plus à son aise, le vice suit la bonne chere, & soit que la Liberté ou l'abondance facilite le chemin du peché, l'experience nous fait voir que ceux qui les occupent sont presque tousiours deprauez.

Mais aussi voit-on que la Iustice Diuine se sert des ouurages des Grands pour les punir; qu'ils tremblent au milieu de leurs Palais, qu'ils apprehendent la mort sous les voûtes dorées qui les couurent, qu'vne ouuerture de parois les estonne, qu'vn craquement de soliveaux les met hors de contenance, & qu'ils se croyent proche de leur fin toutes les fois que le vent casse vne vitre de leurs fenestres, ou qu'il enleue vne tuile du toict de leurs chambres. Les lieux d'asseurance ne sçauroient les mettre en seureté, & ils ne sont pas moins effrayez quand ils voyent vn tapis se détacher de la parois, que lors qu'vn tremblement de Terre soûleue les fondemens de leurs demeures.

Que i'estime bien plus heureuse la condition de nos premiers Peres, quand negligeant l'Architecture ils se contentoient des logemens que la Nature leur auoit bastis, les autres qu'elle auoit enfoncé dans les rochers leur seruoient de retraittes, les Campagnes leur tenoient lieu de parterres, vn gros terrein couuert de mousse faisoit leur niche, & comme la vanité ne leur auoit pas encore appris l'Art d'embellir leurs logemens, ils prenoient les cauernes pour les lieux de plaisance. Si la necessité les obligeoit de bastir des maisons, l'Art n'y auoit point de part, la Terre sans estre creusée y seruoit de fondemens, la bouë meslée auec la paîle en estoit la matiere, la dépoüille des Arbres en fournissoit la couuerture, & deux fourches entrelassées de chaque costé en soustenoient toute la pesanteur. Les petits Logis qui les garantissoient des outrages des Elemens les asseuroient contre les bestes farouches, & ils viuoient plus heureux dans ces Cabanes que ne sont les Princes d'aujourd'huy dans leurs superbes Palais. Car ils estoient libres sous le chaume & la mousse, & ceux-cy sont esclaues sous l'or & l'yvoire, ils trouvoient le contentement des bien-heureux dans la pauvreté, & ceux-cy rencontrent les miseres des Damnez dans l'opulence

Quoy qu'ils possedent tout, ils ne sont iamais satisfaits, & il semble que le Ciel ne leur a donné des richesses que pour les rendre eternellement malheureux.

Ces hommes qui ont ignoré l'vsage des edifices, qui ont vécu dans les forests, qui n'ont basty que pour se défendre contre les intemperies des saisons, passoient leur temps auec plaisir, leurs nuicts n'estoient pas interrompuës d'inquietude, & ils se reueilloient aussi agreablement le matin qu'ils s'étoient endormis le soir auparauant. Nos soins ont commencé auec l'Art de bastir, ces bastimens qui nous enuironnent nous rauissent le repos, & on peut dire que nous sommes deuenus miserables quand il nous a fait sortir des huttes & des vallées pour habiter des Palais & des Hostels. Aussi le Sage qui connoît la vanité de nos maisons, les méprise, il s'en sert comme des refuges & non pas comme des demeures, il les regarde comme des forteresses que la necessité a inuentées pour se garantir des injures de l'air, & sans se mettre en peine de quelle matiere elles sont composées, il loge son Bon-heur dans sa vertu & dans sa conscience. Il juge que son Logis est assez somptueux quand il a la Vertu pour hostesse ; il considere les Edifices des Nobles com-

Illud humile ingenium nempe virtutes recipit, iam omnibus templis formosius erit. Senec. conf. ad Heluid. cap. 9.

me des ſepulchres des viuans, il les appelle des Retraittes d'hommes qui ſçauent ſe cacher & non pas viure; & qui ont le cœur aſſez bas pour aymer leurs Priſons, & non pas aſſez de courage pour les mépriſer.

Ceux qui ſe plaiſent dans les Iardins ne ſont plus excuſables, & quel pretexte qu'ils prennent pour en authoriſer les vſages, ils ne peuvent éuiter la cenſure des Philoſophes. Les Plaiſirs que ceux-là ſe vantent y goûter, ne leur ſemblent pas aſſez purs pour les y arreſter; & quelques auantages qu'ils ſe promettent, de leur culture ou de leurs beautez, ils n'ont pû encore obliger ces hommes raiſonnables à les approuver. Ils les condamnent, parce qu'ils les iugent inutiles à la Sageſſe, & ils font des inuectiues contre leurs Autheurs, parce qu'ils ne nous entretiennent que des choſes vaines ou eſtrangeres. Socrate qui a ſi parfaitement connu l'injuſtice & la baſſeſſe de nos diuertiſſemens, bannit cet exercice de ſon Eſcole, il préfere les Villes à la Contrée, il veut que ſes Diſciples ſoient des Citoyens & non pas des Payſans, & ſçachant bien que les fleurs & les arbres ſont ſans parole, il leur perſuade par ſon exemple à ne pas conſulter des Maiſtres qui peuvent bien contenter leurs yeux & non pas leurs oreilles.

Ie ſçay bien que les Romains ont fait eſtat des Iardins, que les plus illuſtres d'entr'-eux y ont vécu, qu'ils ſe ſont détachées des ſoins de l'Empire pour les cultiuer, & qu'vne grande partie de leurs Sages s'eſt retirée dans leurs enceintes, pour mieux vacquer à la Philoſophie. Ie ſçay bien que les parterres ſont amis des Muſes, que les beaux Eſprits s'y diuertiſſent, que la pluſpart des œuvres que nous admirons y a eſté conceuë, & que leurs ombres ont ſouuent plus ſeruy aux Sçauans que les Academies & les Conferences. Ie ſçay bien que c'eſt-là que les Poëtes ont composé ces Vers, qui ont animé les hommes aux actions glorieuſes, que les Orateurs ont fait les Panegyriques de la Vertu; & que les Philoſophes nous ont appris à couler nos iours en repos, à combattre le mal-heur auec reſolution, & à attaquer la mort ſans effroy. Mais auſſi ie ſçay bien que les Iardins ne ſont faits que pour nous diuertir, qu'ils ſont les ſejours ordinaires des hommes inutiles, & que la pluſpart d'entr'eux ne les cultiue que pour s'y recréer. Il s'en trouve de ſi attachez, qu'ils en font toute leur occupation; ils paſſent leur vie à remarquer la bigarrure des Fleurs, ils ne baſtiſſent des Galeries que pour s'y promener, ils n'inventent de Labyrinthes que pour auoir

le plaisir de s'y perdre ; & s'ils y font couler des Ruisseaux & des Fontaines, ce n'est pas tant pour s'y rafraîchir, que pour s'endormir au bruit des eaux qui en découlent. Ils dépensent vne partie de leurs reuenus à achepter des Oignons, ils font venir des Plantes des Pays estrangers, ils n'estiment beau que ce qui estoit inconnu dans les Iardins de leurs Ancestres, & ils ne seroient iamais satisfaits, s'ils ne jugeoient d'auoir enfermé dans les leurs toutes les raretez de la Terre.

Quel épamissement de joye ne témoignent-ils, quand leur Iardin leur a fait vne fleur nouvelle, qu'vne Tulippe a bien marqué, qu'vne Animonde a doublé à proportion, & qu'vn Oeillet a mélé agreablement le sang & le laict parmy ses feüilles ? Mais aussi quel déplaisir ne conçoiuent-ils quand les vers ont troüé vn Oignon dans vne planche, que le Soleil a desseiché vne Plante dans vn Violier, que le vent ou le froid a fait mourir vn arbrisseau contre la muraille ? on les voit aussi affligez de leur perte que de celle d'vn Royaume, & ie ne sçay s'ils ne préfereroient pas la mort du plus cher de leurs Amis à celle d'vne Tulippe ou d'vne Animonde. Quelle plus fâcheuse occupation pouvoit inuenter la curiosité pour se tourmenter, que de s'engager à cultiuer vn

Iardin, employer ſes ſoins à conſeruer des Fleurs, & conuertir le plus innocent des exercices en des ſuiets de douleur & de vanité ?

Si donc le Ciel nous permet l'vſage de quelques-vns, ſeruons-nous en comme des Lieux de rafaîchiſſement, & non pas comme des Retraittes de l'oyſiueté ; que ſes berceaux ſoient pour nous délaſſer & non pas pour nous y endormir, que ſes cabinets ſoyent baſtis pour nous y entretenir, auec les Morts & non pas auec les débauchez, & que tout ce qui s'y rencontre ſerue à nous diuertir honneſtement & non pas à nous occuper Ne donnons pas plus de prix aux choſes qu'elles ne valent, jugeons de la beauté de nos Iardins ſur le rapport des Sages, & non pas des Curieux, & apprenons d'eux que toutes ces étoilles odoriferantes que nous eſtimons tant, ne ſont qu'vn peu d'herbe bigarrée de couleur, & pour vſer des termes d'vn Poëte Grec, des halenées des Zephirs qui durent peu de iours, & qui ne flattent nos yeux que pour nous faire mieux ſentir leur perte, quand elles ont changé le lieu de leur gloire en tombeau.

DISCOVRS V.

Que la pompe des Habits découvre l'impudicité ou l'ambition de ceux qui les portent.

L'Homme a tant d'inclination pour le Bien, qu'il n'en ſçauroit perdre l'amour; les impies le recherchent dans leurs débauches, les damnez qui deſeſperent de l'obtenir, le ſouhaittent, & ils ne peuvent s'empécher d'aſpirer à ſa poſſeſſion, bien qu'ils ſoyent dans l'impuiſſance d'en ioüir. Comme ſa preſence fait leur bon-heur, ſon abſence cauſe leur ſupplice, l'impoſſibilité de l'acquerir ne diminuë pas leurs Deſirs, ils luy ſont fideles au milieu de leurs tourmens; & quelques efforts qu'ils faſſent pour en perdre l'affection, ils ne ſçauroient le bannir de leur volonté, ſans luy faire vne extréme violence. Ils ayment Dieu, quoy qu'ils ſoient les ennemis; & ils reuerent la Vertu en la perſonne de ſes Amans, bien qu'ils ne ſoyent plus dans l'eſtat de la pratiquer. Cette violente Paſſion eſt vn témoignage éuident de leur pauvreté, ils s'atchent au Bien parce qu'ils ſont indigens, & ils ne ſoûpirent apres Dieu que par-

ce qu'il peut luy seul satisfaire à leurs besoins.

Encore que l'amour que nous auons pour la Beauté ne soit pas si naturel que celuy que nous auons pour la Bonté, que l'vn soit fondé en nostre Estre & l'autre en nostre Volonté, que l'vn soit vne inclination de la Nature & l'autre vn pur effet de l'Opinion; il n'est pourtant guere moins general, & ie ne sçay si on pourroit trouver des Nations sous le Ciel qui n'en fussent atteintes. Les Meridionaux qui bannissent la Cour & le Bal de leurs Assemblées, ne méprisent pas les ornemens, ils se parent toutes les fois qu'ils veulent paroistre en public; & jugeant que les Habits releuent la beauté de leurs Corps, ils se seruent de tout ce qu'ils ont de plus rare pour se vestir. Ils ajustent les houpes des aygrettes à leur teste, ils attachent les Diamans & les Perles à leurs oreilles, ils polissent les peaux de Bestes pour se couvrir, ils approchent les os des Poissons de leurs Corps pour en augmenter la noirceur; & comme si la pompe de leurs Habits rendoit leurs personnes plus honnorables, ils tirent vanité de la richesse de leurs vestemens. Cette Passion pour estre dereglée ne leur semble pas criminelle, elle a des qualitez qui la rendent glorieuses, sa façon d'agir est vne

copie de celle de Dieu ; & donnant au Corps vne beauté qu'il n'auoit pas, elle fait connoistre que sa recherche, n'est pas tant vne preuve de son indigence que de sa liberalité. Elle orne le Corps comme le Temple de Dieu, & il luy est aduis qu'elle respecte la Diuinité qu'il enferme, toutes les fois qu'elle l'enuironne d'ornemens estrangers.

Auratas vestes, aut murice tinctas nulli licet ferre, & graui animaduersione plectitur, quisquis vetito, se, & indebito, non abdicauerit vestimento. Cod. de vestib. Holoc.

Les Politiques, qui se vantent de conduire les Estats, imitent la Nature en ce sujet ; & comme celle-cy distingue les animaux mâles des femelles par des marques exterieures, ils establissent vne difference de personnes par la diversité des habits. Ils couvrent les Roys de Pourpre pour les rendre venerables à leurs Sujets, ils donnent des Robbes aux Senateurs pour farie connoistre leurs offices, ils séparent les Nobles des Roturiers par la Toison & la Iartiere, & ils veulent que les ornemens soyent aussi bien les recompenses, que les marques de leur Valeur. Mais cette iudicieuse façon de s'habiller est maintenant hors d'vsage, l'opinion en a aboly le motif, on ne se vest plus aujourd'huy que pour paroistre, les Nobles ne portent leurs ornemens que par vanité ; & comme la bassesse est honteuse, le Peuple ne prend les habits des Grands que pour dementir sa con-

dition. Il est bien difficile de discerner aujourd'huy vn Marchand d'vn Gentilhomme par son vestement, vn mesme drap les couvre tous deux, & s'il estoit permis de iuger du merite d'vn homme par ses Habits, ie ne sçay si les simples ne prefereroient pas souvent vn Bourgeois à vn Cheualier. Les femmes des Citoyens sont aussi bien mises que nos Damoiselles, les Perles & les Rubis qui estoient auparauant les ornemens des Princesses, parent leurs doigts & leurs gorges, les Indes n'ont rien de precieux qu'elles ne le fassent voir sur leurs Corps; & il s'en trouve de si coquettes parmy elles, qui ne changeroient pas leurs atours auec les Bagues & les Ioyaux des femmes de condition. Mais comme les vnes & les autres sont inexcusables, elles ne trouveront pas estrange si ie les entrepens de compagnie, si ie leur fais voir qu'elles ne peuvent se parer sans peché, & qu'elles ne se rendent pas moins suspectes d'impudicité que d'ambition, toutes les fois qu'elles se vestent auec excez.

La Nature a tant de rapport auec la Verité, qu'il n'y a rien dans le Monde qui puisse la corrompre? l'Art qui se picque de l'imiter, n'a pû encore débaucher ses ouvrages; la Pourpre qui fait les Roys, & le Froc qui fait les Hermites, n'altere pas son visage; &

quelque artifice qu'employe l'industrie pour rehausser ou amoindrir sa beauté, elle n'en sçauroit déguiser les traits ny les lineaments. On voit des femmes si charmantes, qui donnent de l'amour aux hommes, en dépit des haillons qui les couvrent; & il s'en trouve de si mal partagées de la Nature, que toutes les inuentions des Courtisanes ne sçauroient rendre agreables. L'esclat de leurs Habits découvre leurs défauts; elles ne sont iamais plus difformes que lors qu'elles sont bien parées, tout ce qui deuroit les embellir, les rend odieuses; & elles font confesser à ceux qui les regardent, que si les ornemens diminüent quelquesfois la grace des belles, ils augmentent tousiours les imperfections des laides. Si ce principe est veritable, Mesdames, & si l'experience vous oblige de l'auoüer, bien que ce soit auec vn peu de difficulté; pourquoy consumez-vous tant de temps à vous vestir? à quoy bon tout ce fard dont vous vous rougissez les joües & les lévres? & que vous seruent toutes ces Perles que vous faites grillotter à vos oreilles? Si vous estes difformes; tous ces ornemens accroissent vostre laydeur, vos taches se découvrent quand on les approche de la beauté de vos habits, & vous ne portez rien de plus inutile sur vous, que ce que vous em-

ployez pour cacher vos défauts. Ie sçay bien que vous vous persuaderez que vous estes belles ; & qu'on offenseroit la ciuilité, que vous vous imaginez estre deuë à vostre sexe, si on ne disoit le mesme avec vous. Mais si vous le croyez, pourquoy dementez-vous vostre iugement par vos actions ? pourquoy cherchez-vous des ornemens pour vous couvrir, & confessez vous tacitement que vous estes laydes, puis que vous auez besoin d'vne beauté estrangere pour releuer la vostre ? La pureté est ennemie du déguisement, il n'y a que la vilainie qui est honteuse, les choses honnestes ne souffrent pas qu'on les cache, & vne femme doute asseurement de ses perfections, quand elle employe les Perles & la Soye pour acquerir le nom de Belle.

Deles picturam à Deo datā mulier, si vultum tuum materiali candore oblinas, si acquisito rubore persundas: illa pictura vitij, non decoris est; fraudis non simplicitatis. Amb. Exam. lib. 6.

Il est vray, que les excuses qu'en apportent les plus spirituelles, ont quelque apparence ; car elles disent que c'est pour plaire à leurs Maris, & comme leur bon-heur consiste en la possession de leurs bonnes graces, elles doivent employer tous leurs soins pour les acquerir. Mais elles ne prennent pas garde, qu'en voulant conseruer l'amour d'vn Homme, elles perdent celuy de Dieu ; qu'en contentant leurs Maris, elles font des autres impudiques, & qu'en commettant des Adulteres sur

leurs Visages, elles font naistre des Desirs illegitimes dans les Compagnies. Quelle folie en vne femme de preferer vne peinture à elle-mesme, bannir la Nature de son visage pour y coller vn peu de vermillon, & perdre son iugement en apprehendant celuy de son Espoux? Il faut conclurre qu'elles passent sans doute pour difformes en leur opinion, puis qu'elles se falsifient le teint, & qu'elles desagréent premierement à leurs yeux, puis qu'elles cherchent des choses hors d'elles-mesmes, pour plaire aux autres. Enfin tout ce qu'elles apportent pour s'excuser les condamne, & sans que les Philosophes fassent leur procez, elle peuvent estre suffisamment conuaincuës par leur raisonnement. Car si elles sont belles, pourquoy se déguisent-elles en tant de façons differentes? & si elles sont difformes, pourquoy trahissent-elles leurs défauts par le fard & les ornemens? Ce Dilemme met les moins dereglées au desespoir: ceux qui n'ont pas perdu toute la honte, auoüent qu'elles ne peuvent se parer sans peché, que leurs Habits offensent leur Conscience aussi bien que leur Honneur, & que si l'Adultere est odieux parce qu'il violè la Pudicité, le luxe des Habits doit estre abominable parce qu'il corrompt la Nature.

Quanta hac amentia, effigiē mutare naturæ, picturam quærere; & dum verentur maritale iudicium, perdidere suum? Aug. lib. 4. de Doct. Christ.

Les Dames Chreſtiennes qui viuoient dans l'Egliſe primitiue, eſtoient bien éloignées de cet humeur de s'habiller; elles mépriſoient les ornemens parce qu'ils eſtoient les marques du peché, elles ne ſe veſtoient iamais qu'elles ne penſaſſent à la nudité de leur Mere; & comme elles eſtoient chaſtes & penitentes, elles ne vouloient point d'Habits qui ne leur fiſſent reſouvenir de ſa deſobeyſſance. Elles s'imaginoient d'aller aux funerailles, toutes les fois qu'elles eſtoient obligées à ſe couvrir; & iugeant des miſeres de leurs conditions par la grandeur de leurs peines, elles ſe croyoient condamnées à la mort, puis qu'elles eſtoient forcées de porter les marques des criminelles. Eſtant les filles d'Eue elles ſe contentoient de cacher leur nudité, vne piece de drap ſeruoit pour les couvrir; elles euſſent crû pecher contre la juſtice ſi elles ſe fuſſent veſtuës plus pompeuſement que leur Parente, & faiſant gloire de la pauvreté de leurs Habits, elles apprenoient à celles de noſtre Siecle qu'il n'y a point de beauté que celle de la Vertu, point de blancheur que celle de la Pureté, point de rougeur que celle de la Honte, & point de majeſté & de luſtre que celuy de la Modeſtie.

Si les femmes du Monde prenoient la peine de conſulter quelquesfois leurs

Directeurs sur ce sujet, & si ceux-cy auoient assez de candeur pour leur faire voir leur injustice comme ils ont de lâcheté pour la couvrir; il y a long-temps qu'elles auroient appris qu'elles ne peuvent recourir à l'artifice sans soüiller leur conscience, & qu'elles sont criminelles toutes les fois qu'elles employent les Habits & le Fard pour embelllir leurs Corps & leurs Visages. Ce n'est pas estre Chrestien, dit le docte Tertullian, que de falsifier l'ouvrage d'vn Dieu qu'on pretend d'adorer, de preferer la fraude à la simplicité qu'il enseigne, de tromper vn homme sous pretexte de luy plaire, & de peindre son visage à dessein de le perdre.

Quantũ, à nostris disciplinis aliena sunt, quàm indigna nomine Christiano, faciem fictam gestare, quibus simplicitas omnis inducitur? Tertull. lib. 16. de cult. fœm. cap. 7.

Certes il faut bien que les femmes vaines soient acquises au Demon, puis qu'il a tant de pouvoir sur leur volonté, qu'il en tire de seruices si desauantageux à leur salut; & qu'il a assez d'ascendant sur leurs esprits, pour les induire à fausser le serment qu'elles ont fait au iour de leur Baptesme. Car si elles veulent s'en informer, elles apprendront qu'elles ont consacré leur liberté au Fils de Dieu, qu'elles ont promis d'estre ses espouses, qu'elles ont protesté de renoncer aux vanitez du Monde, & de respecter ses volontez au danger de leur vie. Neantmoins comme si la corruption du Siecle les

dispensoit du serment de Fidelité, elles méprisent ses Loix, elles opposent leurs volontez à ses Commandemens, & se mocquant de la simplicité de sa Doctrine, elles suiuent toutes les Maximes qui la combattent. Nous ne souffrons pas que nos Valets communiquent auec ceux de qui nous auons défiance, on chastie vn Soldat qui est d'intelligence auec l'Ennemy, & c'est vn crime punissable en vne Armée, de sortir de ses Lignes pour traitter auec son Aduersaire. Cependant les femmes Chrestiennes ne craignent pas de consulter le Demon qui est leur commun Ennemy, elles font gloire d'estre ses Disciples, elles préferent ses aduis à ceux de IESVS-CHRIST; & sans se soucier qu'elles courent risque de leur salut en le suiuant, elles sont satisfaites d'vn Maistre qui leur enseigne l'impudence, la vanité, & la prostitution.

Quelques raisons qu'apportent leurs idolâtres pour les excuser, ils ne les sçauroient iustifier de peché; leurs intentions ne peuvent pas estre innocentes, elles sont assez coupables dés qu'elles prennent plaisir à se parer; l'auersion qu'elles ont de se cacher les rend suspectes, la Cour & le Bal où elles se plaisent, font douter de leur pudicité, & i'oserois dire qu'elles cessent d'estre honnestes aussi-tost qu'elles cherchent

la compagnie des hommes, pour voir & este veuës. La Beauté est exposée aux tentations, c'est vn aduantage aussi dangereux à ceux qui le possedent, qu'à ceux qui le regardent; & il suffit de sçauoir qu'elle est inutile aux Anges, qu'elle a porté le scandale dans le Ciel, qu'elle a causé le second peché dans le Monde, pour obliger les femmes à la negliger & les hommes à en conceuoir du mépris.





SECOND TRAITTE'.

Du Desir.

DISCOVRS I.

De la nature du Desir.

COmme le Sage est content de soy-mesme, qu'il trouve sa felicité dans son sein, qu'il tire toute sa gloire de la sincerité de sa conscience, & qu'il ne reconnoist rien sur la Terre qui puisse le satisfaire que sa propre vertu, on ne doit pas s'estonner s'il rejette les Passions, & si aprés en auoir examiné la nature & les proprietez, il les juge aussi desauantageuses à son repos, qu'inutiles à sa conduitte. Leurs mauvais traittemens ont fait naistre son auersion, & il ne les bannit de son Ame que parce qu'elles y apportent tousiours la sedition & le desordre. Les discours qu'ont formé les Peripaticiens pour desabuser Seneque de cette creance, n'ont pû encore le persuader de s'en seruir, & quelques excessiues loüanges qu'ils leur ayent données dans leurs Escrits, ils n'ont sçeu empescher ce genereux Espagnol, de leur faire la

guerre, & de les considerer comme demons qui s'opposent à la Vertu, des Tyrans qui conjurent sa ruïne, & des Sujets qui brauent son authorité & son Empire.

Posidonius, qui n'est fameux parmy les Anciens, que parce qu'il a défendu le party des Stoïques ; s'imagine de plaider sa Cause de ses Dieux toutes les fois qu'il les combat, qu'il exhorte ses Disciples à en mépriser l'vsage ; & qu'il prouve par des raisons tirées de la Morale, qu'elles ne sont que les maladies des fols, & les iugemens des ignorans. A entendre discourir ce Philosophe, la Terre ne porte rien de plus miserable qu'vn homme qui en est possedé, & il suffiroit à son aduis, pour rétablir la Vertu dans son Empire, d'en bannir les Passions qui en sont les ennemies. Ce sentiment pour estre vn peu seuere, ne choque pas la Raison ; on trouve des Philosophes aujourd'huy qui le soustiennent dans l'Escole, & qui ne craignent pas d'encourir la censure de quelques Theologiens, en défendant la Doctrine des infideles. Seneque blasme l'Amour, parce qu'il est tousiours interessé, qu'il considere son aduantage en l'objet qu'il recherche, qu'il regarde la fortune & non pas la personne, & qu'il ne dure qu'aussi long-temps qu'il est soustenu par le

profit ou la Volupté. Il condamne la Crainte, parce qu'elle est ombrageuse, qu'elle deuance nos mal-heurs par sa préuoyance, qu'elle les souffre auant qu'ils soient arriuez, & qu'elle joint le present & l'aduenir pour nous rendre miserables. Il combat la Tristesse parce qu'elle est injurieuse à l'homme, qu'elle blesse son Corps, qu'elle trouble son Esprit, & qu'elle n'offense pas moins l'vn & l'autre dans sa moderation que dans son excez.

Mais il n'est iamais plus animé contre les Passions, que lors qu'il s'éleue contre le Desir, & qu'il montre par des raisons aussi éuidentes qu'efficaces, qu'il ne peut auoir d'employ legitime, & qu'vn homme ne peut s'en seruir sans risquer sa liberté & son repos. Pour bien conceuoir cette Doctrine, il faut supposer auec Zenon, qu'vne action ne peut estre bonne, si elle n'est conforme à la Nature; dans la Morale de ce grand Philosophe, tout ce qui s'écarte de cette Loy generale est vicieux, & vn homme ne peut se vanter d'estre vertueux, qu'aussi long-temps qu'il agit selon ses regles. Car comme toutes ses instructions sont diuines, elles n'ordonnent rien qui ne soit équitable; & vn chacun est obligé de les suiure, s'il ne veut combattre les intentions de son Autheur. Les Princes qui sont les

Omne quod contra naturam est, monstri meretur notâ, penes omnes; penes nos verò etiam elogium sacrilegii in Deum naturæ & auctorem. Tertul. lib. de coron. milit.

Dieux de leurs Peuples, sont sujets à ces Loix ; dans le Christianisme on accuse de Sacrilege contre Dieu, ceux qui péchent contre ses Ordonnances; & personne ne sçauroit les violer sans passer pour vn monstre dans l'esprit de tous les hommes. La Iustice de ses Loix rend ceux qui les transgressent plus coupables, & comme elle est la Disciple de la Verité, on ne peut luy estre desobeyssant sans offenser sa Maistresse. Tout ce qui ne part pas de ce principe est vicieux, & on doit s'asseurer de tomber dans le precipice, toutes les fois qu'on s'écarte de cette lumiere.

De là vient que les Philosophes font vne guerre si sanglante au Desir ; puis qu'il neglige ses preceptes, qu'il est insatiable en ses poursuittes, & que contraire à la Nature qui se contente de peu, il ne se prescrit point d'autres bornes que l'infiny. La Philosophie toute ingenieuse qu'elle est, n'a pû encore trouver le moyen de le satisfaire ; il est insolent apres toutes ses précautions, les remedes qu'elle a inuentées pour le guerir, n'ont seruy que pour l'enflammer ; & on peut luy reprocher de luy auoir appris à souhaitter des Biens excessifs, en luy permettant d'en rechercher de mediocres. Car comme il est ambitieux il medite tousiours de nouvelles conquestes, les thresors qu'il pos-

ſede ne le contentent pas, il aſpire apres ceux qui ſont hors de ſon pouvoir; & comme s'il eſtoit immortel & infiny, il renaiſt de ce qu'on jugeroit le deuoir faire mourir. Vn homme qui ne penſe qu'à receuoir, oublie aiſément les choſes qu'il a recherchées, il ceſſe d'en tirer du plaiſir quand il en joüit, & ayant toutes ſes penſées dans l'aduenir, il confeſſe qu'il eſt pauvre au milieu de toutes ſes richeſſes. Mais ſa diſette prouient de ſon ingratitude; il eſt indigent parce qu'il eſt méconnoiſſant, & il n'eſt miſerable que parce qu'il mépriſe les biens qu'il a receus pour ne ſoûpirer qu'apres ceux qu'il attend.

Quiſquis de accipiendo cogitat oblitus accepti eſt, nec vllum habet cupiditas vitium maius, quam quod ingrata eſt. Seneçq. Epiſt. 73.

On n'a pas encore veu vn Ambitieux content de ſa condition, il languit touſiours apres des nouvelles grandeurs, celles qu'il poſſede ne ſont que des degrez pour s'auancer, il regarde ceux qui le précedent & non pas ceux qu'il ſurpaſſe; & il a moins de plaiſir d'en voir pluſieurs derriere luy, que d'inquietude d'en voir vn qui le deuance. Son Deſir croiſt auec ſa Puiſſance, & comme il ne conſidere pas d'où il vient, mais où il tend, il ne luy permet pas de s'arreſter où il auoit imprudemment aſpiré. Vn Impudique ayme la nouveauté, il ne s'arreſte guere longtemps ſur vn meſme viſage, vn meſme objet luy plaiſt & luy déſagrée en peu

de iours, & comme s'il perdoit ses appas en l'aymant, il le quitte pour en rechercher vn nouveau. Vn Auare n'est iamais satisfait, il ressemble à l'Enfer qui engloutit tout, les richesses qu'il amasse irritent sa conuoitise, & qui sonderoit bien sa pensée, verroit qu'il souhaitte la mort à tous les hommes pour deuenir le Maistre de leurs Threfors. Il suffit d'estudier nos inclinations pour confirmer toutes ces Veritez; nous ne perdons iamais l'enuie d'accroistre nos reuenus, nous auons peine de croire que nous soyons assez riches, nostre fortune nous déplaist quand nous la comparons auec celle de nos voisins; souuent par vne humeur estrange nous appellons injures, les faueurs qu'on nous a faites, & nous laissant surprendre au soupçon, nous nous croyons offensez, quand les choses qu'on nous donne ne corresponent pas à nostre attente. Cette Passion déreglée fut la cause de la mort du premier des Empereurs, ce vaillant Prince fut massacré pour n'auoir pû satisfaire aux souhaits de ses Partisans, l'orgueil & la conuoitise de ses Amis luy furent plus fatales que la rage de ses Ialoux, & il se vit percer les costes au milieu du Senat, par ceux qu'il auoit obligez, mais qu'il n'auoit pû assouvir. Quoy qu'il vsast liberalement de sa victoire,

Divum Iulium plures amici confecerunt quàm inimici, quorum non expleuerat spes inexplebiles. Senec. 3. de ira cap. 30.

ctoire, & qu'il ne s'en reserua rien que le pouvoir d'en partager les dépoüilles entre ses Soldats, il n'a pû les rendre contens, puis qu'ils demandoient tous ensemble ce qu'vn particulier pouvoit souhaitter.

Si l'homme qui desire est insatiable, il n'est pas moins inconstant; & quoy qu'il appete tout, il ne laisse pas d'étre irresolu en ses desseins. Il change de souhaits selon les objets qui se presentent, il quitte vn Bien veritable pour en choisir vn apparent, & comme il est libre en sa volonté, il s'étend sur tout ce qu'il iuge luy estre vtile ou agreable. L'Esperance d'vn nouveau bien émeut ses puissances, & produisant des Desirs differens dans l'Appetit Raisonnable, l'enflamme d'autant plus qu'il trouve de difficultez pour l'obtenir. Le bien d'autruy luy paroist toûjours auec plus de charmes, que celuy qu'il possede, & il suffit de sçauoir qu'vne chose est hors de son pouvoir pour l'obliger à l'aymer. Car comme il est mal-heureux en son choix, & qu'il ne rencontre presque iamais vn bien absolu qui le contente; il estime celuy qu'il n'a pas, il doute de la verité de celuy qu'il a acquis, & n'y estant attaché que legerement, il quitte aisément vn bien mediocre pour aspirer à vn meilleur. Nos Desirs ont tant

de rapport auec les choses que nous souhaittons, qu'ils en suiuent tous les mouvemens, ils changent de condition quand elles changent de visage, ils diminüent leur violence quand elles perdent quelque chose de leurs aduantages ; & par vn pouvoir contraire, ils augmentent leurs inquietudes, quand elles se font voir auec des nouvelles beautez. De-là vient que nous sommes presque tousiours differens de nous-mesmes, que nos dernieres resolutions combattent nos premiers desseins, que nous soûpirons apres ce que nous auons méprisé, que le repentir succede à nos vœux, & que nous sommes aussi peu satisfaits dans les richesses que dans la pauvreté.

Mais quoy que les objets entretiennent nos Desirs, qu'ils soient les premieres causes qui les émeuvent, & qu'on puisse leur imputer leur déreglement & leur desordre ; ils ont pourtant besoin de l'opinion pour se faire estimer des hommes, leurs charmes ne sont pas assez puissans pour séduire nôtre Esprit sans approbation ; & ils n'y feroient que des legeres impressions, si ce volage Conseiller ne parloit en leur faueur. Tous ces biens que nous prisons tant, n'ont rien de recommendable que nostre admiration, ils ne sont magnifiques que parce que nous

Nihil habet ita magnificũ quo mentes in se nostras trahat, præter hoc quod mirari illa consueuimus : non quia concupiscenda sunt, laudantur ; sed concupiscentur, quia laudata sunt. Seneq. Ep. 18.

les jugeons tels, les richesses & les grandeurs ne sont en vogue que parce que le Peuple les reuere; & iamais les hommes ne deuiendroient auares & orgueilleux, s'ils ne suiuoient le bruit du Monde plustost que les instructions de la Nature. Nous sommes injustes en la pluspart de nos sentimens, nous jugeons du merite des choses sur le rapport des autres, nous les recherchons parce qu'elles sont estimées, & pour tout dire en peu de parolles, nous les loüons non pas pour les aymer, mais nous les aymons parce qu'elles sont loüées. Aussi les Stoïciens définissent le Desir, vne saillie de l'Ame vers vn Bien éloigné, à qui l'opinion a donné du prix, & qu'elle recherche contre les Loix de la Nature. Car quelque addresse qu'employe la Morale pour le regler, il est égallement aueugle & insolent. La Vertu ne sçauroit le fléchir, il se mocque de toutes ses Maximes; & il est tellement ennemy de la Raison, qu'il abandonne tousiours son party, pour prendre celuy de son contraire. L'Esperance pour estre le secours des miserables, ne laisse pas d'estre injuste; elle quitte des Biens solides pour en chercher de perissables, elle promet ce qu'elle ne peut pas donner; & contre l'œconomie de la Nature, elle n'a rien de plus agreable que l'inquietude. La

ture; C'est l'vnique soûtien des affaires humaines, le lien qui vnit les parties de la Republique, & l'Esprit vital qui anime tous les membres qui la composent. Car comme l'homme est Amy de la Societé, & que la Societé ne peut subsister sans la Paix, que la Paix suit l'vnion, que l'vnion est inséparable de l'ordre, & que l'ordre ne peut estre sans dépendance, ny la dépendance sans Authorité; la Police a heureusement inuenté le Regime, elle a rendu le Peuple sujet à des Magistrats, elle a mis des Princes sur la teste des Nobles; & suiuant l'instinct qui est commun à tous les hommes, elle nous a rendu la seruitude necessaire, & l'obeyssance agreable. Isaac qu'on regarde dans l'Escriture comme le modelle des Politiques, ne pense pas faire tort à Esaü, quand il luy commanda d'obeyr à son Cadet: cette préference selon les parolles de Philon, ne fut pas tant vne malediction qu'vn témoignage de son amour, il satisfit à la Iustice Diuine, en satisfaisant aux sollicitations de sa Femme; & sçachant qu'vn homme qui vit dans les Armes est trauaillé de beaucoup de Passions, il iugea qu'il pouuoit destiner Iacob à sa conduitte, sans faire tort à sa progeniture. Ce fut de cette raison que la Republique Romaine défendit ses vsurpations; qu'elle persua-

Iure naturali regua edita. D. de iust. & iur.

da au Monde que ses conquestes estoient iustes, puis que son Empire estoit advantageux aux Peuples qu'elle surmontoit, & que leur enseignant la Vertu par ses Sages, elle leur rendoit la Subjection plus vtile que la Liberté. Que comme le Corps obeyssoit à l'Esprit, & que la Raison commandoit aux Passions; ils dirent que les foibles deuoient se soûmettre aux plus puissans, les lâches aux courageux, & les moins parfaits aux plus accomplis.

Vt domiti se melius haberent quam indomiti se deterius habuerant. Aug. 19. de ciuit. cap. 21.

Ce foible raisonnement a fait vne si puissante impression sur les Esprits des Ambitieux, qu'ils ont crû qu'ils pouvoient legitimément aspirer aux Grandeurs; que le desir des Honneurs n'étoit pas tant vne marque d'orgüeil, que de generosité; & que la chose la plus parfaite dans le Monde, pouvoit estre recherchée sans scrupule. Ils dirent auec beaucoup de raisons, que l'homme estoit né pour commander, que la Nature luy auoit donné de l'addresse à ce propos: & que comme elle auoit accordé la force aux bestes farouches pour attaquer & pour se défendre, la ruse aux fauves pour éuiter les surprises des Chasseurs, & la legereté aux timides pour fuïr leurs ennemis; elle auoit renfermé dans l'homme vn Esprit genereux porté au Commandement, qui cherchoit de paroistre

dans les Dignitez, & qui estimoit toutes choses au dessous de luy, sinon le Gouvernement & l'Empire : enfin que la Passion qu'il auoit pour les Grandeurs luy estoit naturelle, que la Souveraineté estoit receuë de tous les Peuples, que le Fils de Dieu l'auoit proposé à ses Disciples, quand il leur promit de les éleuer sur des Thrônes, pour y juger les Tribus d'Israël.

Mais quelques apparentes raisons, qu'apportent les Historiens & les Orateurs, pour excuser le desir des Grandeurs, ils ne peuvent nier qu'il ne soit funeste aux Ambitieux ; & que s'il n'est pas toûjours assez injuste pour les rendre criminels, il est trop déreglé pour ne les pas rendre mal-heureux. Car outre qu'ils aspirent apres vn Bien qui est hos de leurs pouvoir, qu'ils sont enuironnez d'ennemis qui s'opposent à leurs desseins, qu'ils se voyent souvent trompez en leurs esperances, que leurs Amis abandonnent leur party, & qu'ils sont forcez de confesser par les trauaux qui accompagnent leur recherche, qu'il n'est pas moins difficile d'acquerir vne Dignité que de la conseruer: outre que l'enuie est inséparable de leur condition, qu'on conjure souvent contre leurs personnes, que leurs Sujets les haïssent, & qu'ils deuiennent suspects à leurs Esgaux ; ils souffrent des

Magna seruitus magna fortuna est. Sen. consol. ad Polyb.

miseres qui démentent l'opinion du Monde, les Honneurs qu'ils ont souhaitté auec tant d'empressement causent toutes leurs inquietudes; & par vn mal-heur qui est inéuitable, ils rencontrent la douleur parmy les sujets d'où ils attendoient leur joye & leur felicité. La crainte les suit par tout où ils vont, ils redoutent la veuë de leurs Amis aussi bien que celle de leurs Adversaires, tous ceux qui les approchent leur donnent de l'ombrage; & par vne jalousie qui fait voir leurs miseres, ils apprehendent souuent la Valeur ou les Gentillesses de leurs Successeurs. Il leur est aduis que ceux qui doiuent vn iour prendre leur place, trauaillent à leur ruïne; & comme ils connoissent que la nouveauté est agreable au Peuple, ils craignent que leurs Enfans ne deuiennent leurs Souverains. En effet la Bonté n'est pas l'objet de l'Amour de tous les hommes; s'il y en a qui la reuerent en la personne de leurs Princes, il y en a qui s'en lassent, ou qui la méprisent: quelque integrité qu'apportent les Roys sur le Throsne, ils sont assez coupables quand ils regnent long-temps; & c'est assez de sçauoir qu'ils ont des Successeurs pour deuenir odieux à leurs Subjets. Le Vulgaire est si bizarre en ses pensées, que ses plus resoluës ne durent que des momens; il hayt vn Bien

Rato quàm iustus quisquis fuit, vt non charior populo successor foret.
Petr. de remed. vtriusq. foret.

qu'il possede, il le desire quand il est à venir, & il n'en fait iamais de veritable estime que lors qu'il est passé. Quel contentement pour receuoir vn homme parmy tant d'apprehensions ? quel bonheur peut-il goûter, en gouvernant vn Peuple méconnoissant, qui n'est iamais satisfait de sa conduitte, qui attend sa mort de chacune de ses maladies, qui la desire sous ombre d'agrandir sa Liberté, qui trouve à redire aux faueurs qu'il en a obtenu, & qui n'a de l'amour que pour celles qu'il attend de ses Heritiers ?

Ce furent sans doute ces raisons, qui obligerent Auguste de penser si souvent à sa retraitte ; & qui luy inspirerent le mépris d'vn Empire, qui exposoit ses actions à la censure, son salut au hazard, & sa vie au peril. Car quoy qu'il commanda presque à tout l'Vnivers, qu'il tint la Fortune Romaine entre ses mains, & qu'il vit le plus sage Senat du Monde honorer ses volontez, neantmoins il soûpiroit apres le repos, il ne cessoit de demander au Senat le pouvoir de se retirer ; ses plus serieux discours finissoient tousiours par cette douce esperance, & il appelloit ce iour-là bien-heureux qui le depoüilleroit de ses Grandeurs. Il auoit appris par vne longue experience, combien vne Charge publique est laborieuse, combien de

trauaux il falloit souffrir pour l'acquerir, & combien de soins il failloit apporter pour la conseruer; puis qu'il auoit souvent esté contrainct de prendre les Armes pour dompter ses Sujets, donner des combats pour supplanter ses Competiteurs, & mettre des troupes en campagne pour se garantir des surprises méme de ses Amis. Combien de fois s'est-il veu forcé d'abandonner ses frontieres, de passer en Sicile, d'avancer en l'Egypte, & de mener en Asie des Armées toutes dégouttantes encore du sang Romain, pour ranger des factieux à leur deuoir? Lors méme qu'il est empéché de pacifier les Alpes, qu'il reduit les Rebelles sous son obeïssance, qu'il fait des Esclaues de tous ses Ennemis, & qu'il médite des nouvelles conquestes au de-là le Rhein & de l'Euphrate, on conspiroit contre sa personne, on ayguisoit les épées dans la Ville d'Anube pour l'assassiner; & celuy qui venoit de triompher de tous les Rebelles de son Estat, se voyoit condamné à la mort par vne Bande de Seditieux. A peine estoit-il échappé de ces embûches, que sa Fille accompagnée d'vn nombre de jeunes hommes, qu'elle auoit gagnés par ses prostitutions, renouvelloit sa crainte, & par des allarmes presque continüelles le menaçoit de mort au milieu de ses Gar-

des qui l'enuironnoient. C'est pourquoy enuyé des Grandeurs d'vne Empire, & lasfé d'vne Charge qui l'exposoit à tant de dangers ; il souhaittoit le repos, il charmoit ses maux de cette attente, il conjuroit le Senat de la décharger de ce fardeau ; & par vne puissance qui est attachée à la condition des Souverains, il exigeoit d'autruy, ce qu'il pouvoit accorder à tous les Esclaves de Rome. Il fuyoit la Cour comme l'Ennemie de l'innocence, & recherchoit la Solitude comme le Sejour du repos & la retraitte de la Vertu. Il sçauoit bien qu'on ne pouvoit regner sans estre mal-heureux ou criminel, que la haïne du Peuple ou l'indignation de Dieu estoient les partages ordinaires des Roys, & que comme ils ne pouvoient commander auec justice sans déplaire aux Hommes, ils ne pouvoient gouverner injustement sans attirer la colere de Dieu.

Funes ceciderunt mihi in præclaris. Psal. 15.

De quelque puissance qu'on flatte les Monarques, ils ne sont iamais absolus dans leurs Prouinces, le Droict Ciuil les oblige aussi bien que leurs Sujets; & s'il leur est permis d'établir des Loix, il ne leur est pas permis de les violer. Leur Liberté n'est qu'vne illustre Esclauage; ils ne peuvent que la moitié de ce qu'ils desirent, bien qu'ils pretendent que leur pouvoir soit égal à

Quod quisque iuris in alterum statu erit, ipse eodem iure vtatur. D.

leur volonté ; ils ne peuvent presque rien, parce qu'ils peuvent tout : & vn Orateur disoit de tres-bonne grace à Trajan, que si c'estoit vne marque d'vne haute felicité en sa personne, de pouvoir faire ce qu'il desiroit ; c'estoit vn acte de Grandeur, de ne faire qu'autant qu'il deuoit. La Puissance ne détruit pas la Iustice, & vn Prince se rend incapable de iuger ses Subjets, dés qu'il décredite ses Ordonnances par ses actions.

Bien qu'il soit aisé de conclurre de tous ces discours, que la Grandeur est seruile, & que la puissance qui l'accompagne est aussi foible que dangereuse; on ne voit pourtant presque point d'homme ; qui ne la recherchent, & qui ne se soucient gueres de deuenir criminels ou miserables, pourueu qu'ils puissent paroistre glorieux. Les Siecles passez on en a veu de si dénaturez qu'ils ont violé toutes les Loix pour gouverner ; qui sont montez sur le Throsne par le meurtre, qui n'ont pas craint de commettre vn Homicide pour acquerir vn Royaume ; & qui ont tenu pour Maxime que s'il estoit loisible de violer le Droict, il le falloit faire en matiere d'Estat, & pour commander. Les Poëtes, qui parmy leurs Fables décriuent si naïfvement les inclinations des hommes, ont bien remar-

qué qu'il falloit qu'vn Ambitieux fût insolent, puis qu'il n'épargnoit pas le sang de ses plus proches, qu'vn Estat luy estoit plus cher que ses Dieux & ses Enfans, & qu'il sacrifioit souvent les vns & les autres aux flammes pour l'obtenir. Polinice dans le Tragique estoit de cette humeur; bien que sa Mere l'asseura qu'il ne pouvoit aspirer au maniment des affaires sans renoncer à sa liberté, qu'vn Royaume estoit vne laborieuse Seruitude, que le Sceptre n'étoit pas tant vne faueur du Ciel qu'vne preuve de sa colere; & qu'il suffisoit qu'il sçeût que Cadmus & ses heritiers eussent esté mal-heureux, pour l'obliger à perdre le desir de regner: il luy répondit qu'il estoit resolu de commander, que les desastres de ses Ancestres ne l'étonnoient pas, que la mort estoit aisée à supporter à vn homme qui la méprise; & qu'il ne se mettoit pas en peine de quelle mort il devoit perir, pourueu que ce fût le Sceptre dans la main & le Diadéme sur la teste.

Sceptra Thebarum fuit impune nulli gerere. Sen. in Thebaide.

Vn Theologien rencontre assez heureusement, quand il dit, que l'Ambition estoit le Singe de la Charité, que la plus insolente des Passions imitoit la plus parfaite des Vertus; & que pour auoir des motifs differens, elle ne laissoit pas de la suiure en ses façons d'a-

gir. La Charité, dit ce grand Docteur, est patiente, & elle endure genereusement les injures qu'on luy a faites, pour les choses eternelles ; & l'Ambition souffre tous les affrons, pour les biens de la Terre. La Charité est misericordieuse, & elle distribuë liberalement les Richesses qu'elle possede ; l'Ambition les méprise, & ne fait cas que de celles qu'elle attend. La Charité souffre la douleur & la mort, pour la défense de la Verité ; & l'Ambition ne refuse pas de combat, pour l'établissement de sa gloire. L'vne & l'autre croit tout & espere tout : & parmy tous leurs rapports on ne remarque que cette difference, que l'vne combat pour le Bien, & l'autre pour le Mal; que l'vne fait ses Amans Disciples de IESVS-CHRIST, & l'autre ses Martyrs Esclaues du Demon. En effet qui croira qu'vn homme qui fait la guerre à ses Voisins, qui franchit les frontieres de ses Alliez, qui brise les limites sacrez de la Nature, qui viole les Alliances que cette sage Mere a mis entre les Estats, pour arriuer au but de ses pretensions, ne soit possedé par vn Esprit malin ? Qui pensera qu'vn Prince qui n'est iamais satisfait de sa fortune, qui bannit la Paix de toutes ses Terres, qui ne prescrit point de bornes à ses desirs, qui n'estime injuste que ce qu'il ne peut rauir, ne soit vn Escla-

ve du Demon & vn Martyr de la Vanité? Qui jugera qu'vn homme qui trauerse les Mers, qui court toutes les parties du Monde, qui expose sa vie dans les dangers pour gagner vn poinct de Terre, soit en bon sens, & ne soit aussi bien l'Ennemy de soy-méme que le Tyran des Peuples qu'il a vaincus? L'Orgüeil n'a rien de juste que ses propres miseres, & sans inuenter des supplices pour la punir, il suffit de l'abandonner à elle-méme pour la rendre mal-heureuse. Car quoy que tous les Passions s'efforcent de la chastier, que l'Esperance la séduise, que la Crainte la bourelle, que la Douleur la déchire, & que la Colere la jette dans le combat; elle ne peut obtenir ce qu'elle desire des vaincus. Si elle les fait ses Esclaues, elle ne sçauroit les faire ses Amans, & de quelque artifice qu'elle se sérue, elle ne peut obliger ces hommes libres à luy donner leurs amours ou leurs venerations.

Le desir des Richesses, pour estre plus commun parmy les hommes que celuy des Honneurs, n'est pas plus raisonnable: Car si celuy-là est precipité, celuy-cy est impatient; si l'Ambition rend les hommes insolens, l'Auarice les rend sordides; si l'Orgüeil fait des impies, la Conuoitise fait des idolâtres; & il n'est pas bien aisé de resoudre dans

la Morale de Seneque, si nous deuenons plus criminels, lors que nous pretendons de nous éleuer au dessus de nos égaux, que lors que nous faisons vn Dieu d'vn Metail que nous deurions loger sous nos pieds.

Il est vray que cette Passion nous est en quelque façon naturelle, qué nos Parens nous en ont appris l'vsage dés nostre jeunesse, & que nous recommandant l'or & l'argent, ils nous en ayent laisśé le desir en heritage. Car quoy que le Peuple n'ait presque iamais vn méme sentiment, que la nouveauté la rauisse, & qu'il change d'opinions autant de fois qu'il change d'objets; il est constant en ce poinct que l'or luy est profitable, qu'il l'assiste en ses necessitez, qu'il luy ouvre la porte aux Charges publiques, & qu'il releue sa fortune par des alliances glorieuses. Les particuliers qui se conduisent par l'exemple public, le regardent auec respect, ils le souhaittent à leurs Enfans; & comme si le Ciel ne couvroit rien de plus precieux que luy, ils en font des presens & des offrande à leurs Dieux. Enfin la possession des biens est si aduantageuse, & la disette est accompagnée de tant de misere, qu'elle est deuenuë le mépris de tous les hommes: les pauvre la haïssent aussi bien que les riches; & sans chercher

Admirationem nobis parentes auri argẽtique fecerunt: & tenebris infusa cupiditas altius sedit crevitque nobiscum. Sen. Ep. 16

de notables défauts dans vne personne, c'est assez de sçauoir qu'elle est maltraitée de la Fortune, pour estre odieuse à ceux qui la frequentent.

Bien que ces raisons soient receuës de toutes les Nations de la Terre, elles ne sont pas pour cela plus veritables; & rien ne les fait tant soupçonner de tromperie, que le nombre de leurs approbateurs. Car comme le Peuple est égallement aueugle & interessé en ses jugemens, il louë les Richesses comme l'vnique ornement de la vie, & il luy est aduis que le Ciel ne peut mieux luy témoigner son amour, qu'en luy accordant des Thresors. Mais certes, il seroit à souhaitter que ceux qui les recherchent auec tant d'empressement, consultassent auec les Riches; & qu'ils s'insinüassent en la compagnie de ces glorieux miserables, pour apprendre d'eux l'inquietude & la douleur qui accompagnent leur possession. Sans doute ils changeroient bien-tost de desirs; & ie ne sçay s'ils ne feroient point des vœux, pour empécher qu'il n'arriuast rien, de tout ce qu'ils auoient si ardamment souhaitté. Tous ces biens qu'ils admirent tant n'ont qu'vne apparante bonté, le plaisir qu'ils promettent est plus fautif que specieux; s'il leur promettent de la gloire, ils leur causent des tourmens, & ils ressemblent à ces Be-

apprenoient ; vous vseriez de vos advantages, si elles n'estoient en vostre puissance ; & pour tout dire en peu de parolles, vous seriez libres, si vous n'estiez opulens. Apprenez des travaux que vous souffrez, que vous estes mal-heureux, que vous seriez à vôtre conuoitise, au lieu de luy commander ; & que vous estes, comme parle l'Escriture, des hommes qui sçauez souhaitter des biens, mais non pas en ioüir.

DISCOVRS III.

Que la Hardiesse est inutile aux Sages pour attaquer ou se défendre contre le Mal.

Les Orateurs ne paroissent iamais plus pompeux, que lors qu'ils décriuent la vie des Conquerans, qu'ils donnent de la renommée à leur valeur, qu'ils admirent leur conduitte, qu'ils les font voir aux prises auec leurs Ennemis, & qu'ils les font triompher de la Fortune & de la Mort. Il semble qu'ils se surmontent eux-mesmes, toutes les fois qu'ils racontent leurs combats & leurs victoires ; & qu'ils ayent enuie de faire leur propre Panegyrique,

en faisant celuy de ses Soldats victorieux. Car quelques aduantages qu'ils trouvent en leurs personnes, rien ne les émeut tant que leur courage, ils quittent toutes leurs autres qualitez pour faire valoir celle-cy ; & s'ils se trouvent quelquesfois obligez de les loüer, c'est auec tant de froideur, qu'il est aisé de conjecturer qu'ils n'en font estime, que parce qu'ils apprehendent qu'on ne leur reproche de les auoir ignoré. S'ils parlent de leur justice, c'est auec des termes si communs, qu'on peut douter s'ils en ont iamais connu le merite, leur clemence leur semble tousjours mélée de lâcheté & d'inconsideration ; & quoy que la sçience soit bien le plus bel ornement des Monarques, ils ne laissent pas de le faire passer parmy eux pour l'exercice des poltrons & l'entretien des Faineans. Il faut estre vaillant pour deuenir le sujet de leurs éloges ; il faut auoir commis des meurtres pour meriter leur estime, & il faut auoir aussi peu épargné sa vie que celle de ses aduersaires, pour estre honoré dans leurs Escrits.

Comme la hardiesse produit tous ces effets, elle tire des loüanges de tous les hommes: les Historiens en parlent auec veneration, les Philosophes l'inspirent à leurs Disciples, & les Poëtes s'interessent tellement dans sa gloire, qu'ils

asseurent que si les Roys doiuent l'heureux succez de leurs Armées à la Fortune, ils sont redeuables du commencement de leurs victoires à l'audace de leurs Capitaines. Enfin ils disent que nous sommes languissans sans son secours, que toutes nos actions empruntent leur éclat de son ardeur, & qu'vn homme ne deuoit estre estimé qu'aussi long-temps qu'il estoit hardy & courageux.

L'Esprit de l'homme est si corrompu & l'opinion du Peuple l'a tellement dépraué, qu'il ne méprise que les actions pompeuses ; il ne trouve rien d'agreable que ce qui est hors des regles communes, les Vertus sombres ne le touchent pas, & par vn caprice qui fait voir sa foiblesse, il ne considere pas tant la conduitte d'vn General d'Armée, que la défaite de ses Ennemis. Il parle d'vn Victorieux auec admiration, il remplit les Liures de ses loüanges ; & comme si la gloire d'vn Capitaine consistoit à donner des Batailles, défaire des Armées, ruïner des Villes, & desoler des Prouinces, il employe toute son industrie à composer son Panegyrique.

Mais certes il ne découvre iamais dauantage son aueuglement qu'en ce sujet, l'injustice de sa Cause deshonore son iugement ; & sans examiner ses

intentions ou ses motifs, il suffit de sçauoir que tous ces exercices conspirent à la ruïne de nos semblables pour les condamner. La Hardiesse qui les invente ou qui les produit, n'est pas asses juste pour les authoriser ; & celle qu'on regarde comme le principe des nobles Actions est trop funeste au genre-humain ; pour estre suiuie sans danger. Car qu'a-t'elle iamais fait dans le Monde, qui n'ait tourné ou au deshonneur du Vainqueur, ou au desauantage du Vaincu ? l'a-ton iamais veuë moderée dans le combat, ou modeste dans la Victoire ? a-t'elle iamais épargné les innocens en attaquant les coupables ? tous les Royaumes ne se plaignent-ils pas de son injustice ? & auroit-on iamais veu des reuoltes & des trahisons, des meurtres & des parricides, si la Hardiesse ne les eust suggerez aux lâches & aux timides ? Le Vice seroit encore aujourd'huy caché dans les tenebres, si cette Passion ne luy auoit appris à se produire aux yeux des hommes ; le scandale seroit banny des compagnies, si on y voyoit des impudiques, l'on n'y verroit point d'actions indecentes, la vengeance y seroit aussi peu connuë que l'homicide ; & on pourroit douter auec raison si le peché auroit iamais paruenu public, si la Hardiesse ne luy en eût facilité le chemin,

Tous ces crîmes que nous lisons dans les Histoires, & que nous detestons encore en nostre Siecle, n'ont pas eu d'autre source que cette Passion : tous les Philosophes la leur donnent pour Mere, ils luy attribüent toute leur malice, & bien qu'ils connoissent que l'homme est assez dereglé, pour conceuoir des mauvais desseins; ils asseurent qu'ils n'auroient pas assez de resolution pour les executer, sans estre preuenu de ses mouuemens. Si nous croyons à vn Orateur, c'est elle qui met la diuision entre les Estats, qui inspire la Tyrannie aux Ambitieux, qui suggere le violement aux impudiques, qui persuade la rapine aux Auares, qui desole les Royaumes; & qui hazardant les Armées entieres, fait perdre les Empires aux Souuerains, & la Liberté aux Sujets.

Car qui pourroit croire que Iules Cesar eust iamais attaqué la Republique Romaine, s'il n'eust esté aussi hardi qu'orguilleux ? qui penseroit qu'Alexandre eust aspiré à la Souueraineté de l'Vniuers, s'il n'y eust esté aussi bien poussé par son courage, que par son Ambition ? L'vn & l'autre est coupable deuant les hommes, pour auoir trop entrepris; & l'on ne les regarde que comme des Monstres dans les Histoires, parce qu'ils se sont laissez empor-

ter aux mouvemens d'vne Passion, qui renuerse toutes les Loix de la Nature. Aussi sont-ils deuenus la terreur de tous les mortels, toutes les Nations estrangeres les ont redoutez, l'arriuée de leurs Armées a fait souvent fuïr celles de leurs Ennemis, leurs progrez ont tenu toute la Terre en silence, leurs Soldats les ont craint aussi bien que leurs aduersaires, & Seneque a doute si leur valeur a esté plus fatale à leurs Ennemis qu'à leurs Partisans. L'vn a juré la ruïne de ses Voisins, & l'autre la perte de sa Patrie; l'vn a fait gemir la Grece, & l'autre a porté l'horreur dans la Ville de Rome, l'vn s'est assujetty des Souverains, & l'autre a entrepris sur les droits de la plus sourcilleuse Republique du Monde. Mais tous ces desordres ne reconnoissent point d'autre principe que la Hardiesse; si la grandeur en fut l'occasion, l'Audace en fut la principale cause, & l'Ambition d'Alexandre & de Cesar seroit demeurée inconnuë ou impuissante, si elle n'eust esté assistée de cette complice.

Mais de peur qu'on ne me reproche d'estre partial en ce sujet, & qu'on ne me blasme de condamner vne Passion qui a receu tant de loüanges dans les Ouvrages des Philosophes, ie veux auec eux, qu'elle est quelquesfois genereuse en ses entreprises, qu'elle attaque

la

la Mort sans effroy qu'elle est l'vnique de nos Passions qui considere le Mal auec asseurance, & qui entreprend de le combattre & de le vaincre. Car la Crainte pour estre prudente, n'est pas courageuse ; elle ne regarde pas tant le Mal pour aller au deuant que pour l'éuiter, elle tire son asseurance de son estonnement, & si elle consulte quelques-fois la Raison, c'est plustost pour en preuenir la venuë que pour l'attendre. La Colere est toûjours interessée, elle ne considere pas tant l'affront que le chastiment ; & l'esperance qu'elle a d'en tirer raison, addoucir sa douleur, & luy donne du contentement. Mais la Hardiesse recherche le Mal tout pur, elle luy déclare la guerre par tout où elle le rencontre ; & sans prendre garde aux dangers qui l'enuironnent, elle se juge assez honorée quand on luy permet de l'aborder & de le combattre.

Bien que ce discours soit veritable, & qu'on ne puisse pas bien le rejetter, sans ignorer les aduantages que remporte cette Passion sur ses autres Compagnes ; il ne prouve pourtant, rien dans la Doctrine des Stoïques, & il est aysé de monstrer en leur opinion, que ses entreprises sont aussi inutiles au Sage, que ses attaqes & ses combats. Car comme ils ne connoissent point

de mal que le Vice, & que celuy que le Peuple redoute passe aupres d'eux pour vne chose indifferente; s'ils n'ont pas besoin d'autre secours pour le surmonter que la Raison; cet Ennemy est toûjours en leur puissance, la Volonté qui le forme peut l'étouffer; & tout ainsi qu'il suffit qu'vn homme veüille le Bien pour estre innocent, il suffit qu'il veüille le Mal pour estre criminel ou vicieux.

Temperatus sit sapiens, & ad res fortiùs agendas non iram, sed vim adhibeat. Seneq. 2. de ira cap. 17.

Ce n'est donc pas sans raison si ie bannis la Hardiesse de mon Sage, puis qu'elle est si insolente; & si ie ne souffre pas qu'il s'en serue aux occasions, puis qu'elle est si injuste; & si ie la iuge inutile à sa conduitte, puis qu'il ne connoist pas d'autres Ennemis à combattre, que luy-mesme; ny d'autres Monstres à attaquer que le Vice. Il faut que le vray Philosophe soit courageux, mais qu'il ne soit ny hardy, ny timide: qu'il succombe aussi peu à la Passion qu'à la Fortune; qu'il juge des choses selon la Raison, & qu'il ne craigne pas le peril comme lâche, ny qu'il ne le recherche pas comme temeraire.

DISCOVRS IV.

Que l'Esperance est ingratte, timide, & incertaine.

IL n'y a rien dans le Monde de plus caché ny de plus éuident que le Temps, c'est le Labyrinthe des Sçauans : les Astrologues qui tirent, des mouuemens des Astres qu'ils contemplent, la connoissance de sa durée, trauaillent encore aujourd'huy à l'exprimer; & si on voit des Philosophes dans nostre Siecle qui agréent touchant son estre, il ne s'en trouue presque point qui accordent touchant sa nature. Bien qu'ils conuiennent en ce poinct, qu'il est la mesure de toutes les choses humaines, qu'il est la regle du repos aussi bien que de l'action, & que le Soleil & la Lune soient creés de Dieu pour distinguer les Iours, les Années & les Siecles : neantmoins ils different en décriuant ses proprietez ou définissant son essence : & ils le considerent auec des formalitez si éloignées les vnes des autres, qu'on peut douter s'il a quelque chose de reel, hors de l'Esprit de ceux qui le conçoiuent. Le plus subtil des Theologiens le confond in-

Firmiter existimo tempus nō dicere aliam rem absolutā, vltra motum, sicut qualitas dicit aliā rem à quantitate, sed eandem rem simpliciter. Scotus. q. 18. de rerum Princip.

genieusement auec le mouuement qu'il mesure; il asseure qu'on ne voit rien en l'vn qu'on ne remarque en l'autre, que l'Imagination ou l'Esprit cause toute leur diuersité; & que si les Physiciens leur donnent des noms differens, ils ne laissent pas d'estre vne méme chose. De-là vient que ses Disciples le rejettent des Predicamens d'Aristote, qu'ils le regardent comme vne extension bastarde, qu'ils le banissent du nombre des choses qui subsistent dans la Nature: & qu'ils le rendent tellement dépendant du Corps, qui se meut ou qui se repose, qu'ils confessent qu'il n'a point d'étenduë quand il en est séparé.

Quelques-vns ne sçauroient s'imaginer qu'il ait des veritables parties, puis que celles qui le composent ne se souffrent pas; que le passé n'est plus, qu'il cesse d'estre dans la Nature quand le present luy succede; qu'il faut employer la memoire pour le ressusciter, & qu'apres luy auoir fait vser de tous ses artifices, elle ne nous peut entretenir que d'vn temps imaginaire. Ils ne peuuent non plus conceuoir, que le present puisse le composer; puis qu'il n'est qu'vn poinct indiuisible, vn instant qui sépare le preterit d'auec le futur, & vn moment qui nous échappe toutes les fois que nous croyons le tenir. Car il coule si vistement que rien ne

sçauroit le retarder, le repos mesme du Soleil ne sçauroit l'arrester, il marche quand tous les Astres demeurent : & comme s'il estoit funeste à soy-mesme, il ne s'accroist que par sa perte, & il ne s'aggrandit que par sa diminution. Mais ils doutent auec bien plus de raison, si le futur pourroit faire vne de ses differences, puis qu'il est encore à venir, que se premiers mouvemens nous sont cachez, que son arriuée est incertaine ; & qu'il n'est, à bien parler, qu'vne Idée dans l'Esprit de Dieu qui l'ordonne.

Cependant l'Esperance, qu'on juge si necessaire pour executer nos desseins, ne regarde que cette derniere partie du Temps : elle ne nous entretient que des Biens qui sont reseruez à sa venuë, elle considere les choses futures & non pas celles qui sont écoulées : & par vne ingratitude qui découvre son injustice, elle méprise celles qu'elle a obtenuës, & ne songe qu'aux Biens qu'elle se promet de receuoir. Elle s'éloigne du passé, & ne pense qu'à l'aduenir ; & aspirant à tout ce qu'elle n'a pas, elle se met peu en peine de passer pour ingratte, pourueu qu'elle puisse meriter le nom de préuoyante. En effet, quelque bonne mine que fasse vn Ambitieux à ses Bien-faicteurs, & quelques soûmissions qu'il leur rende pour les asseurer

de ses reconnoissances ; il ne regarde pas tant ce qu'il en a receu que ce qu'il en attend, il passe legerement sur les charges qu'il s'est acquis, & il ne se reserue qu'à celles qu'il recherche : & suiuant les mouvemens de la Passion qui le trauaille, il oublie toutes les Grandeurs qui luy donnent des Compagnons, pour ne songer qu'à celles qui peuvent l'égaler aux Monarques & aux Souverains. Comme l'impudicité est paresseuse, & que la seruitude qui l'accompagne, luy oste le pouvoir de rien produire de genereux : elle perd aisément la memoire des plaisirs qu'elle a goustez, la nouveauté qui la charme luy en fait oublier la ioüissance, elle estime perdus ceux qui sont écoulez : & bien que la Volupté presente puisse estre interrompuë par les accidens, que celle qui est à venir soit aussi cachée qu'incertaine, & qu'il n'y en ait point de plus asseurée que celle que l'on ne nous peut plus rauir ; elle la fait mépriser aux impudiques, pour les repaistre de nouveaux contentemens qu'elle leur fait esperer. Le desir des Richesses, qui naist aussi souvent de nostre indigence que de nostre foiblesse, a toutes ses visées dans l'aduenir : il considere le futur, & ne refléchit pas sur le paßé ; il conte les Thresors qu'il attend & non pas ceux qu'il a acquis, il

prend tout & ne rend rien ; & sans chercher beaucoup de raisons pour le condamner , il suffit d'apprendre qu'il est insatiable , pour iuger qu'il est iniuste & méconnoissant. L'Esperance, qui est l'Ame de toutes ces Passions, leur inspire cette odieuse qualité : elle leur apprend l'ingratitude , en leur apprenant à faire des cours dans l'aduenir : son oubly cause sa honte ; & comme on accuse vn homme d'ingratitude, qui dénie vn Bien-fait qu'il a receu , qui le dissimule de peur de le rendre , ou qui ne le rend que lors qu'il y est forcé: on estime auec plus de droit méconnoissant celuy qui l'a oublié , & qui a laissé échapper de sa memoire vne Grace , dont il deuroit conseruer le souvenir iusques à la mort. Mais si l'Esperance est assez odieuse , puis qu'elle est ingratte , & si ses promesses nous doiuent estre suspectes , puis qu'elle manque de fidelité à ses Amis , & de reconnoissance enuers ses Bien-faicteurs ; l'inquietude qui l'accompagne ne la rend pas moins méprisable , & il ne faut qu'apprendre de Seneque , qu'elle est l'Ennemie de nostre repos pour nous obliger à en condamner tous les employs. Car selon les parolles de cet éloquent Philosophe, la Crainte suit l'Esperance : ces deux Passions pour estre contraires , ne s'abandonnent que rare-

Spes metum sequitur, nec miror ista sic ire, vtrumque pendentis animi esse vtrumque futuri expectatione solliciti. Seneq. Epist. 5.

ment, il faut estre tombé dans le desespoir pour cesser d'apprehender : & comme il arriue souuent qu'vne qualité perit par la ruïne de celle qui luy est opposée, la Crainte ne nous quitte iamais que lors que nous cessons d'esperer. De-là vient que les criminels qu'on conduit au supplice, sont sans apprehension, qu'ils regardent la Mort sans effroy, qu'ils sont plus asseurez sur l'Echafaut que deuant le Iuge, & qu'ils n'ont pas d'auersion pour le Trépas, puis qu'ils n'ont plus d'asseurance pour la Vie. Cette verité est si constante, qu'vn Stoïcien a crû qu'il n'y auoit rien de plus insupportable que d'estre long-temps en suspens, que nous souffrirons plus aisément qu'on enleuast nos Esperances qu'on ne les prolongeast, qu'vn long desir estoit vn long tourment, & que si au jugement d'vn Sage, la perte d'vn Bien nous estoit quelquesfois auantageuse, son attente nous causoit tousiours de la crainte & de la douleur.

Mais certes on ne doit pas fort s'étonner, si celuy qui espere apprehende, puis que les Biens qu'il attend sont douteux, que la Passion qui le conduit est fautiue en ses promesses, qu'elle deçoit presque tousiours ceux qui s'appuyent sur sa parolle : & qu'elle les flatte souuent de la ioüissance des plaisirs

qui n'ont rien plus qu'vne apparente verité. Comme l'homme ne fait pas l'aduenir, on ne peut pas attendre qu'il en puisse disposer; & quelque connoissance qu'il ait acquis dans le gouvernement des Estats, ou l'œconomie des Familles, il ne sçauroit répondre des éuenemens des affaires : cette partie du temps luy est aussi cachée qu'incertaine, & il faut estre entré dans le Conseil de Dieu pour en donner des aduantures asseurées. Car qui est assez éclairé, pour promettre aux Laboureurs que ses Campagnes seront fertiles apres quelque temps, que l'année suiuante luy sera plus auantageuse que celle qui l'a précedée, & qu'apres vne sterilité de ses Terres, il trouvera dans vne abondante recolte, la recompense de ses trauaux? Qui pourra asseurer les Matelots, qu'ils auront en leur voyage la Mer tranquille, le Vent fauorable & la Nauigation heureuse? Qui peut garantir les Soldats du bon succez de leurs Armes, & les asseurer de la déroutte de leurs Ennemis? Qui pourra promettre à vn homme que le Mariage qu'il medite sera heureux, que la Femme qu'il recherche luy sera fidelle, que les Enfans qu'elle luy donnera luy seront obeyssans, & que ceux-cy l'honoreront comme leur Pere, & que celle-là l'aymera comme son Mary : Nous rai-

Quis enim pollicetur serent reventum, nauiganti pontum, militanti victoriam, marito pudicam vxorem, patri pios liberos? sequimur quà ratio non quà veritas trahit. Senec. 2. benef. cap. 3.

ſonnons ſelon les apparences, & non pas ſelon ce qui en arriuera ; nous conſiderons le Bien, & nous n'examinons pas les difficultez qui l'enuironnent : nos diſcours ſont pluſtoſt fondez ſur nos ſentimens que ſur la Raiſon ; & ſuiuant la pente que nous auons pour les objets, nous nous en promettons aiſément la poſſeſſion, bien qu'ils ſoient ſouuent impoſſibles. De là vient, que nous viuons touſiours en inquietude, que nos reſolutions ſont incertaines, que nous joignons ſouuent l'injuſtice au hazard : & que nous nous ſoucions peu de deuenir criminels, pourueu que nous puiſſions obtenir ce que nous auons deſiré. Mais auſſi voit-on, que quand la Fortune combat nos deſſeins, que l'iſſuë de nos affaires ne correſpond pas à nos eſperances, & que nos trauaux n'ont ſeruy qu'à augmenter nos miſeres : que nous tombons dans la triſteſſe, que nous en abandonnons le ſuccez au hazard, que nous condamnons noſtre facilité à eſperer, & que nous nous repentons que l'injuſtice de nos entrepriſes ne nous ait pû rendre poſſeſſeurs du Bien que nous pourſuiuions.

Omni vita pendēt, & inhoneſta ſe ac difficilia docent coguntque : & ubi ſine premio labor eſt, torquet illum irritū dedecus, nec dolent praua, ſed fruſtra voluiſſe. Senec. de de tranq. anim. c. 2.

C'eſt ce qui a fait dire à Seneque que nos aduantages nous eſtoient funeſtes, & que nous n'auions point de bonnes qualitez, que pour nous rendre miſera-

bles ou criminels. La bonté de nostre Esprit sert à découvrir les maux, auant qu'ils soient arriuez : la memoire nous les rameine quand ils sont écoulez, & la volonté les suit souuent auant qu'ils fassent mine de nous attaquer. Enfin nous tournons toutes nos facultez en supplices : & comme si nous auions conspiré contre nous-mesmes, nous employons toutes les differences du Temps pour nous affliger. Mais le Sage qui est Amy du repos, & dont le bon-heur ne consiste pas tant en la tranquillité de son Esprit qu'en l'asseurance de son courage : méprise tous les aduis de l'Esperance, il se mocque de ses promesses, il braue la Fortune : & ne trouuant rien hors de la Vertu qui puisse le contenter, il desire aussi peu ses presens qu'il redoute ses disgraces. Il considere tous les Biens de la Terre auec indifference, il fonde toute sa gloire ou son plaisir sur l'innocence de ses actions : & satisfait du merite de la Vertu, il rejette la Volupté des Impudiques, les Grandeurs des Ambitieux, & les Thresors des Auares.

Nos venturo torquemur, & præterito, nemo tantùm præsentibus miser est. Idem. Epist. 5.

DISCOVRS V.

Que la Colere est aueugle dans la vangeance, temeraire dans le combat, & insolente dans la punition.

QVand ie ne serois pas engagé de suiure Seneque, & que trahissant l'opinion que i'ay conceuë de sa Doctrine, ie serois assez lâche pour abandonner son party, ou assez infidele pour prendre celuy de ses aduersaires; i'aurois encore de la repugnance de croire, que la Colere puisse seruir à la Vertu, & qu'elle soit necessaire aux Capitaines pour donner des combats, aux Iuges pour condamner les criminels; & aux Monarques pour chastier les rebelles de leurs Estats. Sa fureur est trop suspecte, pour approuver sa conduitte; ses procedures sont trop peu équitables, pour iustifier ses Arrests, & les chastimens qu'elle ordonne sont trop rigoureux, pour l'exempter d'injustice & de cruauté. Quoy que les autres Passions soient assez odieuses, puis qu'elles se reuoltent contre la Raison, & que ce ne soit pas sans sujet qu'on apprehende tant leur tyrannie, puis qu'elles

nous éleuent à nous-mesmes pour nous assujettir à leur fureur ; les Biens dont elles nous entretiennent, addoucissent leur rigueur : si leurs défauts les font haïr, leurs bonnes offres les font aymer ; & toutes farouches qu'elles sont, elles ont des charmes qui nous obligent à nous en seruir. Le Desir ne nous tourmente pas tousiours : s'il trouble nostre Esprit, il contente nostre imagination ; sa langueur est mélée de plaisir : & s'il nous rauit quelquesfois le repos, il cherche à nous mettre en possession des Biens qui nous manquent. Si l'Amour se campe dans nostre Ame, s'il entreprend sur nostre Liberté, & si par vne injustice qui démente son nom, il nous donne souvent nos Esclaues pour nos Maistresses ; il nous vnit à l'object que nous aymons, & il nous rend tellement épris de ses perfections, que nous en préferons la ioüissance à celle de toutes les Grandeurs de la Terre. Si l'Esperance nous tient en suspens, & si par vne préuoyance trop ingenieuse elle redouble le temps que nous attendons : elle nous promet des bons succez, elle nous asseure que nos trauaux ne seront pas inutiles, & que leur recompense correspondra à nostre attente. Si la Crainte trouble nostre jugement, si elle jette de l'horreur dans nostre Esprit, & si elle nous fait redouter des maux

qui combattent nos Esperances : elle nous enseigne à estre modestes dans la prosperité : elle nous aduertit de nos mal-heurs à venir, & elle nous prepare à les supporter auec constance quand ils seront arriuez. Si bien que toutes nos émotions ont quelque chose d'agreable; si elles nous persecutent, elles nous rendent de bons seruices : si elles sont violentes, elles relâchent quelques-fois de leur rigueur, & nous donnent des interualles, qui nous font estimer la Liberté. Mais la Colere est toûjours insolente : & en quelque estat qu'on la considere, elle est également farouche & précipitée. Si elle punit les coupables, son aueuglement luy fait commettre des excez, si elle tire raison des outrages, elle prophane toutes les Loix de la Nature : si elle attaque ses Ennemis, elle s'enfuit souvent dans leurs Armes : & semblable aux ruïnes qui s'écrasent sur les édifices qu'elles accablent, elle trouve son chastiment dans sa vangeance, sa déroute dans sa victoire, & son supplice dans ses Arrests.

Tam ex amore nascitur, quàm ex odio non minus inter seria,

Mais ce qui fait mieux connoistre son aueuglement, & qui rend son injustice plus insupportable, c'est qu'elle fait feu de tout bois, qu'elle naist de l'Amour aussi bien que de la Haïne, qu'elle s'éleue contre ses Amis & ses

Aduersaires, & qu'elle n'attaque pas moins ceux qui l'ont obligée, que ceux qui luy ont fait injure. Les diuertissemens qui guerissent ou qui charment les autres Passions, l'aygrissent: elle s'irrite aussi bien dans le jeu, que dans les occupations serieuses : elle s'offense autant d'vne raillerie que d'vn affront : & il importe peu que les motifs qui l'excitent soient considerables, si la personne qui les considere est susceptible de son ardeur. Car comme leur feu n'agit qu'autant qu'il trouve de disposition en la matiere, & que son actiuité n'est pas tousiours la mesure de son operation : comme on trouve des Corps qui ne souffrent pas la chaleur, & qu'on en voit d'autres qui conseruent vne étincelles jusques à l'incendie, la Colere s'attache aux Esprits lâches, elle les consume en les animant, & ne les abandonne presque iamais, qu'elle ne les ait rendu dédaigneux, temeraires & insolens.

quàm inter lusus & iocos. Senec. Epist. 18.

Pour bien connoistre la source de tous ces desordres, il faut sçauoir que la Colere n'est pas de la nature des autres mouvemens, qui s'insinuënt dans l'Ame auec douceur, qui flattent l'imagination à son entrée, & qui par des foibles accez déguisent leur violence : mais elle s'y jette auec impetuosité, elle occupe toutes ses puissances en vn

moment, & ayant toute sa grandeur dés sa naissance, elle fait en son commencement ce que les autres ne font qu'en leur progrez. De sorte que si celles-cy nous sollicitent, celle-là nous emporte : si celle-cy s'écarte de la Raison, celles-là nous approchent de la manie ; & si celles-cy sont lentes à se former, celle-là s'accroist tout d'vn coup. Enfin on ne voit rien de plus aueugle qu'elle en ses entreprises, de plus violent dans la vangeance, de plus superbe dans la victoire, ny de plus enragé dans la deroutte. C'est pourquoy la plus saine Philosophie la bannit de l'Ame du Sage, & elle juge qu'vne Passion qui obeït si peu à la Raison, & qui a tant de rapport auec la fureur, ne peut auoir de bons vsages.

Encore que l'injure soit fâcheuse à l'homme, qu'elle fasse bréche à sa reputation, & qu'elle blesse égallement l'innocent & le coupable. Quoy qu'il n'y ait rien qui luy soit plus insupportable, que les grands courages ayent peine de la souffrir, que les plus ingenus la ressentent, & que les vns & les autres manquent souvent de force pour la supporter ; neantmoins rien ne fait tant voir leur lâcheté, que le ressentiment qu'ils en témoignent, ny qui découvre mieux leur foiblesse, que la pensée qu'ils ont conceuë d'en tirer raison.

Il n'appartient qu'aux hommes de peu de cœur, dit Senecque, de vanger vn affront par vn autre; de donner de la dent à ceux qui les ont mordus, & de se causer du mal, parce qu'on leur en a voulu faire. Il faut estre de la condition des rats & des fourmis, pour tourner la teste du costé de ceux qui font mine de nous offencer, & pour nous persuader qu'on nous blesse toutes les fois qu'on nous touche. Mais quand l'injure seroit sans excuse; & que la personne qui l'a fait auroit eu dessein de nous rauir l'honneur; encore faudroit-il s'abstenir de colere, & prendre garde de nous laisser emporter à vne Passion qui irrite nostre douleur au lieu de l'adoucir. Les contestations sont toûjours dangereuses ou inutiles: & comme nous ne pouuons contester auec ceux qui sont au dessus de nous, sans estre furieux, ny auec nos inferieurs sans passer pour sordides, nous ne pouuons esperer de nous vanger de nos égaux sans nous mettre au hazard d'auoir du pis. La colere est trop maligne ou trop precipitée pour nous seruir en ce rencontre; il faut que la Raison soit nôtre Iuge, que nous receuions ses ordres auant que de rien entreprendre; & que nous apprenions d'elle, qu'il nous est plus glorieux de fuïr vn outrage par nostre silence, que de le vanger par nos parolles.

Si vis vincisci iniurias, tace, & vultus es. Chrysost.

Quand donc nous nous sentirons of-

fensez, mettons la main sur la poictrine, examinons si l'injure qu'on nous a faite nous arriue auec Iustice, & si nous ne l'auons pas attirée sur nous-mesmes par nos mauuais traittemens : en ce cas il est bien raisonnable que nous la souffrions auec patience, & que nous la receuions comme le chastiment d'vn mal que nous auons causé en autruy. Mais si l'outrage est juste, si l'on nous persecute à tort, & si nostre conscience nous asseure de l'innocence de nos actions : pourquoy nous en soucions-nous, & nous fâchons-nous d'vne injustice qui deuroit faire rougir celuy qui l'a commise ? N'adjoustons pas tousiours foy aux rapports des hommes, laissons à part les circonstances qui pourroient contribuer à leur euidence, défions-nous de nos propres conjectures, le temps nous fera connoistre la verité, & peut-estre que ce que nous estimons aujourd'huy veritable, en perdra demain toutes les apparences. Eleuons-nous au dessus du Peuple, ne croyons rien de tout ce que nous entendons contre nostre gré, regardons les injures comme des choses qui sont hors de nostre pouvoir, & faisons estat que personne n'est offensé que par soy-mesme.

Tandem est tempus veritatem dies aperit ne sint antes criminantibus faciles, Seneq. 2. de ira cap. 22.

En effet rien ne nous trauaille tant que l'opinion : c'est elle, dit Seneque, qui mesure les outrages, qui augmen-

Causa iracundiæ, opinio in-

te leur injuſtice, & qui ſéduiſant nôtre jugement nous les rend touſiours plus atrroces, & plus ſenſibles qu'ils ne ſont. Nous voyons des Valets qui endurent le foüet auec patience, & qui ne ſçauroient ſouffrir vne parolle piquante; qui préferent vne baſtonnade à vn ſoufflet, & qui tiennent que la mort leur ſeroit plus ſupportable qu'vn reproche on vn affront. Ce n'eſt pas touſiours l'offenſe qui nous tourmente, mais l'imagination de l'auoir receuë: c'eſt pourquoy vn homme de grand cœur, & qui connoiſt ſon innocence ou ſon merite, ſe mocque de toutes les injures qu'on ſçauroit luy faire: il les regarde comme des extrauagances d'autruy, il les oublie auant que de les auoir receuës, il en étouffe le reſſentiment auant que d'en eſtre touché; & comme il ne les reſſent pas, il ne ſe met pas en peine de les vanger.

iuria eſt. idem. ibidem.

Si la Colere eſt aueugle dans la vangeance, elle eſt injuſte dans la punition: & ſi elle choque la Charité quand elle tire raiſon d'vne offenſe, elle peche contre l'Equité quand elle la chaſtie. Tous ces plaiſirs ſont déraiſonnables, les peines qu'elle ordonne ſurpaſſent touſiours la grandeur du crime, & ſans luy faire ſon procez, il eſt aisé de la condamner par les Arreſts meſmes qu'elle prononce contre les coupables.

Pronus ad pœnam qui accedit nunquam mediocritatem illam tenebit quæ est inter nimiū & parum. Cic. 11. de Offic.

Car comme est precipitée, & que les flammes qu'elle répand dans l'Ame d'vn Iuge, ou d'vn Roy, les met en fureur ; elle les anime au chastiment, elle grossit les fautes pour iustifier ses arrests, elle en inuente de nouvelles pour auoir occasion de les punir, & les faisant agir selon leur pouvoir & non pas selon la Iustice, elle les met dans l'impuissance de garder cette mediocrité qui est entre le trop & le trop peu. Car elle veut que tous ses jugemens soient raisonnables, que la vangeance qu'elle exerce soit necessaire, & contraire à la Raison, qui n'estime juste que ce qui est conforme à l'équité, elle juge équitable tout ce qui est conforme à son humeur. Elle n'en veut pas tant à l'Offense qu'à la cause, elle ne considere pas tant le crime que la personne qui l'a commis ; & par vne fureur aussi estrange qu'elle luy est ordinaire, elle ne s'émeut pas moins des choses qui seruent à la défense d'vn criminel, que de celles qui sont à sa condemnation. Elle s'irrite contre l'innocent & le coupable, elle déguise la candeur de celuy-là, & augmente les fautes de celuy-cy, toute sa pretention est de les châtier ; & obstinée dans son erreur, elle croit qu'il luy est plus honorable de perseuerer dans vn mal, que d'en témoigner du regret.

L'exemple qu'en apporte Seneque dans les Liures admirables qu'il a fait de la Colere, en est vne preuve éuidente : & sans nous mettre en peine d'en chercher d'autres dans les Histoires, il suffit d'en remarquer les particularitez pour faire voir son injustice. Il dit qu'vn des Pisons estant en colere, vit l'vn de ses Soldats reuenir d'vn Convoy sans son Compagnon : ce retour luy seruit de pretexte pour le punir : il luy suffisoit qu'il fust suspect d'homicide, pour le condamner à mort, & qu'il fust séparé de son Camarade pour le faire mener au supplice. Ce mal-heureux condamné nie hautement le crime, prend les Dieux à témoins de son innocence, demande quelque temps pour se iustifier, & l'asseure de luy faire reuoir par sa diligence celuy qu'il disoit auoir esté massacré. Le General luy refuse cette grace, il s'aigrit contre sa demande ; & sans autre délais, commande qu'on luy oste la vie. On le conduit hors des tranchées, & le Bourreau empoignoit déja l'espée pour luy enlever la Teste, quand le Soldat qu'on croyoit mort, parut subitement au milieu de l'Assemblée : le Capitaine qui presidoit à l'execution, à la veuë de ce Soldat donna le hola, commanda à l'Officier de détacher le criminel, & de ne pas passer plus auant sans vne nou-

vel ordre du General. Il ramene donc le Prisonnier à Pison, pour luy remettre entre les mains vn innocent que l'erreur luy auoit fait passer pour coupable. Tout le Camp s'imaginoit que ce Prince se laisseroit vaincre à la Iustice, que la douceur succederoit à sa seuerité : & que desabusé de sa croyance, il n'auroit point de peine de pardonner vn crime à vn homme qu'il n'auoit pas commis. Mais voyant que ce Soldat estoit encore en vie, & prenant ce retour pour vn mépris de ses Commandemens, il monte sur le Tribunal tout furieux, prononce l'arrest de mort contre les deux Soldats, & ordonna qu'on les fist mourir sur le champ. Que sçauroit-on s'imaginer de plus injuste que de condamner deux innocens, pour n'auoir pû trouver vn coupable, ou de rendre deux hommes criminels, pour en auoir reconnu l'vn innocent ? Sa passion le fit passer plus auant, & tombant d'vn abysme dans vn autre, adjousta à ceux-cy vn troisiéme, qui estoit le Capitaine qui luy auoit ramené le prisonnier. Sa Colere ingenieuse luy fournit des raisons pour authoriser son arrest; & examinant leurs offenses, luy fit trouver dans la diuersité de leurs fortunes, des sujets differens pour les punir. Ie t'ay fait mener au supplice, dit-il au Soldat, parce que tu y as esté déja con-

Excogitavit quomodo tria crimina faceret, quia nullum inuenerat. de ira cap. 16. Sen. 10.

damné : & toy, parlant à son Compagnon, parce que tu en as esté cause : & toy, regardant le Centenier, parce qu'ayant receu ordre de faire mourir vn criminel, tu ne l'as pas fait. Il inuenta subtilement le moyen de les rendre tous coupables, & de commettre trois crimes à la fois pour n'en auoir pû déconvrir dans les personnes qu'il condamnoit.

De cet exemple il est aisé de reconnoistre l'injustice de la Colere, & d'apprendre combien elle est insolente dans les chastimens, & dangereux dans les Cours & les Parlemens. Car comme elle est superbe, & ne prend point d'autres aduis que les siens, elle suit les émotions de sa fureur, & elle souffre aussi peu qu'on la gouverne, qu'on la reprenne. Aussi voit-on qu'il n'y a que les Esprits lâches qui s'en seruent, & qui ne sçauent pardonner vne offense quand ils sont dans la puissance de la vanger.

Habet iracundia hoc mali, non vult regi: irascitur veritati ipsi, si contra voluntatem suam apparuerit. Idem. Ibidem.

Il est vray, que la Colere semble en quelque façon plus vtile dans les combats que dans les Cours de Iustice, que sa violence a quelque rapport auec l'humeur des Soldats, & que son air est plus seant sur le visage des Capitaines que sur celuy des Iuges & des Monarques. Car si nous croyons Aristote, rien ne contribuë

d'auantage à la valeur que la Colere : c'est elle qui enfle le courage des Conquerans, qui les anime dans la mélée, qui reueille leur generosité, & qui leur fait hazarder leur vie pour deuenir les Maistres de celle de leurs Ennemis. La Force, dans la Doctrine de ce Philosophe, est foible quand elle en est séparée: il faut que cette Vertu soit assistée de sa fureur, pour mépriser les dangers qui la menacent; & qu'elle soit échauffée de son feu, pour donner des Batailles & remporter des Victoires. Car bien que l'homme ait l'esprit naturellement genereux, & qu'il ait assez d'addresse pour attaquer ou se défendre contre ceux qui le veulent opprimer : il est pourtant lâche, quand il est destitué de cette ardeur; il est foible sans ce secours, & il cesse d'en estre animé.

Extollit animos & excitat, nec quicquam, si ne illa, magnificũ in bello fortitudo gerit, nisi huic flamma subdita est, & hic stimulus per agitauit, misitque in pericula audaces. Aristot. apud Sen. 10. de ira cap. 7.

Mais certes si cette maxime estoit veritable, que la Valeur doit le bon-heur de ses succez à la Colere, & que les Soldats soient languissans à moins que d'estre furieux; ie ne vois pas pourquoy on ne pourroit pas inferer que l'yvrognerie leur est necessaire, puis qu'elle les rend souvent courageux, qu'elle augmente leurs forces, qu'elle les engage dans les combats, & qu'elle leur fait mépriser la douleur & la mort. On en a veu qui ne sont entrez dans le Champ de Bataille que par le vin, qu'ils eussent n'aban-

abandonné leur poste, s'ils eussent esté sobres, & que la veuë de leurs Ennemis eust mis en fuitte, si les vapeurs qui leur broüilloient la Teste n'eussent fait la plus grande partie de leur courage. Qui ne sçait que les plus apprehensiues de nos Passions nous inspirent quelquesfois de la Valeur, que la necessité excite nostre lâcheté, que le desespoir nous fournit des armes pour combattre, & qu'il change souuent nostre Timidité en Hardiesse. Les bons succez ne sont pas tousiours les ouurages de la Valeur ou de la Sagesse, la Fureur ne triomphe pas moins souuent de ses Aduersaires que la Vertu, & les Politiques reconnoissent qu'il y a des rencontres où la Temerité reüssit plus heureusement que la Prudence. Mais il n'y a personne qui ne confesse, que tous ces mouuemens ne soient aussi foibles qu'indecens, qu'ils excitent l'Ame sans la fortifier, qu'ils corrompent la Vertu au lieu de l'instruire, & qu'ils ne fassent impression que sur les Esprits de ceux qui manquent de resolution quand ils sont priuez de son assistance. Aussi ne voit-on point d'homme vaillant qui ne tire ses forces de son temperament, qui ne soit hardy sans la Colere, & qui ne deuienne plus courageux quand il est échauffé de son feu, que parce qu'il est genereux de sa nature.

Aliquando metus fecit audacem, & morbus; sed ira, ebrietas, timoralitaque eius modi feda & caduca irritamenta sunt, nec virtutem instruunt, sed segnem aliquando animum & ignauum paululum alleuant. Idem. lib. cap. 13.

M

Cette Passion est temeraire pour en tirer quelque seruice, sa promptitude fait douter de sa prudence; elle est trop fougeuse pour guider les Maximes du combat, & elle recherche les occasions auec trop de chaleur, pour éuiter les perils dans lesquels elle veut engager ses Ennemis. Enfin son vsage nous est aussi funeste dans la Guerre que dans la Paix, puis qu'elle fait voir au milieu de la Paix vne image de la Guerre, qu'elle n'y fait que les mouuemens de sa fureur, qu'elle oublie la vicissitude des armes, & qu'elle tombe dans la puissance de ses Aduersaires, parce qu'elle ne peut se conseruer dans la sienne.

Nec in pace, nec in bello vnquam bona fuit: pacē enim similem belli efficit, in armis verò obliuiscitur Martem esse communem, venitque in alienā potestate, dū in sua non est. Senec. 10. de ira cap. 12.





TROISIESME TRAITTE'.

De la Crainte.

DISCOVRS I.

De la nature de la Crainte.

IE sçay bien que c'est vn crime parmy les Philosophes modernes, de parler en faueur des Stoïciens, & qu'on ne sçauroit entreprendre de plaider leur Cause sans attirer leur haine ou leur censure. Ie sçay bien que la seuerité de leurs Maximes est suspecte à beaucoup de personnes, que leurs sentimens donnent de l'ombrage aux Esprits Populaires, que leur Doctrine surpasse la creance d'Aristote & de Platon, & que l'vn & l'autre ne reconnoît rien de plus extrauagant que ce que nous admirons dans leurs Escrits. Leurs Disciples qui s'interessent dans leur party, se mocquent de tous leurs Paradoxes, ils asseurent qu'ils n'ont qu'vne apparence de grandeur, que leurs parolles sont plus superbes que raisonnables, que le Peuple les admire parce qu'il ne les conçoit pas, & que les Sça-

vans n'en font estime, que parce qu'elles leur donnent des pensées plus éleuées. Ils protestent qu'ils ne sçauroient comprendre que le Sage puisse estre seul riche dans le Monde, puis qu'il tombe ordinairement dans la disette, que la Fortune le reduit à la Besace, qu'il manque souvent de ce qui luy est necessaire; & qu'il n'a la plus-part du temps ny Habit pour se couvrir, ny Logis pour se retirer, ny Valet pour le seruir. Qu'il soit tousiours present à soy-mesme, puis qu'il est quelquesfois extrauagant; qu'il a des saillies indiscrettes, que la prudence l'abandonne en ses discours, & qu'il fait en certaines occasions ce que la folie fait entreprendre aux insensez. Qu'il soit Roy de l'Vniuers, puis qu'il n'a presque iamais de Sujets à commander; qu'il soit souvent obligé d'obeyr à des Maistres ignorans, & leur rendre des seruices qui combattent la Souveraineté qu'il pretend d'auoir sur eux. Mais parmy les absurditez qu'ils remarquent en leurs Paradoxes, rien les surprend tant, que lors qu'ils l'exemptent des opinions; qu'ils le dégagent des connoissances incertaines, & qu'ils asseurent qu'il luy est aussi impossible de douter d'vne Verité que de l'ignorer. Quoy, disent-ils, le Sage est-il infaillible en ses jugemens; ne peut-il pas

errer en ses conjectures ? ne voyons-nous pas qu'il raisonne des choses qu'il ne connoît pas ? & descendant aux particularitez, ne dispute-il pas des influences des Astres & des Planettes, dont il comprend aussi peu la nature que la Vertu ? En voulez-vous faire vn Dieu, apres l'auoir rendu orgueilleux ? & voulez-vous le rendre participant de sa sçience, apres luy auoir donné en partage la connoissance des Anges, le pouvoir des Monarques, & le gouvernement de l'Vniuers.

Mais leur estonnement cessera s'ils prennent la peine d'examiner les sens de leurs Paradoxes, & d'apprendre par l'éclaircissement qu'ils leur donnent, qu'ils sont fondez sur la Raison ; qu'ils ne choquent pas tant la Verité que leurs opinions, & qu'ils n'enseignent rien qui ne puisse estre receu des plus Critiques de nostre Siecle. Car s'ils disent que leur Sage est seul opulent, & s'ils le rendent Maistre de tous ces Biens qui rendent les Auares indigens ; c'est parce qu'il n'en reconnoist point d'autres que ceux de l'Ame, qu'il n'attend rien de la Fortune, qu'il vse de ceux qu'il a auec discretion ; & que les méprisant auec jugement, il sçait ioüir de ceux qu'il considere & qu'il ne possede pas. S'ils asseurent qu'il ne se trompe pas en ce qu'il fait, c'est parce

Ista paradoxa, quæ appellantur maximè videntur esse Socratica longeque verissima. Cicer. præfat. in Parad.

que la lumiere ne le quitte pas, qu'il n'agit que par le moyen de la Vertu, & qu'il consulte la Raison en toutes ses entreprises. S'ils le font Roy dans le Monde, & que sans luy faire porter de Sceptre ny Diadesme, ils luy commettent l'administration des Empires & des Estats; c'est parce qu'estant seul qui sçait regler ses Passions, il est seul capable de commander à ses semblables: & que son honnesteté ne le rend pas moins dans le Genre humain, que le Pilote dans vn Vaisseau, le Magistrat dans vne Ville, le General dans vne Armée, l'Ame dans vn Corps, & l'Esprit & la Raison dans vne Ame. Si enfin ils bannissent les opinions de son esprit, & s'ils veulent que ses connoissances soient aussi certaines qu'il les iuge veritables; c'est parce qu'il rejette toutes les propositions douteuses, qu'il n'approuve point de conclusions qui ne soient tirées de principes asseurez, & qu'il ne forme point de discours, qu'il ne sçache auparavant, qu'ils sont conformes à l'objet dont il parle. La science est le partage du Sage; & il faut estre ou niais ou temeraire, pour se persuader de comprendre vne Verité qu'on ignore.

Zeno & Stoïci opinationem repudiarunt: opinari enim te scire quod nescias, non est sapientis, sed temerarii ac stulti. Lactan. 3. cap. 4.

De là vient que Seneque fait vne guerre si sanglante à la Crainte, & qu'informé des desordres qu'elle cause dans

ses hostes, il la combat par tout où il la rencontre. Car comme elle n'est qu'vne connoissance douteuse, & vne opinion d'vn Mal absent qui nous menace; il condamne sa préuoyance, il la chasse du Conseil de son Sage, & il croiroit rauir la tranquillité à son Ame s'il permettoit qu'il s'en seruist. En effet rien n'altere tant nostre repos que cette Passion, & rien n'abbaisse tant nostre courage, que sa curiosité ou sa préuoyance. Car comme si elle n'estoit ingenieuse que pour nous perdre, elle prend toutes les formes imaginaires pour nous rendre miserables. Tantost elle préuient nos desastres, pour nous les faire sentir auant qu'ils soient arriuez; tantost elle les augmente, pour nous les rendre plus insupportables; tantost elle nous les figure inéuitables, pour nous précipiter dans le desespoir, & accablez déja des mal-heurs qu'elle nous fait attendre, elle nous fait souhaitter la Mort, pour nous déliurer d'vne Passion qui nous la fait souffrir à longues & diuerses reprises. Elle est d'vn naturel si timide, qu'elle redoute tout ce qu'elle juge pouvoir l'offenser, elle forme des monstres qui ne seront jamais, elle confond les maux imaginaires auec les veritables; & elle se laisse tellement surprendre par les Sens, que sans connoistre l'autheur ny des

Plura sunt quæ nos terrent quàm premunt, & sæpius opinione quàm re laboramus. Senec. Ep. 14.

vns ny des autres, elle les apprehende égallement tous deux.

La Haïne semble en ce poinct plus raisonnable que la Crainte : car si elle entreprend le Mal, & si elle employe toute son addresse à combattre sa violence; c'est parce qu'il est effectif, & que sa presence l'oblige à s'en vanger. Si la Hardiesse s'éleue contre ses Ennemis, & si elle se met en posture de s'opposer à leur fureur : c'est parce qu'elle en est attaquée, & que le danger ou l'Honneur l'engage à s'en défendre. La Tristesse toute melancholique qu'elle est, ne regarde que le Mal qui la blesse; elle s'entretient de ses rigueurs parce qu'elle les ressent, & ne succombe sous leur pesanteur, que parce qu'il n'est pas en son pouvoir de les éuiter. Mais la Crainte multiplie nos Maux, elle les préuoit dés qu'ils nous menassent, elle les cherche auant qu'ils soient arriuez; & par vne ambitieuse industrie, elle se sert du passé & de l'aduenir pour nous tourmenter. Quelle plus grande folie, dit Seneque, sçauroit-on remarquer dans vn homme, que de courir au deuant de ses desastres, les sentir auant qu'ils le touchent, & de perdre le present par l'apprehension du futur? Il faut estre extrauagant pour s'affliger auant le temps, se laisser surprendre à vn mal-heur qui peut-estre

n'arriuera iamais, & de se rendre miserable parce qu'on s'imagine de l'estre vn iour. Car pour faire voir sa vanité, & la conuaincre d'herreur dans sa prévoyance; il ne faut que considerer l'objet qu'elle apprehende, pour sçauoir que ses soins luy sont tousiours aussi desauantageux que des-honorables. Car ou elle regarde vn Mal veritable, ou imaginaire : s'il est veritable, il est en nostre puissance de l'éuiter, & rien ne nous sçauroit porter au Vice contre nôtre volonté ; S'il n'est qu'imaginaire, & s'il vient au nombre de ceux que la Fortune nous enuoye, nous sçauons déja qu'il n'est pas Mal, & que c'est luy faire tort que de luy imposer vn nom que la plus saine Philosophie n'attribuë qu'au peché.

Pour préuenir donc ces vaines terreurs qui troublent nostre Raison, ne précipitons pas nostre jugement, examinons la condition des objets qui nous estonnent, leuons leur le masque qui nous les rend si affreux, & considerons les dans la pureté qu'elle tire de la Nature : nous verrons alors qu'ils n'ont point tant d'opposition à nos humeurs comme nous nous les figurons, qu'ils nous sont nuisibles, parce que nous sommes séduits par l'opinion, & qu'ils n'ont rien de terrible que l'apprehension que nous en auons,

Leuissima ferè ingenia in tantum venere formidinis, vt sibi exciderent: nemo quidē, sine aliqua iactura sanitatis, expauit; similisque furenti, quisquis timet. Sen. lib. 6. Quæst. nat. cap. 29.

On voit des hommes qui tombent en pasmoison au bruit d'vne mauvaise nouvelle, qui pallissent en pensant à vn accident qui les menace, qui tremblent quand on les dispose à souffrir vn mal-heur; & qui sont tellement partagez entre la Crainte & la Douleur, qu'on les prendroit plustost pour des furieux, que pour des hommes raisonnables. Comme si la Peur leur auoit enleué la Raison auec l'Asseurance, ils craignent sans sujet, ils redoutent des Ennemis qui ne sont pas, ils les fuyent auant qu'ils ayent paru; & par vne aueugle timidité, ils quittent souvent vn chemin asseuré pour en prendre vn suspect. L'opinion n'a rien de tranquille, elle se trouble de tout ce qu'elle pense pouvoir l'offenser, elle nous asseure aussi peu du Ciel que de la Terre, & nous épouvante aussi bien d'vn Mal qui est éloigné, que d'vn autre qui nous pende sur la teste.

Mais le Sage qui connoît si parfaitement la difference qui est entre les Maux veritables & les imaginaires, se tient à l'épreuve de tous les accidens: il est armé contre la Fortune, il considere les mal-heurs comme des exercices de la Vertu, il les voit venir sans inquietude; & appuyé sur la grandeur de son courage, il les attend à dessein de les combattre & de les surmonter.

La pauureté le touche aussi peu que la misere, de ses Amis; il regarde les tourmens de mesme visage, que les injures; & il sçait aussi bien se défendre des Ennemis qui le menacent, que de ceux qui le persecutent. C'est estre trop delicat, que de recourir aux medicamens auant que d'estre malade; se bander le bras, auant qu'il soit disloqué; se plaindre de la teste, auant qu'elle nous fasse mal; & porter la main sur vne partie du Corps qui ne nous cause pas encore de douleur.

Mais quand la Crainte ne déguiseroit pas nos desastres, & qu'elle seroit assez fidelle pour nous les representer comme ils arriueront; encore nous seroit-elle inutile, puis qu'elle ne peut les diuertir; & que c'est toûjours vne espece de lâcheté de resentir la douleur auant que la cause qui la produit soit venuë jusques à nous. Combien de fois a-on veu que les éuenemens ont trompé nos esperances, que nos craintes nous ont inutilement abusé, que nous auons préuenu des maux qui ne nous sont pas arriuez, & qu'il y en ait eu qui nous sont arriuez que nous n'auions pas attendus? Ne redoutons pas des choses qui peuvent naistre sans nôtre congé; & par vne prudente tromperie, promettons-nous que celles qui nous donnent tant d'horreur, nous

feront fauorables. Comme il y a des belles apparences qui produisent des mauvais effets, il y a des mauvais effets, il y a des rencontres où les malheurs tournent à nostre aduantage. Quelques-vns sont sortis de la Prison, par le moyen des Femmes qui les consommoient ; & ils ont sauvé leur Liberté par ce qui deuoit leur oster la Vie. Quelques autres ont échappé le naufrage, par l'entremise des écueils & des précipices ; quelques autres ont trouvé leur salut dans les ruïnes d'vne Maison ; quelques autres ont suruécu à leurs Bourreaux, & ont veu mourir ceux qui estoient pour les perdre. La mauvaise Fortune ne nous persecute pas tousiours, elle a ses crüautez & ses douceurs, & il ne faut pas estre grand Philosophe pour sçauoir, qu'il y a des temps où ses disgraces nous sont plus auantageuses que ses faueurs.

De tous ces discours il est aisé de conclure, ce me semble, que la Crainte nous est inutile, qu'elle ne peut auoir des bons vsages dans la Morale, puis qu'elle nous jette dans le mal-heur auant le temps, qu'elle nous tourmente par sa préuoyance, qu'elle nous abuse par ses apprehensions, & qu'elle nous rauit la liberté & le repos toutes les fois que nous nous abandonnons à sa conduitte. C'est ce que nous verrons

dans les discours qui suiuent.

DISCOVRS II.

Que les tourmens n'ont rien de plus crüel que l'opinion, & qu'il n'y a que les fols ou les lâches qui les apprehendent.

LEs Philosophes qui s'interessent si fort dans les contentemens des Sens, qui font la Volupté la fin de leurs actions, & qui ne mettent point de difference entre leur felicité & celle des bestes, ont tant d'amour pour leur Corps, & témoignent des soins si particuliers pour sa conseruation, qu'ils n'ont pas de honte d'établir leur bonheur dans sa Santé, & de luy attribüer toutes ces glorieuses qualitez qu'Aristote donne à la connoissance du Souverain bien, & le Sage Romain à la possession de la Vertu. La Douleur qui touche le Corps leur semble le plus crüel de tous les maux, & ils se sont si bien laissé gagner au plaisir, qu'ils asseurent qu'il n'y a point de vie plus miserable que celle qui est mêlée de peines & de maladies. Car si les autres maux, disent-ils, nous causent de l'inquietude, si l'ignominie nous offense,

Quòd si vita doloribus referat maximè fugienda est, summum, profectò, malum viuere cũ dolore. Eudoxius apud Arist. 10. Eth.

ſi la pauvreté nous afflige, & ſi la mort de nos Amis tire des larmes de nos yeux; ils ne bleſſent pas tant noſtre Corps que noſtre Imagination, & il ne faut qu'vne addreſſe commune pour nous perſuader, qu'eſtant hors de nous, ils ne peuvent nous donner de l'incommodité. Mais la Douleur eſt en nous, elle abat noſtre Corps par ſa preſence, elle l'attaque dans tous ſes membres; & paſſant de la plus baſſe partie de nous-meſmes à la plus noble, elle luy fait reſſentir toutes les rigueurs qu'elle exerce ſur ſa Compagne.

Mais quelque raiſonnement qu'ils forment pour juſtifier la crainte des tourmens, il faut dire qu'elle naiſt de l'opinion, que les peines les plus éclatantes ne ſont pas touſiours les plus cruelles; & que les ſupplices ne nous paroiſſent plus inſupportables que l'exil & la pauvreté, que parce qu'ils ſont accompagnez de plus de pompe. Rien ne nous eſtonne tant que ce qui nous peut arriuer de la part d'vne Puiſſance Souveraine, & qui ayant la diſpoſition de noſtre Vie entre ſes mains, nous peut condamner à des tourmens auſſi douloureux qu'infames. Quoy que les Maladies détruiſent le Corps auſſi bien que les Supplices, que la Peſte ne nous ſoit pas moins ſenſible que la Torture, & qu'il y ait des Maux na-

Inopiâ atque morbi ſilentio ſubeunt, nec auribus quidquam terroris incutiunt: at tormenta magno ſtrepitu & apparatu veniunt. Senec. Epiſt. 14.

turels qui surpassent la cruauté des plus ingenieux Tyrans: cependant rien ne nous épouvante tant que la veuë des tourmens, & rien n'ébranle tant nostre constance, que les preparations qu'on a faites, pour nous oster la vie, ou pour éprouver nostre fidelité. Les autres Maux, qui naissent de nostre constitution, entrent auec silence; & leur arriuée est si soudaine, qu'ils ne mettent souvent pas de temps entre leurs premiers accez & leur violence. Les Maladies nous surprennent sans se montrer, elles se coulent dans nos veines sans bruit; & sans nous rien faire voir qui puisse nous estonner, elles nous glacent le sang, ou nous brûlent les entrailles. La Pauvreté n'est pas affreuse; elle n'offense nos yeux ny nos oreilles quand elle vient succeder à nos Richesses, & la Fortune ne change pas de visage quand elle nous fait pauvres, & quand elle nous rend opulens. Mais le Supplice est éclattant; sa pompe nous estonne, les instrumens qu'on y montre nous abbat le courage, & le bruit qui l'accompagne jette de l'horreur dans l'Esprit de tous ceux qui les regardent. C'est-là qu'on y estalle tout ce que la malice des Tyrans a inuenté de cruel, qu'on y éleue les Croix, qu'on y étend les Cheualets, qu'on y expose les Chaudieres boüillantes, qu'on

y taille les Chemises de Poix, & qu'on y réueille la crüauté des Bestes farouches pour nous déuorer; tout cet attirail enuoye la terreur dans nostre Ame, & on ne doit pas trouver estrange si nous redoutons si fort les tourmens, puis qu'ils se produisent auec tant d'éclat, & qu'ils paroissent à nos yeux auec des images si effroyables. Comme le Bourreau redouble nostre crainte à mesure qu'il expose les instrumens de nostre supplice, & qu'il fait perdre l'asseurance aux plus courageux, par la montre des choses qui peuvent les offenser; rien n'abbat tant nostre Esprit que la consideration du Mal qui nous menace; & l'experience nous fait voir, que la douleur nous est tousiours moins rigoureuse, que l'apprehesion que nous en auions. Ce n'est pas tousiours la chose qui nous blesse, mais l'opinion que nous en auons conceuë; & on a trouvé des personnes qui eussent resisté constamment à la douleur, si elles n'eussent esté premierement vaincuës par les apparences. Vn homme n'est miserable, qu'aussi long-temps qu'il s'imagine de l'estre; ses pensées reglent ses peines, & il suffit qu'il se persuade que le Mal qu'il endure soit leger, pour triompher de tous ses efforts.

Ce raisonnement pour estre particulier ne laisse pas d'estre veritable, &

c'eſt aſſez de remarquer les effets de l'opinion pour juger de ſon évidence. Car comme elle eſt la fille du Corps pluſtoſt que de l'Eſprit, & qu'elle emprunte tous ſes mouuemens des Sens; elle prend part à tous les accidens qui luy arriuent, elle s'intereſſe dans ſa ioye & dans la douleur, & par vne ingenieuſe tromperie, elle éleue le merite des choſes qui luy ſont agreables, & elle exaggere les rigueurs de celles qui luy ſont odieuſes. De-là vient qu'elle dépeint les ſupplices ſi effroyables, & qu'encheriſſant ſur les maux qu'il ſouffre, elle leur donne des formes affreuſes qui nous étonnent, & qui portent égallement l'horreur dans l'Ame du Patient, & des Spectateurs. Elle eſt ſi ombrageuſe, qu'elle ne nous repreſente iamais le mal qu'auec déguiſement, & elle eſt ſi peu fidelle en ſes rapports, qu'on la trouve preſque touſiours en menſonge. Si nous voguons ſur la Mer, & ſi les Vents enflent les ondes ou ſecoüent tant ſoit peu noſtre Vaiſſeau; nous tombons en meſme temps en défaillance, la raiſon nous échappe auec la lumiere; & comme ſi nous auions déja fait naufrage, ou que nous fuſſions condamnez à boire toute la Mer, nous palliſſons de crainte, & nous ſuons de frayeur. Si la Terre tremble ſous nos pieds, & ſi les les baſtimens

qui nous couvrent font mine de nous accabler, quel bruit ne faisons-nous pas, & quelles images de mort ne faisons-nous paroistre sur nos visages? Le froid s'empare de tous nos membres, la Crainte appelle le sang aupres du cœur, tous les objets nous épouuantent, & comme si la maison entiere deuoit tomber sur nos testes, nous en redoutons toutes les parties. Cependant nous n'ignorons pas, qu'vn peu d'eau suffit pour nous étouffer, qu'vne pierre de nos édifices peut nous casser la teste, & qu'il ne faut qu'vne ouverture de trois pieds pour nous perdre.

Il est de mesme des supplices que nous apprehendons, le bruit qui l'accompagne fait la plus grande partie de nos peines, l'opinion encherit sur leur violence; & la veuë de tant d'instrumens qu'on y estalle, nous cause plus de douleur, que la mort que nous deuons souffrir. Cependant nous sçauons bien que tous ces Soldats armez, que cette trouppe de Sergents, que ce Bourreau en camisole ne nous peuuent qu'oster du Monde, nous enleuer l'Ame par les playes; & pour ne nous pas étonner par le nom de meurtre, separer nostre Esprit de nostre Corps. Enfin ils ne sçauroient faire dauantage que ce que fait vn petit ver dans les

chambres des Enfans, ce qu'vn grain cause dans les Hospitaux, & ce que la fiévre produit tous les iours dans les Palais des Princes, & les Cabanes des Bergers. Il ne faut qu'vne resolution mediocre pour endurer des maux qui se passent en vn moment, & qui finissent souvent par le mesme coup qui les a commencez.

Il est vray qu'il est bien difficile de gagner ce pouvoir sur soy-mesme; qu'on trouve aujourd'huy peu de Scevoles & de Regulus, & qu'il n'appartient qu'à ces grands courages de l'Antiquité, de brauer la Douleur & de la supporter sans émotion. On ne voit plus des hommes, qui veulent se brûler la main, pour oster l'asseurance à leurs Ennemis; qui courent au deuant de la Mort, pour se mocquer de leurs Tyrans; & qui n'interrompent pas leur joye sous les bras des Bourreaux, pour declarer leur innocence. La Philosophie moderne nous a rendu trop delicats, & l'amour de nostre Corps nous est trop naturel, pour ne pas craindre tant de maux qui conspirent à nostre perte, pour ne pas redouter des Barres de fer qui nous brisent les os, des Bestes farouches qui nous déchirent les entrailles, des Machines qui nous font souffrir la mort à longues reprises, & des flammes moderées qui ne nous réduisent

en poudre qu'apres auoir lassé nostre patience.

Mais comme les principes generaux aboutissent dans les exemples, & que les viuans tirent d'eux leurs principales lumieres ; ie crois que ie peux icy opposer le courage d'vne Femme Payenne à la lâcheté de nos Chrestiens, & leur faire voir dans l'Histoire de sa vie, que la Douleur n'est insupportable qu'à ceux qui manquent de resolution. Iamais Empire ne fut plus enuié que celuy du premier des Cesars : son vsurpation luy attira la haine de toutes les Nations de la Terre, le Peuple Romain entreprit souuantes fois de s'en défaire ; & fit assez voir par ses entreprises, qu'il ne pouuoit supporter plus longtemps le gouuernement d'vn homme, qui luy auoit rauy la Liberté. Brutus s'engagea couuertement dans la conspiration ; & quoy qu'il s'efforça de cacher à sa Femme son entreprise, il ne la peut si bien dissimuler qu'elle ne s'en apperçeust, & ne remarquast par l'alteration de son visage le trouble de son Ame. Soupçonnant donc que son Mary se défioit de sa foiblesse, & qu'il n'osoit luy découvrir vn secret qui luy coûteroit la vie, s'il estoit éuenté, se resolut d'éprouuer sur soy-mesme si elle pouuoit le cacher : car se retirant dans sa Chambre, & faisant sortir ses

domestiques, elle empoigna vn raisoir qu'elle s'enfonça dans la cuisse; sa playe saigne en abondance, ses membres s'affoiblissent par la perte de son sang, la fiévre mesme se glissa dans ses veines, & sembloit s'acheminer à la Mort, quand Brutus entra en sa Chambre, & que surpris par vn accident si peu attendu, s'enquit de sa cause & de ses circonstances. Porcia obligeant ceux qui l'assistoient de se retirer, pria son Mary de s'asseoir, & luy promit de luy dire elle mesme l'origine de son indisposition. Vous sçauez, dit-elle, Brutus, que quand ie suis entrée en vostre Maison, que ie n'y suis pas venuë en qualité d'Amie ou de Concubine; & que ie n'ay pas preferé vostre recherche à celle de tant de Gentils-hommes Romains, pour estre seulement la Compagne de vostre Table & de vostre Lict, mais pour estre Confidente de vos Secrets, & de prendre aussi bien part à vos mal-heurs qu'à vos felicitez. Ce n'est pas que i'accuse le Ciel, ou que ie me plains que vous soyez mon Mary, mais seulement que vous ne me regardez pas comme vostre Espouse. Car ne vous imaginez pas que ie me contente des deuoirs du Mariage, & que ie n'attende de vostre personne que ces caresses exterieures qui vnissent les Corps plustost que les Volontez & les Esprits.

I'aspire à des choses plus grandes, Brutus; je demande d'estre admise en vôtre Cabinet, & que vous m'honoriez aussi bien de vostre Amitié que de vôtre Amour. Cette demande me semble trop juste pour estre éconduitte, & si vous la jugez telle, pourquoy estes-vous si reserué? pourquoy dissimulez-vous vos ressentimens, & pourquoy me cachez-vous cette glorieuse resolution que vous auez prise de mettre vn Tyran à mort? Si vous ne pouvez esperer de moy du secours, & si ma condition me défend de vous assister en vostre entreprise; vous pouvez du moins attendre de moy du soulagement en vos infortunes, & vous asseurer que je n'ay pas assez de force pour vous seconder, j'aurois tousiours assez de courage pour vous accompagner par tout où le mal-heur ou le sort vous appellera; ne regardez pas aux foiblesse des personnes de mon Sexe, mais souvenez-vous seulement que ie suis Fille de Caton & Femme de Brutus, & que si ce Corps que ie tiens de mon Pere, n'a pas assez de vigueur pour endurer la Mort, l'amour que ie t'ay voüé, Brutus, me rendra assez constante pour la mépriser. Puis luy découvrant sa playe, voila, dit-elle, Brutus, voila l'épreuve que i'en ay faite, ne fais pas maintenant de difficulté de me reueler

Cui verba factu rem vide, cepi ipse mei experimẽtum: & ecce hoc vulnus, quod sponte intuli, vt discerem, ecquid dolori aut tormentis par essem. Lips. monit. polit. cap. 7.

tes desseins, apprens qu'il y a sous cet Habit vn Cœur de Caton, & que si mon Sexe ne me permet pas de te suiure dans le meurtre que tu médites, sçache que i'ay assez de courage pour mourir pour toy & auec toy.

Possum ferre, possum contemnere, & mori, Brute, cũ marito, & pro marito possum, Idem.lib.

Si vne pointille d'Honneur, si vn violent desir d'acquerir de la Gloire, & si vne courte obstination animée de vanité en a fait triompher quelques-vns de la Mort, surmonter la douleur, & mépriser les rigueurs des supplices ; que ne pourra la Vertu quand elle sera appuyée de la Iustice ? qu'elle combattra pour la conseruation des Loix ? qu'elle souffrira pour la deffense de ses Temples & de ses Autels ? puis qu'elle est égalle en ses actions, & qu'elle garde les mesmes mesures dans les delices & dans les tourmens.

3 C'est pourquoy pour abstenir de cette indolence si familiere aux Stoïques & si peu connuë aux autres Philosophes, considerons souuent les actions de ces hommes genereux, qui ont surmonté la douleur auec courage ; fortifions-nous contre les apprehensions de la Mort, n'ayons pas plus d'amour pour nostre Corps qu'il ne faut : ostons aux tourmens cette pompe qui nous estonne ; & persuadons-nous qu'il n'y a sous ces apparences, que ce qu'vn gouteux méprise dans son lict, qu'vn

malade d'estomach endure dans les festins, & qu'vne femme délicate souffre dans l'enfantement.

DISCOVRS III.

Que le Sage ne craint pas la Mort, & qu'il la regarde comme la fin de ses miseres, & le principe de sa felicité.

Metus mortis est iustus, & talis qui in constantem virũ cadere possit: vnde & restitutio conceditur. L. 3. ff. quod met.caus.

LA mort est si terrible, & les horreurs qui l'accompagnent la rendent si affreuse, que les Iurisconsultes ont crû que la Crainte en estoit juste, & qu'elle estoit du nombre de celles qui peuvent tomber en vn homme constant. Ils dirent que les actions que nous faisons pendant son temps sont contraintes plustost que volontaires, que nos promesses n'obligeoient pas, que nos traittez estoient inualides, & que comme elle nous ostoit la Liberté ou empeschoit l'vsage de Raison, elle cassoit nos promesses & anneantissoit nos contracts. Les Theologiens, qui considerent la Mort comme vne production du peché, plustost qu'vn effet de nostre constitution, ont jugé qu'il falloit qu'elle fust bien ennemie de la Nature, puis qu'elle estoit si redoutable,

table, que toutes les creatures sensibles l'apprehendoient, & que celles qu'on appelle inanimées témoignoient quelque sorte d'auersion quand on en séparoit les parties. Le Poussin se cache à la veuë du Milan, le Liévre ensile deuant les Chiens; & on ne voit rien dans la nature qui n'employe la force ou l'industrie pour se défendre de la Mort. On ne tire le Marbre des Rochers qu'auec violence, le Bois gemit sous la Coignée, l'Air fuit le Feu qui le ratifie, & tout insensible qu'il est donne des combats pour se conseruer. Si les Animaux, dit Sainct Augustin, qui n'ont esté purement créez que pour mourir, aiment la vie & craignent tant la Mort; de quelles frayeurs ne doit estre surpris l'Homme quand il en est menassé, puis qu'il a esté produit pour viure eternellement, & qu'il n'eût iamais veu son Ame séparée de son Corps, s'il eût conserué son innocence? Les Philosophes appuyent la justice de leur crainte sur la necessité de la Mort: ils se persuadent qu'ils peuuent redouter vn Mal qui est ineuitable, & qui pour estre commun à tous les hommes ne trouuoit de remede dans la Nature. Ils l'accusent de crüauté, ils disent qu'elle est seule parmy les Dieux qui ne reçoit pas d'offrandes, qui rejette les sacrifices des hommes; & que c'est en vain

Stultum est timere quod vitare non possis. Sen. de remed. fortuit.

qu'on luy bastit des Temples ou qu'on luy dresse des Autels, puis qu'elle est égallement aveugle & inexorable.

Mais quelques raisons qu'apportent ceux-cy pour excuser les apprehensions de la Mort, il est aisé de leur faire voir leur erreur, & de les combattre par les mesmes armes dont ils défendent leurs Maximes. Car si la Mort est inéuitable, s'il n'y a point d'Autels de franchise contre ses surprises, si on n'a pas encore veu d'homme qui ait pû s'en garantir, & si la cause qui nous fait viure nous conduit au tombeau: pourquoy la redoutons-nous si fort? & pourquoy nous affligeons-nous, de souffrir vn supplice qui ne reçoit point de dispense dans la Nature? Nous naissons sous cette Loy, nous sommes entrez dans le Monde pour en sortir, nos Ancestres nous en ont frayé le chemin, & tous ceux qui nous succederont, se verront obligez de souffrir la peine du peché de leur premier Pere.

Qui n'a de la compassion de voir Loüis XI. lors qu'effiayé des horreurs de la mort, il flattoit ses Medecins, leur promettoit des Montagnes d'Or pour reformer son temperament, & par des presens excessifs les obligeoit d'allonger ses années? Car comme si la Prouidence Diuine l'eust abandonné, & que ses iours eussent esté entre les mains

des hommes, il appelloit les Hermites des forests, les conjuroit de demander la continuation de sa santé par leurs prieres; & sans se mettre en peine d'amander sa vie, il ne leur en recommandoit que la conseruation. Quelques-fois perdant toute asseurance du costé du Ciel, il s'enfermoit dans son Cabinet, il en faisoit boûcher toutes les auenuës, il en barricadoit les portes, il en fermoit toutes les fenestres, & comme si la mort n'eust pû penetrer dans sa retraitte, il faisoit vne Prison de sa Demeure. Mal-heureux! que crains-tu, sinon ce qu'il te faut faire vn iour? Pourquoy redoutes-tu ce qui est en ton pouuoir de ne pas apprehender? Chasse de ton Ame cette terreur panique, resigne toy à la volonté de ton Dieu, quitte cette vaine superstition qui te rend criminel deuant luy; & tu verras alors que ton trépas peut deuenir vn sacrifice pour expier tes offenses, que la Mort n'est qu'vn passage à la Vie, & que tu peux estre eternellement bien-heureux pour l'auoir genereusement méprisée.

O miser assiduò times quod semel faciendũ est! hoc times quod in tua manu est ne timeas. Lips. mõpolit.

Quoy que la Nature n'a rien produit d'eternel dans le Monde, que tous ses ouvrages soient condamnez à mourir, & que tout ce qui s'y voit ne subsiste que peu de iours, cependant on peut dire que rien ne s'y perd entiere-

ment, que les choses s'esteignent plûtost qu'elles ne perissent, & que la Mort ne finit pas tant leur durée qu'elle l'interrompt. Si l'Esté se passe, si le Soleil se retire de nostre Horison, si les Fleurs abandonnent nos parterres, & si nous ne voyons plus dans nos Campagnes que quelque reste de Vendange & de Moisson; vn autre année nous le rameine, & toutes ces beautez que nous croyons éuanoüyes, renaissent & ressuscitent de la mesme cause qui sembloit leur auoir donné la mort. Si l'Hyver tombe, si la Neige ne couvre plus le sommet de nos maisons, si le froid a cessé d'endurcir nos Riuieres, & si la Bize ne ronfle plus contre nos Bastimens; il retourne apres peu de temps, & ses Mois pour estre écoulez reuiennent pour le restablir en sa saison. Si les Tenebres entreprennent sur la Lumiere, si la nuict couvre le Soleil, & si elle nous dérobe par son obscurité les beautez de la Terre; le iour qui suit l'en chasse, & nous restituë les mesmes clartez que celles-là nous auoient enleuées. Les Astres qui n'ont point de repos, qui sont dans vn bransle continüel, & qui roulent tousiours à l'entour de nos testes; reprennent la mesme routte qu'ils ont quittée, & recommencent leur mouvement par le mesme poinct d'où ils s'estoient éloignez. Il

eſt de l'homme comme des autres creatures : il meurt pour renaiſtre, chaque partie qui le compoſe retourne à ſon principe, comme ſon Corps deſcend dans la Terre, ſon Ame monte dans le Ciel ; & abandonnant ſa Priſon, s'envole libre au lieu de ſon origine.

Auſſi voit-on qu'il n'y a que les impies ou les criminels qui redoutent cette ſeparation, & qu'ils la regardent comme le plus rigoureux ſupplice dont la juſtice Diuine puiſſe les menacer. Ils tremblent quand on leur parle de mourir, ils apprehendent les jugemens d'vn Dieu qu'ils ont mépriſé, & ils ne veulent pas partir de la Terre, parce qu'ils ne croyent pas de regner dans le Ciel. Mais les juſtes voyent la Mort ſans effroy, ils l'attendent auec ſoûmiſſion, ils l'inuoquent comme vn ſoulagement à leurs miſeres, ils s'y preparent auec froideur : & ſçachent bien qu'elle eſt le ſepulchre des Vices, & le berceau des Vertus, ils ne ceſſent de faire des vœux pour ſon arriuée. Ils connoiſſent par la Foy que le Monde n'eſt qu'vn lieu d'exil, que le Ciel eſt leur Patrie, & qu'ils y ſeront vn iour appellez pour y receuoir la recompenſe de leurs trauaux. Entrez dans les Solitudes de ces Anciens Anachorettes, & vous y verrez des exemples de cette verité, vous y remarquerez des hommes qui ne s'en-

Ad refrigerium iuſti vocantur; nō eſt exitus, ſed ad æternitatem tranſitus; quis autem ad meliora non feſtinet? Cyprian. lib. de mort.

tretiennent que des pensées de la Mort, qui ne songent qu'au iour qui doit les enleuer de la Terre ; qui l'attendent auec joye, & qui font leur exercice ordinaire du plus effroyable de nos supplices. Enfoncez dans leurs Cellules, vous y en trouverez qui chargez de chaînes, qui déchirez de coups de foüet, qui minez par le ieûne, abbatus par les veilles, souhaittent la fin de leur vie, & comme des genereux Athletes, donnent des combats pour obtenir par la Mort, le prix de leur valeur & de leur courage.

Mais quittant ces sentimens Chrestiens, pour reprendre ceux des Philosophes : ie ne conçois pas bien pourquoy nous apprehendons tant le trépas, puis qu'il nous est si avantageux; & qu'en terminant nos iours, il nous comble de bon-heur, ou finit nos offenses. Car si nous auons vécu en gens de bien, si nous n'auons pas abusé du temps qui estoit destiné à nostre salut, & si nous auons fait des bons vsages des momens de nostre vie ; pourquoy souffrons-nous auec peine qu'on nous en retire, & ne desirons nous pas plustost de la perdre, puis que la Mort qui la termine, nous conduit à vne eternité bien-heureuse ? Mais si nous nous sommes écartez de nostre deuoir, & si nous auons esté mauvais Oeconomes de nô-

tre temps : pourquoy cherchons-nous de la prolonger, & d'accroistre nos pechez par l'estenduë de nos années ? Si nous sommes innocens, ne craignons pas de paroistre deuant nostre Iuge : & si nous sommes coupables, ne trouvons pas mauvais que le Ciel nous appelle du Monde ; & nous ostant les moyens de l'offenser, nous empesche d'irriter davantage sa colere.

Il faut ignorer la condition humaine, pour s'imaginer que la Mort soit farouche ; & pour ne pas la regarder plustost comme vne faueur, qu'vne peine de la Nature. Car soit qu'elle commence la felicité des justes, soit qu'elle finisse les souffrances des miserables, soit qu'elle tiquette le tombeau des Vieillards, soit qu'elle attaque les Enfans dans le berceau ; elle est égallement la fin de toutes leurs miseres, & comme elle est le remede des infirmes & des coupables, elle est presque tousiours le souhait des justes & des mal-heureux. Mais de tant de personnes qui l'appellent à leur secours, il n'y en a point qui luy soient plus redeuables que celles à qui elle vient sans estre appellée, & de qui elle anticipe les miseres & les apprehensions. Il y a peu d'hommes sur la Terre qui ne soient obligez à la Mort, & qui ne la rangent plustost au nombre de leurs acquests,

Ignarus malorum suorum, quibus nõ mors, vt optimum inuentum naturæ, laudatur. Seneq. Consol. ad Mart.

que de leurs pertes. Car c'eſt elle qui enleue l'Eſclaue des mains de ſon Maiſtre, & qui rompant le lien qui attachoit ſon Corps à ſon Ame, le décharge du ſerment de fidelité qu'il luy auoit juré. C'eſt elle qui tire les Captifs de la Priſon, & qui leuant leurs chaînes les met en liberté contre la volonté de leurs Tyrans. C'eſt elle qui montre aux Bannis le Lieu de leur origine, qui leur apprend qu'ils n'ont point de Demeure aſſeurée ſur la Terre, & qu'il importe peu en quelle partie du Monde ils ſoient releguez, puis qu'elle les rameine au Lieu d'où ils ſont ſortis. Enfin c'eſt elle qui fortifie les lâches contre les malheurs, qui ſe mocque de la crüauté des Princes : & qui nous force de croire que la Vie que nous aimons eſt vn Supplice, puis que ce qui la finit, termine toutes nos miſeres.

Mortem miſericors ſæpe pro vita dabit. Sen. in Troade.

Cajus qui connoiſſoit bien ce ſecret, & qui auoit appris de tant de meurtres que la Mort paſſoit pour vne grace parmy les mal-heureux, ne l'accordoit qu'à ſes Amis, il falloit eſtre reconcilié auec luy pour l'obtenir ; & Seneque a remarqué que ce n'eſtoit pas tant vn traict de ſa rigueur que de ſa bonté, de mourir pendant ſon regne. Il eût crû de n'auoir pas bien entendu les Maximes de la Tyrannie, s'il eût chaſtié tous les hommes d'vn meſme ſupplice, s'il n'eût

pas mis de difference entre les personnes; & s'il eust condamné les miserables à mort, & s'il eust reserué en vie, ceux qui se jugoient bien-heureux. On trouva des hommes durant son temps qui souhaitterent la Mort comme vne faueur, & qui desirerent de perdre la Vie, pour ne plus estre les témoins de ses méchancetez. Caninius Iulius receut l'arrest de sa mort auec allegresse, il en remercia l'Empereur au milieu du Senat: & soit qu'il eût dessein de luy reprocher sa crüauté, ou qu'il eût enuie de blasmer la lâcheté de ses Compatriotes: il luy fit voir que la Mort n'estoit pas si terrible, puis qu'on pouvoit la mépriser, pour éuiter la veuë d'vn Barbare inhumain. Il sçauoit que ce n'estoit pas vn grand priuilege à vn homme, que de viure; que les Esclaues en ioüissoient aussi bien que leurs Maistres, que la condition des Bestes égalloit en ce poinct celle des creatures Raisonnables: & qu'il falloit estre bien peu experimenté dans les miseres du Monde, pour craindre ce que les enfans souffrent sans se plaindre, les insensez attendent sans émotion, & que les miserables reçoiuent auec satisfaction.

La Mort n'a rien de plus crüel que l'opinion: les Philosophes ont accreu nostre estonnement en la décriuant, ils

apprehensions, & les obligeront-elles d'auoüer que la Mort n'a rien de si effroyable qu'ils se sont figuré, puis qu'il ne faut qu'vne resolution mediocre pour la souffrir ou la vaincre. Seneque, qui sçauoit bien qu'elle faisoit vne partie de son Essence, & que comme la Quantité qui a son estenduë & sa fin, il estoit composé de la Vie & de la Mort; se préparoit à la receuoir à tous momens, il regardoit châque iour comme le dernier de sa Vie, & pour vser de ses parolles il souhaittoit le trépas pour mettre fin à ses miseres. Il dit en vne Epistre qu'il écrit à Lucilius, qu'il y auoit long-temps qu'il y estoit preparé, qu'il ne ioüissoit de la Vie que parce qu'il estoit prest de la quitter; & que comme il auoit préueu son arriuée par la Vertu, il pouvoit l'attendre sans crainte & la souffrir sans regret.

Ante senectutem curaui vt bene moriar: bene autem mori est libenter mori, & libens moritur qui non repugnans. Nō qui iussus aliquid facit miser est, sed qui inuitus facit. Seneq. Epist. 61.

DISCOVRS IV.

Que le Desespoir est meslé de lâcheté, de fureur, & d'iniustice.

L'Amour que l'homme a pour soy-mesme est si juste, & les soins qu'il apporte à sa conseruation sont si

raisonnables ; qu'on ne peut le rompre sans le détacher de luy mesme, ny l'exempter de ses Loix sans peruertir celles de la Nature. C'est la fin de toutes ses actions, le principe de la societé humaine, & la source de cette estroicte liaison qu'on remarque parmy les Amans & les Alliez. Si on peut croire Aristote en ce sujet, vn homme est assez vtile à son prochain, dés qu'il a de l'amour pour soy-mesme ; & qui se conduisant par les regles de la Vertu, l'anime à la pratiquer par son exemple. De là vient que les Iurisconsultes ont dit, que nostre volonté n'estoit iamais pure, quand elle regardoit vn Bien qui estoit hors de nous : qu'il y auoit de l'amour propre en toutes nos actions, que l'interest estoit l'Ame de nos entreprises, & que nous ne nous soucions guere de conseruer ou de défendre vn bien public, qu'autant qu'il estoit mélé auec le nostre particulier. Vn Soldat ne combat pour sa Patrie, que parce qu'il espere de sauver ce qu'il y possede ; & comme il est vn de l'Estat, il craint sa propre perte en apprehendant celle de son Pays. Le Marchand ne monte sur la Mer que sous esperance de gain, & le Laboureur ne cultiue la Terre que parce qu'il attend vne heureuse recolte de ses trauaux. Enfin l'homme imite Dieu en son amour : il fait seruir

Vix bonũ publicum curamus, nisi in quantum priuatum bonũ admixtum est. Cod.

toutes les Cratures à son vtilité, il se cherit auec complaisance, il se regarde auec respect, & soûmettant toutes choses à son Esprit, il se reuere comme vne Diuinité.

Quoy que cette affection soit aussi juste qu'elle est naturelle, & qu'on ne puisse la blasmer en vn homme qu'autant qu'elle est pasśée en excez : cependant le Desespoir entreprend de la détruire, il combat toutes ses Maximes, & oblige la plus traittable des Creatures de deuenir l'Ennemie de soy-mesme. Il romp cet aimable lien qui l'attache si fortement à soy-mesme, il fait succeder la Hayne à son Amour : & par vne fureur qu'il n'inspire qu'aux malheureux & aux enragez, il la force de se donner la Mort pour mettre fin à ses miseres. Ie sçay bien que Seneque a approuvé ce sentiment en son Sage, qu'il a crû qu'on pouvoit sortir du Monde sans offense, qu'il y auoit toûjours de la gloire de mourir de sa propre main, & que celuy-là sçauoit viure en liberté qui pouvoit mourir sans contrainte : Que le Sage regloit ses iours aussi bien que ses actions, qu'il viuoit autant qu'il deuoit, & non pas autant qu'il pouvoit : & comme il se retiroit d'vn festin quand il s'estoit repeu, ou qu'il quittoit le jeu quand il en estoit las, il partoit du Monde quand il en

Neque interest multum, mors ad nos veniat, an ad illam nos : illud imperitissimi cuiusque verbum falsum esse tibi persuade ; Bella res mori sua morte. Senec. Epist. 69.

estoit ennuyé. Enfin il asseura que cette Passion luy estoit honorable, & que s'il appartenoit aux grands courages de quitter quelques fois la Terre dans la prosperité, c'estoit vne marque de folie en vn homme de vouloir viure malcontent ou mal-heureux.

Ce sentiment est si souvent reïteré en ses Escrits, qu'on ne sçauroit nier qu'il n'ait esté de cette opinion, & il faudroit dementir son propre jugement pour vouloir le défendre ou le justifier de cette échapée. Mais il est assez excusable, ce me semble, puis qu'il est Stoïque, que son erreur procede des principes de la Secte qu'il professoit, & qu'il loüe le Desespoir en son Sage, parce qu'il passoit en son temps pour le dernier effort de son courage. Mais à peine fut-il desabusé de cette Doctrine, que l'homicide estoit défendu dans le Christianisme, & qu'on ne pouvoit attenter sur sa personne sans entreprendre sur les droits de celuy qui en estoit le Maistre; qu'il quitta ce sentiment, qu'il se retracta de ses erreurs, & confirma par la fin de sa Vie les veritez de sa creance. Car ayant receu l'arrest de sa Mort, il ne voulut pas se la donner de ses propres mains, il se fit ouvrir les veines par ceux qui l'assistoient, & souffrit qu'on luy tirast l'Ame du Corps auec son Sang, sans

ſon entremiſe. Dans vne Lettre qu'il eſcrit à Lucilius, il exhorte le Sage à ne pas preuenir l'office du Bourreau, & d'attendre la Mort ſans apprehenſion. Il dit qu'il y a de la force, de mépriſer la Vie, & non pas de la hayr; & que c'eſt vn ſigne de folie pluſtoſt que de ſageſſe, de finir ſa Vie par la crainte qu'on a de mourir.

Aliquando etiamſi mors inſtabit, & deſtinatū ſibi ſupplicium ſciet, non commouebit ſapiens pœnæ ſuæ manum. Stultitia eſt timore mortis mori: veniet qui occidat, expecta, quid occupas alienum negotium? Seneq. Epiſt. 70.

En effet entre toutes les Paſſions de l'Ame, il n'y en a point de plus lâche que le Deſeſpoir: ceux qui l'ont employé pour recouvrer leur Liberté, ou ſe deliurer de la Tyrannie des Princes, n'ont pas fait voir tant leur conſtance que leur foibleſſe; & ils ont paſſé dans l'eſprit des hommes pluſtoſt pour impatiens que courageux. Caton n'eſt blaſmé dans les Hiſtoires que pour auoir ſuiuy ſes mouvemens: ſa Mort eſt la honte des Romains, ſon homicide ternit toutes ſes autres actions; & quelques loüanges que luy donne Seneque dans ſon Liure de la Prouidence, on ne peut l'exempter de lâcheté lors qu'il recourt à la Mort pour fuyr la Domination d'vn Ennemy victorieux. C'eſt manquer de courage que de ne pouvoir ſupporter l'aduerſité, de ſouhaitter la Mort par vn dégouſt de la Vie, & aduancer la fin de ſes iours pour ſe déliurer de la Douleur ou de l'Infamie. Regulus, à qui vn

ſemblable mal-heur eſt arriué, paroiſt bien plus genereux à la Poſterité que ce Philoſophe : car tombé entre les mains des Penſens, il ne voulut pas preſter les ſiennes au Deſeſpoir, pour leur oſter la gloire de ſa déroutte ; & quoy qu'il fût deuenu l'Eſclaue de ceux qu'il auoit autres fois vaincus en champ de Bataille, il aima mieux les ſouffrir en les ſeruant, que de s'enleuer à leur Tyrannie, en commettant vn homicide. Il receut ſon deſaſtre ſans murmurer contre le Ciel, il endura la Domination des Carthaginois auec patience, il garda la meſme grandeur de courage dans ſa Captiuité & dans ſon Empire ; & éloigné du Peuple Romain, il ne laiſſa pas de luy conſeruer ſon amour inuiolable. Si ſes Ennemis chargeoient ſon Corps de chaînes, ils ne pouuoient luy arracher de l'Ame, l'affection qu'il auoit pour ſa Patrie : il luy eſtoit fidele au milieu de ſes miſeres, il faiſoit des vœux pour ſon rétabliſſement : & comme il ſçauoit qu'il ne pouuoit ſortir du Monde ſans le congé de celuy qui l'y auoit fait entrer ; il attendit la Mort de ſes Ennemis, ſans oſer la preuenir par vn attentat. Mais Caton n'auoit iamais ſurmonté Ceſar ; ſi celuy-cy eſtoit deuenu ſon Prince, il eſtoit deuenu ſon Vainqueur par les Armes ; & s'il luy rauit la

Liberté, c'estoit apres auoir soûmis la Republique Romaine à son pouvoir. Aussi son Desespoir est vne preuve éuidente de sa foiblesse: il ne se fit mourir, que parce qu'il enuioit le bon-heur de Cesar, & il ne s'est planté le poignard dans le sein, que parce qu'il ne pouvoit supporter la bonne fortune d'vn Antagoniste victorieux.

Si on remarque de l'infirmité dans le Desespoir, on n'y trouve pas moins de fureur : la violence ne cede pas à la foiblesse ; & comme on estime vn homme lâche quand il succombe sous l'Aduersité, on l'estime crüel quand il s'engage dans la Mort pour s'en déliurer. Les Tyrans qui entreprennent sur nostre vie, n'approchant pas de sa violence, ils ne déchargent leur rage que sur nôtre Corps; ils laissent nostre Esprit en liberté, & gesnant la moindre partie de nous-mesmes, voyent souvent la plus noble triompher de leur crüauté. Mais le Desespoir exerce sa fureur sur toutes les deux : il abbat l'Ame auec le Corps, il nous anime tous entiers contre nous-mesme; & plus crüel que le mal-heur qui nous trauaille, il nous contraint de nous arracher la Vie par le fer ou le poison. C'est bien alors que nous deuenons les Ennemis de nous-mesmes, puis que nous employons nos aduantages à nous perdre; que nous fai-

sons seruir nostre Raison à nostre ruïne; & que pour fuir la Douleur; qui n'est que le mal des effeminez, nous recourons au dernier de tous les Maux. Aussi vn Orateur a dit de bonne grace, que le Desespoir n'estoit que la Passion des furieux, que l'Impatience en estoit le principe, que l'Indignation luy donnoit des forces, que la Crainte & la Douleur luy fournissoient des Armes; & qu'vn homme n'appelloit la Mort, que parce qu'il se haysloit soy-mesme, ou qu'il oublioit son salut.

Aussi passe-il pour le plus injuste de nos mouvemens, & quiconque en approuveroit l'vsage dans les creatures Raisonnables, ne choqueroit pas moins les Loix de la Nature, que celles du Christianisme. La Vie est vn don de Dieu, nous n'en ioüissons qu'aussi long-temps qu'il luy plaist, nous ne sommes dans le Monde que par sa faveur; & celuy-là seroit sans doute insolent, qui abuseroit d'vn Bien, qu'il n'a receu qu'à condition de le conserver. Comme il n'est permis à personne de choisir le Pays où il veut naistre, ny les Parens qui le doiuent produire; il n'est pas en la disposition de l'homme de se défaire soy-mesme, & il faut que celuy qui l'a mis au nombre des viuans sans son consentement, l'en retire quand il luy plaira. Car encore que nous

ſoyons nez pour commander, & que nous ne voyons rien ſur la Terre qu'il ne ſoit ſujet à noſtre empire : neantmoins nous ne pouvons diſpoſer de nous-meſmes, noſtre Vie eſt entre les mains de celuy qui nous l'a donnée; & depuis que le Fils de Dieu nous a racheptez par ſon Sang, il ne nous eſt plus licite de la mépriſer, pour nous affranchir des inquietudes qui l'accompagnent. Tout ainſi que les Loix humaines défendent aux particuliers de retirer vn criminel du ſupplice, celles du Ciel ne ſouffrent pas que les pecheurs diminüent ou changent leurs tourmens; & elles les obligent d'endurer toutes ſortes de calamitez, auant que d'abandonner à la Fortune les droits que Dieu a ſur leur Vie. Si nous deſirons la Mort, que ce ſoit celle de nos Paſſions: fuyons tout ce qui cauſe nos miſeres, quittons toutes ces fauſſes opinions, qui nous ſéduiſent, & mourons à nous-meſmes, ſi nous ne voulons reſſentir le Mal que nous apprehendons.





QVATRIESME TRAITTÉ.

De la Douleur.

DISCOVRS I.

De la nature de la Douleur.

COmme la Nature eſt ennemie du repos, qu'elle produit toutes choſes pour l'action, que les plus nobles de ſes ouurages ſe terminent au mouvement, & qu'elle ne ſouffre pas qu'ils ſe diuertiſſent, que pour reparer les forces qu'ils ont perduës par le trauail; Comme la pareſſe eſt nuiſible au Corps, qu'elle le change d'excrement, qu'elle en augmente la pituite, qu'elle en altere la chaleur naturelle, & qu'empeſchant la conjonction des Viandes, elle le rend foible & impuiſſant: Les Stoïciens condamnent l'oyſiueté en leur Sage, ils en font la Mere du peché: & ſçachant bien qu'elle eſt plus familiere aux tenebres qu'à la lumiere, ils luy défendent de chercher ces retraittes, qui peuvent luy apprendre à faire le Mal en ne rien faiſant. En effet, non

ne nous eſt ſouvent plus funeſte que l'ombre & la ſolitude ; les Vices deviennent plus legers quand ils ſe découvrent : la Maladie panche vers la Santé quand elle ſe fait connoiſtre, & la diſſolution, n'eſt iamais plus dangereuſe, que lors qu'elle quitte la veuë des hommes pour ſe retirer dans les cachots. Cependant la Douleur eſt de cette humeur, elle ſe plaiſt dans les tenebres, elle cherche la ſolitude pour s'entretenir de ſes miſeres ; & comme ſi elle eſtoit poſſedée par vn malin Eſprit, elle fuit la compagnie de ceux qui peuvent la guerir. Elle reſſemble à ces faîneans délicats qui ne connoiſſent rien de tout ce qu'ils ſont : qui ne ſongent à manger, que lors qu'on les en aduertit ; & qu'ils ne ſçauent s'ils ſont aſſis ou debout, à moins qu'on ne leur en parle. Ils viuent ſans le ſentir, ils ſe diuertiſſent ſans le ſçauoir, & ils ſont occupez ſans connoiſtre la fin de leur trauail.

Nihil agendo male agere diſcimus.

Si les autres mouvemens de l'Ame nous font agir, ils nous propoſent quelque fin, & la pluſpart d'eux ont des viſées qui nous donnent quelque ſorte de ſatisfaction. L'Amour pourſuit vn Bien que nous aymons : & nous découvrant ſes beautez ou ſes auantages, il nous entretient de ſa ioüiſſance ou de ſon vtilité. La Colere médite des

vangeances : elle confidere les injures qu'on luy a faites ; & on ne la voit iamais appaisée, qu'elle n'en ait tiré raison. La Conuoitise pense aux richesses ; le plaisir qu'elle attend de leur possession est son motif, & elle quitte de les rechercher dés qu'elle a perdu l'esperance de les acquerir. Mais la Tristesse est tousiours oysiue, elle ne se prescrit point de fin, elle ne s'attache qu'à ses mal-heurs ; & sans porter ses pensées hors d'elle-mesme, elle ne se nourrit que de son affliction. Nous n'auons rien moins en nostre pouvoir que cette Passion : elle se forme sans nostre congé, elle s'accroist de son propre mouvement ; & contraire aux autres maladies de l'Ame, elle s'aigrit par les remedes qui déuroient la guerir. Les voyages que nous entreprenons pour la charmer, les soins que nous apportons pour corriger sa nature, & les divertissemens dont nous vsons pour adoucir son amertume, ne nous profitent de rien ; elle renaist apres quelque temps, & toutes les inuentions de la prudence ne seruent pas tant pour la détruire que pour la tromper. Car l'Opinion venant à son secours, renouvelle ses peines : luy en represente la cause auec exaggeration ; & comme si elle tiroit des forces de son repos, elle s'efforce de la rendre plus miserable. Aussi est-ce

de cette raison que Seneque a inferé, que la Douleur n'estoit pas naturelle à l'homme, puis qu'elle est si bizarre en son humeur, si variable en ses blesseures, & si inconstante en son affliction.

Tout ce qui part de la Nature, ne ressent point de changement; il conserue par tout vn mesme pouuoir, & la diuersité des sujets où il se rencontre n'altere pas son actiuité. Le feu qui est vn agent naturel, n'épargne personne; il brûle égallement le Prince & le Villageois, il consume la Femme auec son Mary, & il faut estre de Bronze ou de Diamant pour resister quelque temps à sa fureur. Le Fer penetre tous les Corps, il diuise tous les Metaux, il separe les matieres les plus solides, il donne la mort à la plus grande partie des hommes; & nous ne sçaurions conter vn Martyr dans nos Annales qui ait pû échapper de sa violence. Mais la Tristesse est partiale, elle blesse l'vn sans toucher l'autre; ce qui nous afflige n'émeut pas nos voisins, & nous voyons souuent qu'vn mesme desastre fait des contens & des malheureux.

Ea quæ à natura vim acceperunt, eandem in omnibus seruant, apparet non esse naturale quod varium est. Senec. consol. ad Helv. cap. 7.

La source de ce desordre est l'Amour propre, nos douleurs viennent de nos affections: nous ne nous attristons que parce que nous sommes amoureux de nous mesmes; & comme disoit

Amabam misera perituram. Quintil.

cette Mere chez Quintilien, nous ne regrettons la perte de nos Biens ou de nos Amis, que pour les auoir trop estimez. Si l'Ennemy rauage nostre Pays, si la Peste en dépeuple les Prouinces, si la Gresle moissonne l'esperance des Laboureurs, si la Foudre abbat le sommet de nos Clochers, & si la Famine diminuë le nombre de nos compatriottes, nous ne pleurons pas tant leurs miseres que la nostre particuliere, nous apprehendons nostre ruïne en leurs desastres, & leurs mal-heurs, & leurs dommages ne nous touchent qu'autant qu'ils peuvent reflechir sur nos testes. Car par vne raison contraire, si on nous aduertit que les Armées ont quitté nos frontieres, qu'elles sont passées en Ethiopie ou en Perse, & qu'elles se sont renduës Maistresses de leurs plus considerables forteresses : si on nous dit que la Peste a jetté vingt-mille Indiens dans le tombeau, que la Mer a englouty la Flotte des Barbares, que les Turcs ont gagné des Isles sur les Chrestiens, & enleué vn grand nombre d'innocens pour les mener en leurs Contrées : tous ces rapports ne nous émeuvent pas, nous les écoutons sans trouble: & quoy que la Nature nous oblige d'aymer tous les hommes comme nos Freres, nous ne nous mettons guere en peine s'ils sont miserables, pour-

veu

veu que nous soyons hors de danger. L'infortune de nos voisins ne nous frappe qu'à mesure que nous les aymons, & nous ne craignons leur mal-heur qu'autant qu'il peut venir jusques à nous. C'est ce qui a obligé Sainct Augustin de définir la Douleur, apres les Stoïciens, vn déplaisir de l'Ame causé par l'opinion d'vn Mal qui nous arriue contre nostre volonté.

Mais comme l'humeur de cette Passion ne s'accorde pas auec celle de ses Compagnes, elle produit des effets differens des leurs: Car si l'Amour & le Desir nous traittent en Maistresses, la Douleur nous traitte en Tyran, & si l'Esperance & la Crainte font des Esclaues de leurs hostes, la Tristesse en fait des Martyrs. Sa malignité s'étend sur toutes leurs parties, elle refroidit leurs Corps, elle estouffe la chaleur qui les conserue, elle desseiche l'humide radical qui les fait viure, elle empesche la digestion de ce qu'ils mangent, elle trouble leur memoire, elle peruertit leur jugement, & elle ne laisse membre en leurs Corps ou facultez en leurs Ames qu'elle ne corrompe ou qu'elle n'affoiblisse. Enfin si les autres Passions sont des Maladies, la Douleur est vn tourment: si l'Amour a ses aigreurs; si la Ioye a sa legereté; si la Crainte est accompagnée

Tristitia est dissensio animi ab his rebus quæ nobis nolentibus accidunt. Aug. 14. de ciu.

de foiblesse ; la Tristesse est suiuie tout ensemble de langueur, d'amertume, & de supplice : elle abbat l'Esprit auec le Corps, & renuersant toute leur œconomie, les met dans vn estat de ne pouuoir rien produire que de funeste à leur repos. Le Desespoir ne nous trauaille plus, quand il est separé de la Douleur, & l'apprehension est supportable, quand on luy a osté cette inquietude qui tourmente les craintifs.

DISCOVRS II.

Que les disgraces de la Fortune n'attristent pas le Sage, & qu'elles sont également avantageuses aux innocens & criminels.

BIen que i'aye tousiours esté asseuré qu'il y auoit vn Dieu dans le Ciel, que ie sceusse bien que toutes les Creatures luy obeïssoient, & que la Religion que ie professois m'obligeoit de le reuerer ; bien que ie reconnusse que son pouuoir fust infiny, qu'il fust également iuste & misericordieux, & que la moindre de ses perfections fust aussi bien au delà de mes paroles que de mes pensées : Cependant ie n'ay pû souuent m'empescher de mettre la ce-

ste dans le Ciel, de reuoquer en doute sa Prouidence, & d'enquester si celuy qui auoit creé l'Vniuers, regloit les momens & les aduentures de nostre Vie. Il est vray que mon erreur ne duroit que des momens, & que ie changeois de sentimens, aussi-tost que ie considerois les beautez de la Nature, que ie contemplois ces voutes azurées qui pendent sur nos testes: que i'admirois l'influence des Astres, que ie remarquois l'ordre si reglé des saisons, que i'examinois comme le Iour succedoit à la Nuit, & que le Soleil qui les causoit tous deux, portoit en toutes les parties du Monde sa lumiere & sa chaleur. Toutes ses merueilles me desabusoient aisément de ma creance, & tout honteux de mon infidelité, ie confessois sans peine que celuy qui diuisoit les Mers, qui faisoit naistre les fruits en leurs saisons, qui appuyoit la Terre sur son propre poids, estoit celuy-là qui regloit nos actions, qui prenoit connoissance de nos souffrances, qui assistoit à nos combats, & qui se rendoit l'Arbitre de nostre Déroute ou de nostre Victoire. Mais quand ie voyois apres, que toutes choses estoient en confusion dans le Monde, que i'y remarquois des criminels heureux & des Innocens miserables, que i'y consi-derois des méchans contens & des iu-

Res humanas ordine nullo fortuna regit, spargitque manumunera caca peiora fouens. Senec. Hipool.

ſtes affligez ; ie tombois derechef en ma premiere erreur, ie r'appellois de ma derniere opinion, & preſsé par vne iniuſtice que ie croyois manifeſte, ie ne reconnoiſſois plus d'autre conduite, que celle que les Anciens ont abandonnée au Deſtin & à la Fortune : ma foy ſe perdoit en voulant trop connoiſtre, & ie deuenois infidele en deuenant curieux.

Mais la peine qui ſuit le peché m'a guery de cette erreur, le chaſtiment des coupables m'a ouvert les yeux ; ie ne me plains plus maintenant de l'aduerſité des bons, ny de la felicité des méchans, ie ſçay bien que ceux cy ſont aſſez miſerables, puis qu'ils ſont criminels, & qu'il n'eſt pas neceſſaire que la Iuſtice diuine abbaiſſe leur orgueil, puis qu'elle contribuë à les punir. En effet pour déreglé que puiſſe eſtre vn homme, il ne peut éuiter le chaſtiment qui accompagne ſon peché : ſa malice fait ſon ſupplice ; & quelque inſenſibilité qu'il témoigne de ſa faute, il n'en peut fuir la punition apres l'auoir commiſe. Rien n'eſt en aſſeurance ſur la Terre que l'innocence ; & rien ne peut cauſer le repos de noſtre Ame que la juſtice de nos actions. Comme les Romains portoient ſur leurs épaules, la Croix ſur qui ils deuoient eſtre attachez, les impies portent leur Supplice

Cognatũ, imò innatum omni ſceleri ſceleris ſupplicium. Lipſ. 2. de conſt.

auec eux: les remords de leurs consciences les suiuent par tout; & ils se sentent punis auant que les Témoins les accusent, que le Iuge les condamne, & que le Bourreau les tourmente.

Ces Supplices qui paroissent à nos yeux, ne sont pas tousiours les plus sensibles : nostre Corps n'est pas toûjours le Theatre de la Douleur, celle qui le touche ne blesse souvent que nostre imagination; & si elle est courte quand elle est violente, elle est supportable quand elle est moderée. Mais celle qui naist de nos crimes est eternelle, il n'y a qu'elle qui sçait vnir des qualitez differentes, qui est aussi longue que crüelle, qui dure plus longtemps que ce qui l'a causée, qui s'augmente par son silence, & qui se renforce par sa moderation. Elle imite ce fameux Tyran qui commandoit à ses Bourreaux de leur faire durer longtemps leurs Patiens, de leur faire souffrir les tourmens à longues reprises, de frapper doucement pour leur faire mieux gouster la mort, & de les envoyer dans l'autre Monde par des peines reïterées. Car le peché ne nous donne pas de relâche, il continuë toute nostre vie, & par des supplices moderez nous meine à la mort eternelle.

Mais sans m'arrester dauantage à ra-

conter les miſeres des méchans, il ne me ſera pas difficile de ſatisfaire aux plaintes que la plus-part des hommes font contre le Ciel; ſi ie monſtre que la Fortune n'a rien de funeſte, que ſes diſgraces ne nous peuuent rendre miſerables, qu'elles ſont pluſtoſt des preuves de la Bonté de Dieu, que de ſa Colere; & que ſi elles ſeruent d'exercices aux innocens, elles ſeruent touſjours de remedes aux coupables. C'eſt la calamité, dit vn ancien Orateur, qui reforme nos volontez, qui excite les laſches; qui force les obſtinez; qui apprend la Modeſtie aux ſuperbes, qui enſeigne la Vertu aux impies, qui courõne les iuſtes, & chaſtie les criminels. Seneque s'eſtimoit heureux en ſon exil, l'indigence qui l'accompagnoit, contribuoit à ſon repos: il croyoit d'auoir perdu des occupations & non pas des biens, quand on le dépoüilla de ſes richeſſes; & par vn heureux mal-heur d'auoir recouuré ſa liberté, en perdant les ſoins de les conſeruer. Les pauvres viuent en aſſeurance; & comme ils ne tiennent rien de la Fortune, ils n'en apprehendent pas les diſgraces. Si vn Tyran enuahit les Terres de leurs Voiſins, ſi on donne l'alarme dans leurs quartiers, ſi on force les murailles qui les enuironnent, ils ne s'en troublent pas, ils ſçauẽt que ce n'eſt pas eux qu'on

Quod ad me attinet, intelligo me nõ opes, ſed occupationes perdidiſſe. Corporis exigua deſideria ſũt. Senec. Conſol. ad Helv. cap. 11.

cherche ; & que la disette qui les rend méprisables, les met à couuert des poursuites des Vsurpateurs. Si on les bannit de leurs Contrées, & si par vn pouuoir que les Armes permettent aux Conquerans, on les oblige de changer de Pays, ils quittent leurs Maisons sans se plaindre, ils cherchent à sortir & non pas à emporter, & connoissans que toute terre est leur Patrie, ils s'asseurent de trouver par tout dequoy satisfaire à leurs besoins.

La Pauvreté n'est insupportable qu'à ceux qui l'estiment telle, l'imagination fait la plus grande partie de ses tourmens, il faut estre abusé par le bruit du Peuple pour la ressentir, & ignorer le contentement des necessiteux pour en apprehender la condition. Si nous prenons la peine de frequenter les Maisons des Pauvres, nous verrons qu'elles n'ont rien d'affreux, que le nom qu'elles portent : que la joye couvre presque tousiours le visage de leurs hostes, que ceux-cy disputent la tranquillité de l'Esprit aux opulens, & que sans estre chargez des soins qui les travaillent, ils goustent les douleurs de la Vie auec satisfaction. Mais ceux-cy sont mal-heureux au milieu des delices, les miseres les assiegent de tous costez, leurs Thresors sont leurs tourmens ; & comme ils les acquierent auec tra-

vail, ils les possedent auec crainte, & les perdent auec regret.

Mais pour faire voir que la Pauureté n'a rien de fâcheux, & que tout son mal consiste purement en l'opinion : ne voyons-nous pas que les riches imitent souuent les pauures quand ils veulent se diuertir ? qu'ils choisissent des iours pour se traitter à leur façon? qu'ils quittent leur vaisselle d'argent pour en prendre de terre ? qu'ils changent leurs cuilliers d'or en des houlettes de bois ? qu'ils préferent les ouvrages d'vn Potier aux chef-d'œuures des Orfévres ? & qu'ils quittent la magnificence de leurs Palais pour venir se diuertir dans les Cabanes des Bergers ? Cependant ces mal-heureux suiuent la disette, ils craignent tousiours ce qu'ils recherchent quelques fois ; & par vn aueuglement qui fait voir leur foiblesse, ils ont horreur de ce qu'ils imitent pour se diuertir. Tant il est vray que l'indigence est imaginaire, qu'elle n'a rien de plus terrible que l'opinion commune des hommes ; & que les incommoditez qui la suiuent n'offensent nôtre Esprit, qu'à mesure qu'elle blesse nostre Imagination. Souvent vne mesme cause produit des effets differens; & ce qui auoit rendu la Pauvreté odieuse, rend pour l'ordinaire l'abondance insupportable. Comme il importe peu

Dementes! hoc aliquando concupiscunt quod semper timent. Idem ib. cap. 12.

qu'on couche vn malade ſur vn liƈt de bois ou d'yvoire, & que la diuerſité des lieux où l'on le poſe n'allege pas ſa douleur; vn homme eſt auſſi peu content dans la Pauureté que dans l'Abondance, & comme il porte ſon mal auec ſoy, on ne ſçauroit empeſcher qu'il ne ſoit miſerable.

Quand il nous arriuera donc quelque deſaſtre, aſſeurons-nous que le mal que nous en reſſentons n'eſt qu'vn effet de l'opinion : qu'il nous offenſe parce que nous le penſons; & qu'il ne tourmente noſtre Eſprit, que parce que nous l'auons laiſsé ſéduire par l'imagination. Si nous ſommes tombez en diſgrace, ſi on nous a rauy l'honneur, & ſi par la malice de nos Ennemis ou l'indignation du Prince, on nous a dépoüillez de nos dignitez : apprenons que nous n'auons point de droit ſur les choſes humaines, qu'il y a vn Dieu en haut qui s'en eſt reſerué la diſpoſition, que nous ne ſommes illuſtres qu'auſſi long-temps qu'il luy plaiſt, & que comme la Terre ne prend rien ſur la Lumiere, qui l'éclaire par interualles, nous ne nous deuons pas promettre de Charge eternelle, puis qu'on peut nous la rauir à tous momens. La Fortune n'imite pas la Nature en ſa conduite: comme celle-cy perfeƈtionne ſes ouurages par degrez, elle les mene peu à peu au

neant d'où ils sont sortis ; les Planettes se retirent de leur Apogée de mesme pas qu'elles s'en estoient approchées. Mais cette aueugle nous fait souvent pauvres tout d'vn coup : nous perdons en vn iour, ce que nos Ancestres ont acquis en diuers Siecles. & comme si elle connoissoit que nous sommez nez tous égaux, que les richesses nous sont tombées injustement en partage ; que nous en auons dépoüillé nos prochains pour nous en accommoder, que nous les auons accreuës contre les Loix de la nature, elle nous précipite dans la pauvreté, & égale nostre condition à celle des plus viles Creatures de la Terre. Quoy que cette façon d'agir soit surprenante, elle nous ést pourtant en quelque façon aduantageuse : elle nous guerit en nous blessant, elle estouffe tous nos maux à la fois ; & comme vn adroit Chirurgien qui tire promptement vne fléche du Corps, elle emporte auec nos biens les soins de les conseruer, & l'apprehension de les perdre.

Si le Feu ravage nos Campagnes, s'il brûle nos Maisons, s'il consume tout ce qui nous y appartient, considerons que cette perte nous est arriuée par vne cause generale, que cét Element insatiable agit autant qu'on luy fournit de matiere, & qu'il n'est pas

juste qu'il respecte nos Demeures, puis qu'il n'épargne ny les Temples de Dieu, ny les Palais des Monarques. Representons nous que cét incendie est vn avant-courrier de celuy qui doit vn iour embraser tout le Monde, que le Feu est indigné contre nous, qu'il se fasche que nous le traittons en Esclave, que nous l'employons en la plus grande partie des Arts; & qu'il est bien raisonnable que nous en receuions quelque dommage, apres en auoir receu tant de bons services. Persuadons-nous que ce malheur nous est arrivé par vne secrette Providence du Ciel, que Dieu l'enuoye à ceux qui y pensent le moins; & que iamais les flammes ne devoreroiét aucuns Bastimens, s'il falloit qu'elles attendissent le consentement de ceux qui en sont les Maistres. Conjurons le Ciel de consumer nos Passions, comme le Feu consume nos Edifices; voyons à la faveur des flammes, la vanité des biens de la Terre; adorons-y la main qui nous frape, & qui nous chastie en ce Monde pour nous épargner en l'autre.

Si la Mort enleue quelques-vns de nos Amis, & que par vne innocente crüauté elle nous separe de ceux que nous aymions mieux dans le Monde, souffrons leur trépas auec resignation, remercions la Fortune de nous les auoir si long-temps conser-

vez, interpretons ses faueurs en bonne part; & ne l'accusons pas de nous les auoir rauis, puis qu'il a esté en sa puissance de nous les donner. Souvenons-nous que toutes choses perissent dans la Nature, que les hommes n'ont encore rien produit d'immortel, & que leurs plus superbes ouvrages n'ont pû durer que quelques années. Par vne ingenieuse tromperie imaginons-nous que nos Amis sont absens, & non pas morts; qu'ils ont changé de Demeure, & non pas de Patrie, qu'ils se sont éloignez de nous, mais qu'ils ne nous ont pas abandonnez. Ne soyons pas de l'humeur de ceux qui n'ayment leurs Amis, qu'apres les auoir perdus; & qui doutant de leurs affections, ont recours aux larmes pour s'en asseurer. Si nous jugeons du merite de l'homme par la noble partie qui le compose, nous sommes asseurez que ceux que nous pleurons ne sont pas morts: que leurs Ames viuent contentes; & que la Vertu qui les a fait bons sur la Terre, les a rendus bienheureux dans le Ciel. Appliquons toutes ces raisons aux autres aduersitez: faisons-en des Armes pour les combattre quand elles nous arriueront; & tenons pour asseuré qu'elles seruent toûjours ou pour punir nos Crimes, ou pour faire éclater nos Vertus.

Quicquid est, cui dominus inscriberis apud te est, tuum non est: nihil firmum in infirmo, nihil fragili æternum & inuictum est. Seneq. Epist. 98.

DISCOVRS III.

Que le Sage est heureux dans le Banniſſement & la Priſon.

RIen ne choque tant les ſentimens ordinaires du Peuple, que d'aſſeurer que l'affliction ſoit auantageuſe au Sage, que ſes mal-heurs contribüent à ſa felicité, qu'il tire ſa Gloire de ſes Diſgraces, qu'il ſoit content pendant qu'on le perſecute: & que ce qui rend les autres mal-heureux, luy ſoit profitable. Quoy, diſent-ils, peut-on croire qu'vn homme ſe tienne obligé à la Fortune d'eſtre reduit à la mendicité, de coucher toute ſa vie ſur vn fumier, de perdre ſa Femme & ſes Enfans, & d'eſtre ingratement abandonné de ſes plus proches? Peut-on ſe perſuader que Fabricius ſoit heureux dans ſon Exil, quand apres s'eſtre retiré de la Cour, il ſe vid contrainct de bécher la Terre, de foüir ſes Iardins, & cueillir de ſes mains propres les herbes & les racines qui deuoient ſeruir à ſon ſouper? Qui jugera que Rutilius ſoit heureux, lors qu'on le chaſſe de ſon Pays, qu'on le force de quitter ſes Enfans, faire banqueroute à ſes Amis, & ſe releguer en

vn coin infertile de la Terre? Qui s'imaginera que Regulus soit content dans vn tonneau tout herissé de cloux, quand on renouvelle ses playes à chaque moment, qu'il ne puisse se remuer sans se blesser le Corps, qu'on l'oblige à vne veille continuelle; & que par vn nouveau genre de cruauté, on luy tient les yeux ouverts contre les rayons du Soleil?

Qui pensera que Socrate soit traité en fidele Citoyen lors qu'on luy presenté vne coupe mortelle, & que le poison qu'il avalle luy glace le sang; & qui coulant sa malignité par toutes ses veines, ravit la lumiere à ses yeux, la vigueur à ses membres, & l'asseurance à sa Raison? Il faut estre ennemy de soy-mesme pour fonder sa felicité sur ses malheurs, & ignorer la nature du bonheur, pour esperer d'y arriver par des outrages qui le combattent.

Cependant il faut dire dans l'opinion de Seneque, que Fabricius est heureux dans sa pauvreté, que Rutilius est content dans son exil, que Regulus ne souffre point de mal dans les tourmens, & que Socrates n'est pas miserable en goustant la Mort à longs-traits. La calamité n'estonne que les Esprits mediocres; & il faut ignorer la condition de la vie humaine, pour redouter ou fuïr les miseres qui l'accompagnent.

Le Banniſſement qui eſt comme le milieu entre la Vie & la Mort, qui priue les viuans de la preſence de leurs ſemblables, & qui leur fait regretter l'abſence de ceux qu'ils n'ont pas encore perdus ; n'eſt à proprement parler, qu'vn changement de Demeure, & vn éloignement de leur Patrie : vn meſme Soleil les éclaire par tout où ils vont; & ſans ſe mettre en peine du lieu où ils doiuent ſe retirer, ils ſont aſſeurez de trouuer vn Ciel qui les couvre, & vne meſme Terre qui les ſouſtient. Le Sage eſt trop genereux pour eſtre attaché à vn coin de Terre : tout l'Vniuers eſt ſon heritage ; il vit icy bas comme vn Pelerin, & non pas comme vn Citoyen ; & il s'imagine de voyager, toutes les fois qu'on l'oblige de quitter le lieu de ſa naiſſance. Ces Montagnes qui diuiſent les Royaumes, & ces Riuieres qui entourent leurs Prouinces, n'enferment pas ſes Territoires ? ſes biens ſont répandus par tout le Monde, il eſtime d'entrer en ſa Contrée toutes les fois qu'il vient en celle des autres, & comme il poſſede tout par eſprit, il ſe perſuade eſtre né par tout où on l'enuoïe. Qui ne ſe mocque de ces fols qu'on attache au pied d'vne Table auec de la paille, qu'on arreſte auec vn petit filet à vn poſteau, & qu'on rend auſſi immobiles, que ſi on leur auoit chargé le Corps

Magnum eſt exemplum, niſi mala fortuna non inuenit. Sene. de provid.

Exiguum hoc quod ſi montes coërcent, ſi fluvij cingunt, patriam eſſe cenſes? vniuerſus orbis eſt, quacunque homines ſunt cœleſti illo ſemine oriundi. Lip. 10. de conſt.

de fer & de manottes ? cependant on voit des hommes agitez de mesme manie : ils s'attachent si fort à leurs foyers, qu'on ne sçauroit les en separer : ils se retranchent dans vn canton de Terre; ils ne reconnoissent point de Villes que celles où ils sont nez ; & ils croiroient d'estre arrachez du Monde, si on les forçoit à changer de quartier.

Mais quittant l'erreur de plusieurs, qu'vne fausse opinion a déreglé le jugement ; il n'est pas mal-aisé de montrer que le Bannissement est supportable, qu'il n'a rien de plus terrible que le bruit du Monde, que les exilez y peuvent viure contens, & qu'ils n'y souffrent rien qui puisse les rendre miserables. Nous voyons des hommes qui sortent volontairement de leur Pays, pour venir habiter celuy des autres : le Peuple qui remplit la plus grande Cité de l'Europe, n'est pas né sous vn mesme Ciel : les parties les plus éloignées du Monde ont contribué à la composer, on n'y trouve pas moins d'Estrangers, que de Gens du Royaume ; & si on faisoit la montre de tous ceux qui l'occupent, ie ne sçay si le nombre des bannis ne surpasseroit pas celuy des Romains. Le plaisir ou le profit est le motif de ce changement : les vns y sont venus pour y faire trafique les autres pour y couvrir leurs

débauches ; les vns s'y sont laissez conduire par le desir d'apprendre les Sciences, & les autres par vne vaine esperance d'amasser des Thresors, ou d'acquerir des honneurs : les Ambitieux l'ont recherché, comme vn Theatre pour y estaller leur vanité ; & on ne trouve point de Nation dont quelques-vns ne soient bien aises, de changer leur Climat auec celuy du Paradis du Monde. Mais sortans de cette Ville, qui est comme la commune Patrie de tous les Peuples, passez en toutes les autres qui n'enferment ny sa gloire ny ses delices : contez-en les habitans, & vous verrez que la plus grande partie est estrangere, que leur langue est differente de celle qu'ils ont apprise en leur ieunesse, que l'interest les a fait changer de demeure ; & que par vne humeur qui semble estrange, qu'ils ont souvent quitté vn Ciel agreable, pour venir en chercher vn d'acier & de bronze. Nostre Patrie est le lieu où nous sommes contens : nostre bon-heur dépend de nous, & non pas de l'endroit où nous viuons ; & c'est en vain qu'on nous chasse des Terres de nostre naissance, puis qu'en quelque partie où nous allions, nous y portons nostre Vertu qui doit faire toute nostre Felicité.

Patria est vbicumque bene est : illud autem per quod bene est, in homine, non in loco, est. Seneq. lib. de remed. fortuit.

La Prison semble auoir quelque cho-

Tempus quo quis debet esse

In carcere, computatur in tempore quo quis debet esse in exilio. L. 23. Cod. de pœn.

se de plus fascheux que le Bannissemẽt: car outre qu'elle nous priue des biens de la Nature, que les tenebres y font presques tousiours leur sejour, que le Soleil n'y répand iamais ses rayons, & que la lumiere n'y entre que par des soûpiraux ou des grilles de fer ; elle opprime nostre Liberté, elle nous enseuelit tous viuans dans le tombeau, & & nous fait trouuer vn exil au milieu de nostre Patrie. Les Iurisconsultes confondent la Prison auec le Bannissement, & ne mettent point de difference entre le temps que nous sommes dans le Cachot, & celuy que nous consumerions dans l'Exil. Cependant ce qui rend les autres mal-heureux, n'incommode pas le Sage ; son Esprit n'y souffre iamais de contrainte; & comme il vit cõtent dans la Solitude, il demeure libre dans la Prison. Les murailles qui enuironnent son Corps, les chaisnes qui l'attachent à vn coin de geolle, ne sçauroient arrester son Esprit : il est à soy-mesme pendant que son Allié est Esclaue, & sans franchir les portes qui l'enferment, il fait gloire de se transporter en toutes les parties du Monde. Comme il méprise la Volupté dans la Liberté, il se mocque de la Douleur dans la Seruitude, & il se soucie peu en quel lieu on le met, puis qu'il ne pretend point de part à la Terre.

Ce qui afflige les foibles, & qui rend la Prison si odieuse aux gens d'honneur, c'est qu'il est infame, qu'il passe dans l'esprit des hommes pour la Maison du Diable, qu'ils disent que c'est là qu'il loge sa famille, & que laissant les innocens en liberté il n'y retient que les miserables & les criminels. Mais toutes ces paroles ne nous doiuent pas estonner: car si nous sommes vrays Chrestiens, entrons-y courageusement, disposons-nous à combattre vn Tyran dans sa Maison; & fouler au pied vn Vsurpateur, qui n'est pas moins l'Ennemy des justes que des coulpables. Si le Cachot qui nous enferme a ses tenebres, que nostre Vertu en soit la Lumiere; que nostre Patience en brise les fers, que nostre odeur en chasse la puanteur, & que nostre innocence triõphe de la rigueur de ses Ministres. C'est bien trafiquer quand nous profitons dans le commerce, que nos acquests surpassent nos pertes; & qu'en risquant quelques legers plaisirs de la Vie, nous en trouuons de solides & d'eternels. En effet cette garde qui est à l'entour de nous, ces chaisnes dont on nous charge le Corps, & ces cachots où on nous enterre tout en vie; nous sont avantageux, ils nous retirent de la Terre; ils éleuent nos pensées dans le Ciel, ils nous y font conceuoir,

les choses diuines, & nous en inspirent insensiblement l'amour auec la connoissance. Ils font ce que la Prouidence fait tous les iours dans le Monde : & comme elle soulage les trauaux des mortels par le moyen de la nuict, ils releuent nos miseres par la consideration des recompenses que nous en attendons. Enfin la Prison restituë à l'Ame ce qu'elle rauit au Corps : la Liberté de l'vn naist de la Seruitude de l'autre, comme elle cause ses souffrances elle commence sa sainteté, & la dégageant des plaisirs de la Terre, ne luy laisse plus que des desirs pour le Ciel.

Mais quand toutes consolations n'accompagneroient pas les prisonniers, encore ne deuroient-ils pas tant s'affliger : la Prison n'a rien d'insupportable, si elle a sa honte elle a sa gloire, & si elle a des incommoditez qui la font hayr, elle a des aduantages qui l'ont fait rechercher. Quelques Philosophes en ont fait le sejour des Muses, ils l'ont appellée la retraitte du Sage, ils y ont composé leurs plus beaux ouvrages : & comme si elle eust esté vne Escole, ils y ont enseigné la Vertu à leurs Disciples, la constance aux miserables, & la Clemence à leurs Tyrans. C'est-là qu'Anaxagoras a inventé la quadrature du Cercle, qu'il a mis tous les curieux au desespoir, &

qu'il a prouvé par raisons ce qu'ils n'ont encore sçeu montrer par experience. C'est là que Boëce a écrit sa Consolation, qu'il a fait voir que l'affliction vient de Dieu, que la Philosophie peut la guerir; & que ce qui partoit d'vne Main si juste, ne pouvoit estre fâcheux qu'à ceux qui n'en attendent pas de recompense. C'est-là que Sainct Paul a presché l'Euangile, qu'il a écrit la plus grande partie de ses Lettres, qu'il a confondu les Iuifs & les Payens, & qu'il a enseigné à tout le Monde, qu'on ne peut entrer dans la Gloire, que par la porte des souffrances. C'est-là enfin que nous apprenons à exercer la sobrieté, à nous contenter de ce que nous possedons, à retrancher les choses qui nous sont superfluës, à conceuoir vn mépris des biens de la Terre: & par vne douce violence, à nous auancer vers le Lieu qui est le soulas des mal-heureux, la retraitte des innocens, & la liberté des captifs.



DISCOVRS IV.

Que la Compaßion & l'Enuie sont ennemies de la Sageſſe.

COmme on ne voit rien de purement ſimple dans le Monde, que tout ce qui s'y ttouue ſoit composé, que la Volupté que nous y goûtons eſt meſlée de Douleur, & que la plus haute Felicité des hommes eſt touſiours accompagnée de miſeres & d'inquietudes: Comme il n'y a preſque point de Vertu accomplie ſur la Terre, que la plus belle a ſes defauts, la plus éclairée ſes tenebres, la plus innocente ſon injuſtice, & la plus courageuſe ſes foibleſſes: Il ne faut pas s'eſtonner ſi le vice nous trompe ſi ſouuent en ſe monſtrant, & qu'en retenant quelques qualitez de ſon contraire, il n'a beſoin que d'vn peu d'apparence pour nous paroiſtre glorieux. Nous loüons l'Ambition, parce qu'elle imite la Generoſité, qu'elle mépriſe les dangers, qu'elle affrõte la mort, & que pour gagner vn peu de Terre, elle fait littiere de tous les trauaux qui ſeruent d'exercice à la Valeur. Nous eſtimons la Profuſion, parce qu'elle s'éloigne de l'A-

uarice; qu'elle approche de la Liberalité, & qu'elle donne largement sans esperance de recompense. Nous reuerons la Dissimulation dans les Politiques, parce qu'elle a du rapport auec la Prudence; qu'elle cache ses desseins, qu'elle couure ses déplaisirs, & qu'elle attend le temps de les venger. Nous honorons la Misericorde, parce qu'elle a de la ressemblance auec la Charité; qu'elle tire les prisonniers du Cachot, qu'elle soulage les miserables; & que sans aucune consideration de leurs merites, elle secourt égallement le criminel & l'innocent. Tous les Orateurs luy ont donné des éloges: ils en ont fait la Vertu des Princes, ils l'ont éleuée au dessus de ses Compagnes; & ont asseuré que si la Valeur & la Iustice les rendoient illustres, la Misericorde les rendoit dignes de nostre admiration. Rien ne vous approche tant des Dieux, dit Ciceron en parlant à Cesar, que vôtre misericorde, vostre clemence vous fait vne de ses images: & si vostre Fortune n'a rien de plus glorieux que de cômander au Peuple Romain: la Nature ne sçauroit rien loger de meilleur en vous, que la volonté de conseruer les mal-heureux.

Nulla de virtutibus tuis plurimis nec gratior nec admirabilior misericordiâ tua. Nihil habet nec fortuna tua maius quàm vt possis, nec natura tua melius quàm vt velis conseruare quamplurimos.

Bien que cette Vertu soit si belle en apparence, & qu'il me semble qu'on ne puisse la blasmer sans renoncer à l'hu-

l'vne considere la calamité pour la soulager, & l'autre pour y compatir. Les Stoïciens rejettent la seconde, & embrassent la premiere. Ils veulent que la Pitié soit indigne d'vn homme de cœur: ils la nomment le Vice des effeminez, ils protestent qu'il ne peut s'attrister sans déroger à la grandeur de son courage; & qu'il faut qu'il se resolue à estre miserable, si l'affliction d'autruy peut aussi bien frapper son Cœur que ses Yeux. Comme on juge de la foiblesse de ceux-cy quand ils coulent à la veuë de ceux qui y ont mal; comme ce n'est pas tant vne gayeté d'Esprit, qu'vne infirmité du Corps, que de rire à tous ceux qui nous rient, & de baailler toutes les fois que les autres ouvrent la bouche; la Compassion est vn témoignage de foiblesse, & il faut estre de la nature des femmes, pour ne pouvoir regarder le mal d'autruy sans en ressentir les atteintes. C'est pourquoy quand le Sage donne l'aumône, quand il retire vn homme du naufrage, quand il reçoit les bannis dans sa Maison; il garde par tout vne méme tranquillité d'Esprit: on le voit aussi peu émeu quand il assiste les miserables, que lors qu'il reprimende les impies, & qu'il chastie les criminels. Il les aborde sans trouble, il les console par ses raisons, il les soûlage par ses liberalitez; & sça-

Non miserebitur sapiens, sed succurret sed proderit: at illa facit tranquilla mente, vultu suo. Sen. 2. de Clem.

chant bien que sa douleur leur est inutile, il tire plustost de l'argent de sa bourse que des larmes de ses yeux.

Si la Compassion est lâche quand elle considere son mal-heur dans celuy des autres, l'Enuie est infame quand elle fait son tourment de leur prosperité; & comme on ne peut excuser la premiere à cause de sa foiblesse, on est oblige de condamner la seconde à cause de son injustice. Les Vices nous plaisent quelquesfois, ils s'insinüent souvent en la place des Vertus; & il s'en trouve de si déguisez, qu'à peine peut-on distinguer de leurs contraires. La Profusion paroist si belle en la personne des Monarques, qu'on n'a point de peine de la confondre auec la Liberalité; la Cruauté se couvre souvent du manteau de Iustice: la Misericorde est si douce, qu'on ne la peut bien separer de la Clemence; & comme elle en porte toutes les liurées, elle ne craint pas d'aspirer à ses loüanges. Mais l'Enuie est toûjours infame: la Vertu fait son tourment, les plus innocens entretiennent sa fureur, elle n'ose paroistre aux yeux des hommes; & comme elle ne peut pallier sa malice, elle est forcée de se retrancher dans les tenebres, pour cacher sa laideur & ses déplaisirs. Comme si elle estoit animée contre tout le genre-humain, elle fait la guerre à tous

Inuidia est odium alienæ felicitatis: respectu superiorū, quia eis nō æquatur, respectu inferiorū, ne sibi æquentur: respectu, parium, quia sibi æquātur. Aug. in sermon.

les hommes, & ſans mettre de difference entre leurs merites : elle attaque le parfait & le moins accomply : elle combat les plus eminens, parce qu'elle ne peut arriuer à leurs perfections : elle perſecute ſes égaux, parce qu'ils luy reprochent ſon Auarice & ſon Orgueil; & elle pourſuit ſes inferieurs ; parce qu'elle en apprehende les heureux ſuccez. Mais quoy qu'elle ſoit l'ennemie de toutes les Vertus, elle exerce ſa plus grande fureur contre les plus nobles ; & ſemblable aux Scorpions, qui piquent plus crüellement quand le Soleil à plus d'ardeur & de lumiere, elle entreprend auec plus de rage celles qui ſe monſtrent auec plus de pompe & de gloire. De-là vient que les Tyrans haïſſent la probité de leurs Heritiers, qu'ils craignent la Valeur de leurs Capitaines, qu'ils redoutent la Prudence de leurs Miniſtres, & qu'ils apprehendent la Puiſſance de leurs Amis. Ils ſe croyent abbaiſſez, quand on priſe ceux qui leur ſont inferieurs ; ils ſe perſuadent que les loüanges qu'on leur donne, diminüent leur grandeur, & ils craignent qu'on ne vueille les ſupplanter, toutes les fois qu'on parle en leur faueur.

Mais ſi les Roys ſouffrent auec regret les perſonnes vertueuſes, leurs Sujets ne portent pas moins d'enuie à

dans la cauſe qui luy auoit donné la Vie. La Colere ſe repoſe apres nous auoir tourmenté ; le Plaiſir ſe conuertit en ſupplice, apres nous auoir enyvré de ſes douceurs ; la Gourmandiſe ſe laſſe dans la bonne chere ; & noſtre Ame ne reſſent point d'émotions qui ne nous donnent quelque treue apres nous auoir trauaillé. Mais l'enuie eſt toûjours agiſſante, elle dure auſſi long-temps que ce qui l'a causée ; & quelques efforts qu'on faſſe pour l'adoucir, on ne peut la guérir que par la mort de ſon Autheur.

De tous ces Diſcours il eſt facile de conclure que la Douleur n'eſt pas naturelle, puis qu'elle eſt ſi bizarre ; qu'elle ne touche pas également tous les hommes ; qu'elle eſt juſte dans la Pauvreté, lâche dans la Compaſſion, infame dans l'Enuie, abbatuë ou inſolente dans le mal-heur. Celuy qui ſuit les mouvemens d'vne Paſſion ſi ſombre, peut bien s'aſſeurer de n'eſtre iamais heureux ; & comme la plus innocente eſt accompagnée d'injuſtice, on ne doit pas eſperer d'en pouvoir faire des bons vſages dans la Morale.

FIN.



PERMISSION.

A Monsieur le Lieutenant Ciuil.

SVpplie humblement Estienne Loyson, Marchand Libraire, à Paris, qu'il vous plaise luy permettre d'imprimer, & faire imprimer vn Liure intitulé L'HOMME SANS PASSIONS, auec deffence à tous autres Libraires & Imprimeurs, de faire imprimer, vendre, & debiter ledit Liure, sans la permission du Suppliant. à peine d'amande, &, vous ferez Iustice.

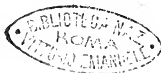
MEALLARD.

LOYSON.

Permis au Suppliant, d'imprimer le Liure intitulé, l'Homme sans Passions, *fait ce 22 May*, 1663.

DAVBRAY.

Et ledit Loyson a fait part de ladite Permission à sa Compagnie pour en ioüir conjointement.



Digitized by Google

